

15

LES
BRIGANDS
DÉMASQUÉS.

(Prix 5 Shillings.)

LES

DRIGANDS

DRASSOURE

(Selling)



PAUL BARRAS premier
de Navarre, et de Lombardie
de Nice, duc de Savoie,
de Cologne &c. &c. &c.



du nom, roi de France, de
duc de Brabant. Comte
de Liège, électeur
&c. &c.



plus que neron, MON VICOMTE est despote,
Se pavanant sous sa rouge Capote,
Ce ROI bourreau, perore sur un ton,
dont rit tout bas le badaud dans sa Crasse,
C'est arlequin, pantalon, ou pailleasse,
Contrefaisant les airs D'AGAMEMNON.

LES
BRIGANDS DÉMASQUÉS,
ou
*Mémoires pour servir à l'Histoire du
Temps Présent.*

Bataille du 13 Vendémiaire (5 Octobre) entre les Sections de Paris et la Convention—Portraits des principaux Conjurés, tels que *Legendre, Louvet, Tallien, Chénier*, etc.—Anecdotes curieuses et Détails sur le Personnel des Cinq Membres du Directoire Exécutif—Précis succinct et *très-véritable* sur la Guerre de la Vendée : Causes et Progrès de l'Insurrection des Chouans—Quantité de Traits et de Notes, d'après lesquelles on *connaîtra bien* les Généraux, Députés et autres Agens de la Tyrannie de Robespierre.

*Dédié à tous les Ennemis du Meurtre et de l'Anarchie, et
aux Veuves et Orphelins des Français assassinés
par la Convention Nationale.*

TROISIÈME ÉDITION.

PAR AUGUSTE DANICAN,

*Ex-Général de Brigade, Commandant les Sections de Paris, le 13
Vendémiaire, et condamné à la Peine de Mort par la Commission
Militaire du Théâtre Français.*

A LONDRES.

DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS, GREVILLE-STREET, HOLBORN,

Et se trouve chez J. DEBOFFE, Gerrard-street; DE-
BRETT, Piccadilly; DULAU et Co. Wardour-street;
BOOSEY, près de la Bourse-Royale; et tous les Mar-
chands de Nouveautés.

1796.

224
15

UN MOT AUX CINQ-SIRES.

.....

O vous , mes bons amis , messieurs du Directoire ,
Vous , que le Rhône admire et qu'adore la Loire ,
Réveilliere , Barras , Rewbell , Carnot , Tourneur ,
D'où vous vient , dites-moi , votre air sombre et boudeur ?
Quand on est Souverain on doit quelquefois rire.
Par une lettre , hélas ! qui causa mon martyre ,
Vous m'avez fait , de Suisse , *expulser rudement* ,
Pourquoi ? Pour vous avoir envoyé *poliment*
De mon naïf Pamphlet l'édition premiere.
Maîtres , pour vous prouver ma gratitude entiere ,
Mon respectueux dévouement
Et ma soumission profonde ,
J'ai , tout exprès pour vous , fait faire la seconde.

Je suis , avec des sentimens convenables ,

De Vos Altesses Révolutionnairissimes ,

Le très-prudent et très-éloigné Serviteur ,

AUGUSTE DANICAN.

A Londres , le 20 Mai 1796,



P R É F A C E.

HUMBLEMENT retiré dans le caveau d'une église, qui a été mon asyle pendant deux mois, accablé sous le poids des chagrins les plus cuisans, malheureux témoin du triomphe des Vandales et de l'accablement des gens de bien, je me suis occupé à écrire quelques notes tant sur le 13 Vendémiaire, que sur les différens personnages dont les noms et les crimes remplissent les quatre parties du monde.

Comme je dis la vérité, et que toutes vérités ne sont pas bonnes à dire, (sur-tout aux fondateurs de la liberté Française) je me suis sauvé de ma chère patrie, autant pour échapper au rasoir national, que pour faire imprimer mon chétif manuscrit.

Le Directoire Exécutif, et les meilleurs patriotes de 89 auxquels j'en ai adressé des exemplaires n'ont point du tout été contens des détails que je donne, tant sur leurs qualités personnelles, leurs vertus, leur civisme, que sur l'affaire des sections, et c'est ce qui me détermine à revoir, corriger et augmenter cette nouvelle édition.

Louvet a barbouillé six colonnes dans sa *Sentinelle*, et a démontré révolutionnairement que lui et ses collègues sont innocens comme la colombe, mais il n'a pas détruit un seul des mes nombreux, JE VOUS ACCUSE.

a *iiij*

Je conviens que ce petit homme a beaucoup d'esprit, il possède admirablement l'art de réfuter et tronquer les pensées les plus simples, mais au fond de son étroite conscience, il sait bien que les bagnes de Brest et de Toulon, mis tout exprès en réquisition, n'eussent point fourni de scélérats comparables à lui et à tous ses bons amis.

Il me reproche de nombreuses contradictions dans mon Mémoire, il s'écrie, en parlant de moi, ô abyme de perversité ! ô profondeur de scélératesse et de perfidie ! oh ! oh ! oh ! et finit par affirmer gravement que je n'ai pas dit un seul mot contre Robespierre l'aîné, parce qu'apparemment je fus son ami : Louvet, votre style serpent in n'en imposera point, je pourrais ici faire mon apologie, vous m'y forcez en quelque sorte, cependant je me contente de vous répondre, que j'ai parlé de Robespierre dans les 1^{ere}. 12^e. 13^e. 15^e. 32^e. et 101^eme. pages, et que par conséquent vous avez menti,

Dans une autre feuille, vous m'accusez d'avoir sauvé l'*émigré Villambre*; ceci est une autre affaire; oui, Louvet, je conviens avec vous que je l'ai fait sortir de prison deux fois en huit jours, et vous seriez bien plus en colère si vous connaissiez tous ceux auxquels j'ai conservé la respiration.

Ce qu'il y avait de facétieux dans mon fait, c'est que toutes les fois que j'avais le bonheur d'arracher un Français à l'échafaud, je ne manquais pas de faire signer sa sortie de prison par les plus illustres révolutionnaires, et j'apprends à Santerre, Millière et Parein, qu'ils ont eu la bonté de signer la mise en liberté de *Villambre* et de quelques autres que je ne nommerai pas.

Vous même, Louvet, tout scélérat que vous êtes, dans le temps que vous erriez en Bretagne, et que votre méchante tête était à prix, vous aviez droit à mes services; c'est comme cela que je suis bâti, quelques gens le savent par expérience.

Ma conscience est en repos, et voici ce que je réponds à Louvet qui me traite de perfide royaliste, et à l'émigré qui m'appelle républicain.

J'étais à l'armée, lorsqu'il plût à une poignée de factieux et d'assassins de faire une république pour eux. Pouvais-je les en empêcher? Non, lié à ma patrie sous mille rapports, ayant un frere en prison, sous l'œil de Joseph Lebon, tremblant sans cesse pour ses jours, devais-je émigrer? Non. Que me restait-il à faire à mon poste? tout le bien qui dépendait de moi. Je laisse à ceux qui m'ont vu de près, le soin de me rendre justice.

Fidel au caractère que j'ai conservé depuis quatre ans, au milieu des angoisses, des persécutions et de la douleur, je ne flatterai les enragés d'aucuns partis, malheur à celui qui croit que tout ce qui est resté en France, a participé au régime du sang, et de brigandages; il est encore beaucoup d'honnêtes gens, dans notre malheureuse patrie: espérons que le temps leur donnera ce degré d'énergie, que jusqu'à ce moment les scélérats seuls ont montré.

Il est plus aisé de détruire que de bâtir. Mais revenons à mon sujet.

Comme le Directoire Exécutif n'a point assez de crédit

sur le ministère Anglais, pour me faire évacuer cette île heureuse où la liberté n'est point une chimère, je profite d'un instant de loisir pour offrir mes Mémoires au public.

Le Patriote de 89 P. F. Réal, Marat Lebois, Méhée, commissaire ordonnateur des armées réunies, les 2 et 3 Septembre ; l'apothicaire Charles Duval, et beaucoup d'autres écrivains probes et distingués, ont rendu compte de l'affaire du 13 Vendémiaire.

LE GÉNÉRAL VAINQUEUR et les comités réunis ont faits des rapports *superbes*, et sur-tout pleins de vérités, mais ces honnêtes gens ont négligé une foule de petits détails qui ne sont connus que *du Général Vaincu*.

Je ne prétends insulter, ni tous les députés à la Convention, ni tous les militaires forcés d'obéir à des infames, car je suis bonhomme et sur-tout tolérant.

Je ne répondrai à aucuns des meurtriers qui, lorsque je les accuse d'avoir fait couper, et payer des oreilles d'hommes 20 livres la paire, me dementent publiquement, en faisant imprimer qu'ils ne donnaient que dix francs (l'Adjudant-Général *Bouland*, à Ernée, Fougères et Mayenne).

Je commandais à Rouen, il y a sept mois, et j'ai fait insérer dans plusieurs journaux : « que n'ayant pas le
« temps de répondre aux nombreux noyeurs, fusilleurs,
« brûleurs et assassins que j'accusais à la face de la
« nation; je les sommais de me traduire devant les tri-
« bunaux, » — pas un n'a osé le faire, maintenant
que je suis en fuite, ils ne manqueront pas de crier à
la calomnie, . . . peu m'importe.

Tout ce que j'avance est prouvé démonstrativement ; c'est le seul mérite de mon ouvrage.

Celui qui depuis quatre ans a pensé , parlé , agi et écrit toujours dans le même sens , est ce me semble plus croyable que ces écrivains qui tour à tour , et selon le vent , ont fait l'éloge de l'humanité ou de la guillotine.

En attendant que je publie à mon tour une Histoire de la Guerre de la Vendée , on trouvera ci-après plusieurs faits et anecdotes , pour l'intelligence desquels il faut que le lecteur connaisse la véritable situation de l'Ouest de notre déplorable République.

Je lui apprend donc ainsi qu'à tous les Français qui l'auront bientôt oublié , que non-seulement le département de la Vendée est totalement réduit en cendres , mais encore que la moitié de celui de la Loire-Inférieure sur la rive gauche , la moitié de celui de Maine et Loire du même côté , et enfin le bon tiers de celui des Deux-Sèvres , ont éprouvé le même sort que la Vendée.

Voilà bien , géométriquement parlant , la 24^e. partie de la République dévorée par les flammes. . . . passons maintenant la Loire et nous nous trouvons tout d'un coup au milieu des Chouans : annonçons à *MM. les indifférens* , au Conseil des Anciens , à celui des Cinq-Cents et au Directoire Exécutif , qu'il y a en France onze départemens contigus où il existe , malgré les armées républicaines , des Armées Catholiques et Royales , assez bien organisées ; un général en chef , un état-major-général , et des commandans particuliers au nom du Roi Louis XVIII ; affir-

mons , sans crainte d'être démenti , que les Chouans et les Républicains s'égorgent depuis trois ans ; que l'immense majorité des paysans se bat *pour le Roi et la Religion* , et que ces malheureux sont tellement entêtés , qu'ils préféreraient être fusillés douze fois de suite , que de crier *Vive la République !*

Je connais mieux que personne les talens du Général *Hoche* , mais eut-il 400,000 hommes sous ses ordres , et tous les trésors de la terre à sa disposition , il ne républicanisera jamais la Bretagne , il sait tout cela aussi bien que moi.

Voilà des faits : j'ai vu , très-bien vu , et pendant deux ans et demi vu , et je défie les membres de l'ancien et du nouveau gouvernement de révoquer en doute les terribles vérités que j'avance.

Les onze départemens dont je parle sont LE FINISTERE , LE MORBIHAN , LES CÔTES DU NORD , LA LOIRE-INFÉRIEURE (rive droite) , MAINE ET LOIRE (rive droite) , LA MAYENNE , LA MANCHE , LE CALVADOS , L'ORNE , LA SARTHE , EURE et LOIR.

Il vient de se manifester tout-à-l'heure des mouvemens terribles dans les départemens du Cher , de l'Eure , de la Seine-Inférieure , d'Indre et Loire ; il s'est livré un combat sanglant dans celui de l'Indre , ce qui prouve de plus en plus l'attachement qu'ont les Français pour la République !

On prétend que le mal gagne dans l'Orléanais , le Nivernais , etc. mais je ne hasarderai pas une assertion aussi grave. Je sais que la France est peuplée de malveillans , de

Chouans et de Royalistes : je sais que le peuple Français , qui a tout-à-fait perdu la tête , semble par fois regretter le regne de Louis XVI , parce que loin de faire guillotiner à-peu-près 60,000 Français , il n'eut jamais imaginé des noyades , des fusillades , des sabrades * , des foudroyades , des mitrallades ; et qu'enfin cette maniere de se débarrasser de son monde , ne lui était pas connue. J'entends une foule de factieux dire hautement que les crimes des fondateurs de la République leur ont enlevé des milliers de prosélytes ; il est vrai de dire que beaucoup de braves gens sont désabusés et tous honteux d'avoir été si long-tems admirateurs , dupes et victimes de cette horde infame de conjurés.

De mauvais plaisans , gangrenés de royalisme , viennent vous corner à l'oreille , en parlant de l'ancien régime :

O le bon tems que ce siècle de fer !

Un autre ouvre Salluste , et soutient qu'il écrivait contre la Convention lorsqu'il disait :

« Mais qui sont donc ces tyrans de la République ? des
« scélérats déterminés , souillés de sang , d'une avarice
« monstrueuse , les plus criminels et en même tems les plus
« orgueilleux des hommes , qui font trafic de la bonne foi ,
« de l'honneur , de la piété , enfin de la justice et de l'injus-
« tice ; les uns ont massacré les tribuns du peuple , les

* Après une des mitrallades de Collot , quelque Lyon-
nais ayant donné des signes de vie , on les fit sabrer par un
détachement de *Lorraine dragons* , et c'était , dit-on , par
humanité , que les dragons achevaient ces pauvres victimes
du gou vernant Collot ; quelle humanité !

« autres ont fait contre vous des poursuites injustes , la plu-
 « part ont versé votre sang , et ce sont ces forfaits qui font
 « leur sûreté. Ainsi , plus chacun d'eux est coupable , plus
 « il est tranquille ; la crainte que leurs crimes devaient leur
 « inspirer , c'est à vous qu'ils l'ont fait sentir par votre
 « lâcheté ; et ils se sont réunis par la conformité de leurs
 « appréhensions , mais cette liaison qui fonde l'amitié
 « entre les gens de bien n'est , entre des scélérats , qu'une
 « conjuration , » etc.

Pendant que le Directoire s'occupe à comprimer tous ces
 turbulens d'une manière *tranchante*, je vais démontrer que
 si nous sommes à la veille d'éprouver une disette générale
 et toutes les horreurs de la famine , les auteurs de nos maux
 sont ceux qui ont décrété et sanctionné la dévastation et
 l'incendie de la superbe partie de la France qui nous offrait
 des ressources en tous genres.

*Ausi omnes immane nefas , ausoque potiti ,
 Non mihi si linguae centum sint , oraque centum ,
 Ferraea vox , omnes scelerum comprehendere formas
possem.*

Comme je n'ai pas le talent de l'écrivain , je tâcherai de
 dédommager le lecteur par une franchise imperturbable et
 une impartialité qui semblent bannis de la France.

J'abandonne à l'historiographe de Barras , (Maître *P. F. Réal*, ancien procureur au Châtelet) le soin de rassembler
 les grandes masses de notre histoire , et d'en buriner les
 traits glorieux ; le successeur des Voltaire et des Marmon-
 tel doit écrire pour la postérité , et il trouvera dans ces
 mémoires quelques traits qui caractérisent la fin du dix-
 huitième siècle , ainsi que les braves et vieux patriotes de 89,

qui , à force de travaux et de vertus , ont amené la France à un si haut degré de splendeur et de félicité.

« Oh quel conspirateur nous avions parmi nous , » vont s'écrier tous les gens que je démasque ! J'ai l'honneur de prévenir ces Messieurs que je suis encore vierge en fait de trahison ; qu'à la vérité j'ai servi la république fabriquée par Collot , Billaud , Robespierre , Danton , Marat et consorts : république , à la naissance de laquelle ont présidé les massacres des prisons , le brigandage , les élections Septembriques , et la plus étonnante immoralité ; mais que la monarchie , transformée en république , n'avait pas cessé d'être ma patrie que j'aimais , et que j'aimerai toujours.

Au milieu des monstres qui dévastaient la France , il était possible à un homme en place de faire quelques bonnes actions , c'est ce que j'ai tâché de prouver , et quelque fut mon opinion et mon *mépris bien connu* pour le comité dit *du comité de Salut Public* , tous les trésors du monde ne m'auraient pas fait sacrifier un des soldats que je commandais ; mais si je m'étais trouvé à même de leur faire tourner leurs armes contre la tyrannique Convention , j'aurais agi sans scrupule , parce qu'une action de cette nature était aussi utile que glorieuse.

On n'est pas un méchant pour ne pas croire à la solidité de la République du 22 Septembre 1792 , et beaucoup de Français , restés dans l'intérieur , gémissent comme moi sur la mort d'un Roi vertueux , et victime de son amour pour un peuple qui l'a stupidement laissé conduire à l'échafaud. A cette cruelle époque , le silence des Parisiens épouvanta les régicides ; ils essayerent de faire sanctionner leur crime

par l'armée , mais elle manifesta universellement une douleur sombre et beaucoup plus éloquente que les proclamations des trois commissaires. J'en appelle à tous ceux qui étaient sous les armes. Les soldats se battirent alors pour repousser l'ennemi du territoire Français, mais non pour une République qu'ils ne voulaient pas , et que Legendre, Danton et Robespierre avaient fondée dès le 17 Juillet 1791.

Citoyens de toutes les classes , de toutes les conditions et de toutes les opinions ; consultez enfin la raison et l'expérience , et vous verrez que par-tout où le pouvoir est partagé , le peuple est malheureux. Appréciez froidement le chaos de violence , de fraudes , de cruautés , de contradictions , de mensonges , de vols , d'usurpations , qu'on a l'impudence d'appeler la plus sublime des révolutions , et vous serez déchirés par des souvenirs aussi amers que douloureux.

Qu'était la France en 1789 ?

Qu'est-ce la France en 1796 ?

Que deviendra la France ?

Pour avoir beaucoup de soldats , il faut se procurer beaucoup d'argent.

Pour avoir beaucoup d'argent , il faut vexer et torturer toutes les classes de citoyens , crier avec emphase *Salut de la Patrie* , tandis qu'on cherche à se sauver soi-même.

Avec beaucoup d'argent on a beaucoup de soldats , et avec une quantité raisonnable de bayonnettes , on fait dire

(II)

et penser au peuple , précisément tout ce qu'on veut qu'il dise et qu'il pense ostensiblement.

Voilà , mes chers compatriotes , à quoi se réduit , à-peu-près , l'admirable politique du gouvernement qui nous étrange.

LES

LES BRIGANDS DÉMASQUÉS.

Vos , Quirites , imperio nati , æquo animo servitutem toleratis ? at qui sunt hi qui rempublicam occupavere ? homines sceleratissimi , cruentis manibus... plerique cœdem in vos fecisse pro munimento habent , ita quam quisque pessime fecit , ita maxime tutus est.

SALUSTE.

CHAPITRE PREMIER.

LES RÉVOLUTIONNAIRES EN FERONT BIEN
D'AUTRES.

EN Révolution , *le pouvoir demeure toujours aux plus scélérats* , disait le scélérat Danton , lorsqu'escamoté par Robespierre , il vomissait des imprécations dans son cachot.

Ce Danton , le patron des *septembriseurs* , ce colosse facétieusement sanguinaire , et qui fit tant de mal à la France , savait par expérience qu'une poignée de brigands *bien audacieux* , pouvaient maîtriser une assemblée quelque nombreuse qu'elle fut , car il y eut , et il y aura toujours plus

A

de sots et de lâches, que de gens instruits et courageux.

Les Français viennent d'acquérir une millièame preuve de cette vérité: convoqués en assemblées primaires, il voulurent s'aviser d'être libres, mais la Convention Nationale, pour répondre aux justes réclamations de ce peuple long-temps et impunément outragé, pensa avec raison que tout ce qu'elle pouvait dire de mieux et de plus éloquent, ne valait ni des soldats, ni des généraux, ni de la mitraille,

Elle ne s'est pas bornée à tuer des hommes fondés en droits, elle a ajouté à ce nouveau crime une ridicule et insolente calomnie; fière des événemens et de sa trahison, elle a accusé les habitans de Paris: je vais l'accuser à mon tour, non pas vaguement, mais avec l'accent de la vérité et la simplicité de la franchise.

Je ne serai ni outré, ni partial; je dirai seulement ce que j'ai vu; et si j'entre dans quelques détails, c'est que la Convention en ayant imposé en gros et effrontément, il faut bien la révéler *en détail*.

Je passerai sur les intrigalleries bourbeuses des comités, sur les sommes immenses distribuées à leurs partisans; je ne dirai rien des orgies dans lesquels ils électrisaient leurs satellites, je ne souillerai pas ma plume par la description des viandes et brocs de vins qu'ils faisaient fournir à leurs bons

amis tandis que , non loin de là , le pauvre peuple expirait de famine. Quittons ce tableau dégoûtant , cent volumes ne diraient pas tout , et je puis à peine continuer.

Tyrans du peuple ! vous avez canonné des Parisiens , mais vous n'avez pas froudroyé l'opinion publique qui vous poursuit de toutes parts.

J'apprécierai à leur juste valeur les nouveaux lauriers dont vous et vos sbirres venez de vous ceindre la tête.

Vantez-vous donc vos triomphes avec forfanterie ! Je vous répondrai , au nom de tous les Français , qu'ayant bien su trouver des soi-disant républicains , qui sous les ordres des Généraux Rossignol , Grignon (1) , Huchet , Duquesnoy ,

(1) Demandez au député l'Official , ce qu'a fait Grignon dans la Vendée , relisez les mémoires que vous avez déjà oubliés , et vous verrez que ce monstre a fait fusiller jusqu'à son beau-père ; ce général était marchand de bœufs ; en vertu de l'amnistie il est libre , et commande maintenant à Chalons-sur-Marne.

On a prouvé au nommé Huchet , qu'il avait égorgé femmes et enfans , et fait fusiller des municipalités en écharpe , etc. Il est amnistié et libre ; ce misérable recruteur vient d'assassiner à coup de sabre un jeune homme , et cela au milieu des rues de Paris. Voilà un échantillon des héros , du bataillon sacré des patriotes de 89.

Extrait du n°. 10 de l'*Orateur* de Fréron : « La justice va serrer dans ses liens les généraux perfides qui ont abreuvé

Cordellier, Turreau, etc. etc. etc.; et de vos chers collègues, Bourbotte, Hentz, Francastel, Richard, Choudieu, Turreau (cousin du général), Carrier, Fayau, Bellegarde, Levasseur de la Sarthe, etc.; et sur-tout en vertu de vos décrets atroces, ont été capables de brûler 500 lieues dans la République, capables d'éventrer des femmes, de porter leurs enfans au bout des bayonnettes; capables de faire massacrer des vieillards parce qu'ils croyaient en Dieu; capables enfin de ravager, piller, noyer, égorger et fusiller une immense population. Je vous répondrai, barbares, que les auteurs et les ordonnateurs de tant de crimes devaient trouver encore une armée pour les défendre.

Remettez donc vos canons en batterie, faites dresser des échafauds, forgez des conspirations; vous ne sauriez me répliquer d'une autre manière.

« du sang innocent cette terre malheureuse, etc. etc. Sections
 « de Paris, rallumez votre antique énergie à celle de la Con-
 « vention Nationale, repoussez avec indignation à votre as-
 « semblée prochaine les propositions perfides *de quelques*
 « *intriguans, envoyés par les meneurs des Jacobins*, secouez
 « leur joug, démasquez-les, et faites entendre à la Convention
 « Nationale l'expression libre de votre vœu, en faveur de tous
 « les principes qui garantissent vos droits et votre liberté. »
 Parisiens ! Comment trouvez-vous le sieur Fréron qui, le
 12 Vendémiaire recrutait au Faubourg St. Antoine, pour
 vous faire assassiner le 13 ? Cela veut dire qu'il y a loin de
 son style à son mauvais cœur, et que nous sommes des sots.

Vous n'avez pas été honteux de renouveler ces pauvretés de vos amis Marat et Robespierre; vous ignorez, sans doute, que jusqu'aux savetiers et aux poissardes, tout le monde se moque de vous et de vos crieurs de conspirations; mais, hélas! ce qui n'est nullement chimérique, c'est la misère réelle dans laquelle vous nous avez plongés, *et pour long-temps.*

O ma patrie! France, jadis la gloire et le modèle des nations, je ne saurais envisager ton sort sans verser un torrent de larmes; tu es couverte de misère, de sang et de cadavres! est-tu donc destinée à devenir la honte et le fléau de l'univers? resteras-tu long-temps livrée à des misérables qui sont l'opprobre du genre humain, l'aversion du monde entier, et l'horreur de quiconque a de la conscience et de l'honneur?

Plus je suis rapproché de l'échafaud, plus je sens redoubler mon amour pour mon pays. Non, je n'aurai pas la lâcheté de me taire, lorsque je sais qu'une grande partie de la France est en proie à la guerre civile, que depuis trois ans, douze départemens de l'Ouest sont dans un état de dévastation qui fait frémir, et qu'on voit de tous côtés les malheureux cultivateurs réduits à se cacher et abandonner leurs maisons au pillage.

Le gouvernement n'a fait qu'aggraver toutes ces calamités, et s'est bien gardé d'y apporter un remède salutaire.

Si ces belles contrées perdues à jamais , renferment tant d'infortunés , ennemis jurés de la République , c'est précisément à la tyrannie et à ses généraux sans-culottes et sans moralité , que la nation a droit de s'en prendre. Un général qui ne tuait pas à toute outrance , était un homme extraordinaire ; et je puis assurer , que *l'étourderie sanguinaire* d'un nommé Vachot , qui m'a remplacé à Laval , a parfaitement servi la cause du Roi , car en moins de deux mois , il a fait naître 30,000 Chouans. Députés du département de la Mayenne , je vous somme de déclarer si j'avance ici une fausseté (2).

(2) Je commandais à Laval en Novembre (Brumaire) 1793 ; à cette époque il n'y avait pas 20 Chouans , ce qui n'empêchait pas les députés de me prescrire des mesures de rigueur , que j'exécutais à ma manière : c'est-à-dire , que loin de vexer les cultivateurs , j'employais les moyens les plus doux pour maintenir l'ordre et la tranquillité dont ils avaient besoin. Je fis une proclamation aux habitans des campagnes que j'allais visiter fréquemment ; en moins de huit jours les paysans m'apportèrent plus de 1200 fusils et leur adhésion aux loix ; satisfait de mon succès , j'envoyais chercher , par mon aide-de-camp , 40 officiers municipaux auxquels je voulais remettre une instruction. Ils vinrent librement : quelques jours après , la commission militaire les envoya , sans m'en prévenir , au Pont-de-Cé , où l'on conduisait 50 charettes de religieuses , de prêtres , de suspects , de fédéralistes , de riches , qui furent guillotins , noyés et fusillés. Ces malheureux municipaux

L'existence des Vendéens et des Chouans est l'ouvrage de la Convention, de cette troupe de

furent compris dans cette infernale expédition par le nommé *Milliere*, membre de la commune Parisienne de Septembre et de la commission. Cette barbarie développa tous les germes de l'insurrection, et les enfans jurèrent de venger leurs peres. Ce même *Milliere* qui demeure à Paris, section du *Bonnet Rouge*, rue du *Cherche-Midi*, voulait absolument faire fusiller à Angers les 132 Nantais envoyés à Francastel par Carrier, il vint plusieurs fois chez moi, m'engagea à les faire fouiller, et à les fouiller moi-même, « Parce que, » disait-il, « ils étaient trop riches, et pouvaient corrompre la garnison. » Il me demanda vingt fois des troupes pour les faire fusiller, en m'observant que dans un moment de siege cela était tout simple, etc. etc. Je trouvai mille prétextes pour m'y refuser, et Dieu sait les ruses qu'il me fallut employer pour détourner le coup fatal; c'est ce qui fut cause que Francastel n'osa pas les faire mourir, comme s'en plaignit *Carrier* dans une lettre. Cette affreuse journée est toujours présente à ma mémoire, ces infortunés Nantais doivent le jour au hasard qui me conduisit à Angers. — Pendant le siege, *Milliere* et ses complices firent mourir au Pont-de-Cé 3 ou 4000 Français, de ce nombre était mon hôte. — Les témoins de ces horreurs sont *Hortode*, commis au comité de la guerre, *Christophe*, capitaine au 8^e. régiment de hussards, *La Croix*, adjudant-général, maintenant à l'état-major de Paris, ce fut lui qui amena à Laval les municipaux que *Milliere* fit noyer

Extrait d'une lettre de Félix et *Milliere*, datée de Nantes le 6 Nivôse 2^e. année. « Le nombre des brigands est incalculable; en les fusillant c'est trop long, on dépense de la poudre et des balles; on a pris le parti de les mettre en

lous voraces et affamés, parmi lesquels une faction n'a pas plutôt été détruite, qu'on l'a vue se rétablir et revivre après sa mort.

C'est en se moquant de tout, et en bravant le mépris et la haine de la nation entière, que les misérables conventionnels sont parvenus à se faire continuer dans le gouvernement de leur République agonisante. Depuis sa naissance, ils travaillent à la miner jusqu'aux fondemens, et c'est sans doute pour nous ensevelir sous ses ruines qu'ils

« certain nombre dans de grands bateaux, au milieu de la
« rivière, à demie lieue de la ville, on coule le bateau à fond
« (*cette opération se fait continuellement*), on ne fait grâce
« à aucuns. Angers, St. Florent et les autres endroits, sont
« pleins de prisonniers, mais ils n'y resteront pas long-temps,
« ils auront aussi *le baptême patriotique*. » Signé *Mil liere*
« et *Felix*. — On lisait cela en pleine commune de Paris, et
on applaudissait; un fait certain, c'est qu'un soldat noyeur
de la compagnie Marat, proposa à une jeune fille de la sauver
à certaines conditions; la malheureuse répondit, en se serrant
près de sa mère, qu'elle accompagna dans le bateau. — Ce qui
me désole, c'est qu'une foule de sots et d'égoïstes, n'ajoute
pas foi à ces horreurs; il est vrai qu'il faut avoir vu pour croire.
Francastel a fait noyer à Angers tout autant que Carrier
à Nantes, et ce petit monstre respire encore, c'est un patriote
de 89. — Le nommé Vial, procureur syndic du département
d'Angers, a dit devant moi à Francastel, *qu'il venait de*
trouver deux mariniers de confiance pour noyer les prêtres
de Montejean; ce brigand s'est avisé depuis de faire l'hu-
main, et il a dénoncé l'univers entier,

couronnent en ce moment tous les vices, et proscrivent toutes les vertus.

Français! pleurez amèrement, *car vous êtes le plus malheureux peuple du monde.*

Les energumenes qui vous traitent en rebelles, feignent d'ignorer que vous ne demandiez au ciel que la liberté de choisir des députés sages.

Ils vous accusent d'avoir pris les armes *pour faire la Contre-Révolution et dissoudre la représentation nationale*, tandis qu'ils vous forçaient à la défensive en réarmant, au nom de leurs comités, une nombreuse cohorte de terroristes. C'est ce que je vais démontrer.

CHAPITRE II.

LES SECTIONS DE PARIS MITRAILLÉES PAR
LA CONVENTION NATIONALE.

« A force d'être justes, nous finirons par être
« égorgés les uns après les autres, » *disait finement*
Bourdon de l'Oise. Ce mot est d'une justesse ad-
mirable. En effet, des députés qui depuis un an
se traînaient réciproquement dans la boue, des
misérables, tout couverts du sang de Français,
sentirent bien que l'époque des assemblées pri-
maires, en leur enlevant un pouvoir monstrueux,
les conduisait droit à l'échafaud, il fallut donc em-
ployer *les grands moyens*, répandre de l'argent,
intimider, et s'entourer d'un état-major de scélé-
rats, capables de justifier leurs crimes passés par
leurs dispositions à en commettre de nouveaux.

Nos représentans criblés de remords, ou plutôt
de frayeur, fatigués de la contenance ferme des
Sections de Paris, humiliés de vérités dures qu'elles
venaient leur dire à sa barre, jeterent tout-à-coup
leur masque de modérantisme, et signifient au
bon peuple, que 500 d'entr'eux conserveraient le
droit de rester à un poste qu'ils remplissaient si
vertueusement.

Je conviendrai avec *les honorables membres*, qu'ils avaient raison d'éterniser des travaux, qui éternisaient une puissance, *unique manteau de leurs crimes*; mais cela ne convenait point à la nation qui, en acceptant la troisième Constitution comme elle avait accepté les deux autres, protesta de toutes parts contre les absurdes et insolens décrets de réélection.

Les députés *coupables* entendaient sans cesse la masse du peuple lui demander compte des milliers de brigandages exercés impunément; on voulait savoir ce qu'était devenue la fortune publique, on se plaignait avec raison de la famine qui dévorait la France; la Convention, poursuivie par la haine et l'indignation universelle, vit bien qu'elle ne pouvait se sauver qu'en organisant la guerre civile: elle se détermina donc à prendre ce dernier parti.

Nos *Solons* ressemblent parfaitement à cette bande de faux monnayeurs, qui s'étant introduits dans un château à l'effet d'en tuer les maîtres et de s'y établir, furent bientôt investis de tous côtés; ils délibèrent à la hâte sur les moyens de se soustraire à la corde; le meneur de la bande conseille de mettre le feu par-tout, et mes brigands s'échappent sains et saufs au milieu des flammes. Heureusement ils furent rattrappés quelque temps après, et pendus tous sans miséricorde.

Nos gouvernans se sauveront-ils une seconde

fois , et avec la même adresse que la première ? C'est ce dont il est permis de douter.

Quelques jours avant le massacre du 13 Vendémiaire (5 Octobre), les Montagnards et autres conjurés employaient activement tous les moyens de diviser les Sections, par-tout ils avaient de nombreux agens; des militaires faisaient le vil métier d'espions ou recors (3); et étaient payés comme tels: on les avait spécialement chargés de crier que tout homme qui avait du sens, de l'honneur et de l'énergie, était un *royaliste*, un *conspirateur* et un *contre-révolutionnaire*.

(3) Pendant qu'on réarmait les terroristes, un adjoint nommé Contant, que j'avais vu à Rouen, s'appitoyait comme moi sur le sort de la patrie ; après la défaite des Sections, ce même homme prit la poste pour courir après moi, emprisonna ma famille, et jusqu'à mes pauvres domestiques, fit mettre les scellés, et fouilla par-tout pour me trouver.

Ce polisson était à Rouen l'espion du sot Casenave, représentant du peuple, et a été attaché, dans la Vendée, au bourreau Huchet.

Citoyen Contant, pour un chevalier Français, vous faites un très-plat métier ; mais cela pourra bien vous conduire au généralat, je vous le souhaite.

L'armée est remplie d'officiers que j'ai connus très-royalistes, et qui se sont faits *républicains révolutionnaires* pour attraper de l'avancement et de l'argent. Qu'un savetier devienne Roi de France, vous verrez tous mes républicains fusiller les républicains, *s'il y en a*.

Des bourgeois, des artisans, prouvaient avec naïveté, que des députés qui voulaient nous représenter en dépit de nous, étaient de vrais tyrans; à bas les Royalistes, criait un Stentor aposté.

Se plaignait-on de la misère? Royalistes. Méprisait-on quelques sénateurs, *publico clamore convictos*? Royalistes. Disait-on que la Montagne conspirait plus chaudement que jamais? Royalistes. Avancait-on en principes que pour sauver la patrie, il fallait nommer au corps législatif l'élixir de la France, en talens, en vrai patriotisme, et sur-tout en courage? Royalistes, archi-Royalistes.

Accusait-on le Gouvernement d'avoir mis en liberté des scélérats qui méritaient mille morts? Oh pour le coup, on était non seulement Royaliste, mais un bel et bon chef de Chouans.

C'était bien pis si l'on s'avisait de prouver que 500 députés qui formaient la majorité de 750, devaient empêcher Robespierre et compagnie de transformer la République en cimetière; il faisait bon, ma foi, d'affirmer que ceux qui s'étaient laissé dominer, étaient visiblement les valets ou les complices du tyran: cette démonstration transportait les sbirres d'une sainte colere, ils grinçaient les dents et sabraient le pauvre publiciste, en hurlant *vive la convention!* Parmi cette foule de coquins, on distinguait un troupeau de géné-

raux et d'autres militaires, qui depuis deux mois étaient les janissaires du comité (4).

(4) On aura peine à croire que sur nos milliers de généraux, il n'en existe peut être pas 50 capables de commander un bataillon ou un régiment de cavalerie; une très-grande partie, ne sait pas même lire, et rien n'est plaisant comme le contraste qu'offre leurs conversations et leurs épaulettes; j'en ai connu deux qui, de tambour-major, et de guichetiers, sont devenus tout d'un coup généraux divisionnaires; *Tribout-Libre*, cousin de Bouchotte, et *Sabathier* cousin de Chaumette, et le tapissier Boucret, et le perruquier Commaire, et des clerks d'huissiers et de procureur, qui ne faisaient qu'un saut de la boutique au généralat. Si nos victoires font honneur aux soldats, elles ne peuvent qu'avilir le gouvernement, car elles sont assises sur *deux millions de cadavres*. Le nommé *Huet*, qui commande au Havre, ne connaît pas même l'alphabet, mais il est terroriste invariable; telle est l'espece de généraux desquels Fréron a demandé le remplacement. On ne peut se peindre l'état dans lequel sont nos armées, point d'ordre, point de discipline, pas même de contrôles dans plusieurs régimens, plus de chevaux. Le soldat n'a souvent ni pain, ni souliers; il vend, à la barbe de ses officiers, les effets qu'on lui fournit en abondance et sans ordre. Qui est la dupe de cela? le pauvre peuple, auquel on prend tout pour entretenir quatorze armées. J'invite les gens sage à ajourner leurs opinions sur les victoires de certains généraux, il n'est pas difficile de vaincre dans un pays où on a eu l'audace de répondre à un général avare de son monde. » *Eh! qu'importe la mort de 6000 hommes, lorsqu'il est question de maintenir un principe.* » (Ils s'agissait de l'exécution du décret qui prescrivait le massacre des Anglais et Hano-

Ces coupe-jarets conventionnels faisaient afficher de plats placards , tels que *Paris déshonoré aux yeux de l'Europe*. Déshonoré, grands Dieux ! et pour quelle raison ? Est-ce parce que des patriotes éclairés et vertueux devaient aller siéger à la place de tous les *Laplanche et Armonville* de la Convention , et remplacer une grande partie des 500 , que je considérerai désormais , non pas comme des *Licurgues* , mais bien comme des soldats d'artillerie.

Au milieu de ces turpitudes et de toutes les folies affligeantes qui n'appartiennent qu'à nous , le calme le plus heureux régnait dans les Sections de Paris ; fortes des principes , elles dédaignaient les invectives des *Barras , Talot , Louchet , Legendre , Tallien , Fréron* et consorts. Les lieux communs de conjurés , Royalistes , Chouans , conspirateurs , rebelles , Vendéens , agens de Pitt , amis de Cobourg , envoyés de Charette , étaient considérablement épuisés , et plusieurs querelles suscitées par des Goujats habillés en généraux , n'avaient pas eu le succès que nos comités s'en étaient promis.

Le gouvernement était aux abois et réduit à la nécessité de falsifier les procès-verbaux d'acceptation , il se gardait bien de publier le vœu des

vriens , et pour prendre la ville d'assaut il fallait sacrifier 6000 hommes , ou bien accorder une capitulation.)

Communes qui, au lieu de la Constitution de 95, voulaient *un Roi et du pain*. *

C'en était fait des tyrans, et le peuple Français était sur le point de recouvrer la Liberté lorsque, par une inspiration Robespierrienne, le gouvernement fit un appel à ce qu'il lui plût de désigner sous le nom de *bataillon sacré des patriotes de 89*.

Comme la formation de cette légion de *Mandrins patriotes* est la principale cause de l'insurrection des Parisiens, il n'est pas inutile de la dépeindre.

J'arrivais à Paris, au moment même où on l'organisait : un militaire vétérans, et chef de cette caverne, me voyant en uniforme d'officier général, me supposa général de la Convention, et me parla d'abondance de cœur ; il me rendit compte de ce qu'on avait fait la nuit, et m'instruisit des projets vigoureux que Barras allait mettre à exécution. Je parcourus les avenues de la Convention, et je déclare, que je reconnus une grande partie des scélérats qui ont désolé et dépeuplé la France, et que mon métier et mes voyages m'ont fait souvent rencontrer.

Il y avait sur-tout grand nombre de ces agens de Bouchotte, de ces délégués de léopards en mission, des brise-scellés, et une brigade complète de membres de comités révolutionnaires.

* Celle du pont de l'Arche.

Là cette bande de généraux chassés des armées comme ânes, ou terroristes, formait, avec arrogance, des pelotons de sicaires.

Au milieu des égorgeurs et brûleurs de la Vendée, on remarquait le *général Dufraise*, jadis pitoyable histrion; il avait été, à Lille, le complice du Marquis de la Valette; ses yeux étincelaient, il avait le pistolet à la ceinture, et se reportait aux tems heureux où il fit graver sur son cachet *une guillotine*.

On distinguait le lâche et terrible *Vachot*, que cent mille voix accusent, et dont le nom produit dans le département de la Mayenne le même effet que celui de Collot à Lyon. On y voyait enfin les *Parrein* (5), les *Huchet*, les *Colette*, les *St. Amand*, et une foule immense d'autres assassins, *patriotes de 89*, comme leurs patrons d'Arras.

(5) Quel rude acteur que ce *Parrein* ! Il fut en poste à Versailles, pour égorger les prisonniers d'Orléans; au 2 Septembre, il présidait un tribunal aux prisons de Paris; il présida depuis la commission militaire de Saumur, et fut appelé à celle de Lyon par son ami Collot d'Herbois, qui, enchanté de ses services, le fit de juge, *général divisionnaire*. Lors du soi-disant retour de la justice, il fut destitué et mis au plessis. Il ressuscita le saint-jour des vengeances, et vint d'être amnistié en bonne et nombreuse compagnie. Ce patriote de 89 a donné la mort à plus de 6000 Français, et était associé de *Milliere* dans la Vendée. (Il n'y a pas, dans cet article, une syllabe qui ne soit de la plus scrupuleuse exactitude.)

La façade des Tuileries était l'égoût où venait tomber la fange sanglante de toute la République; on était frappé d'horreur à l'aspect de ces égorgeurs à gage, employés et payés les 2 et 3 Septembre; ils criaient *qu'ils allaient faire danser les Sections*, coupaient les cheveux des jeunes gens dont la figure ne leur revenait pas, arrachaient des cravates et des colets d'habits, et les *Montagnards applaudissaient*.

Les cartouches, l'eau-de-vie et le vin pleuvaient en abondance: la nuit entière avait été employée à souler et électriser ces bêtes féroces. Ces faits sont de notoriété publique, tout le monde a vu cela, et j'ai entendu quelques députés vertueux en gémir (6).

(6) Bernier, député de Seine et Marne, le plus franc et le plus honnête homme du monde, républicain de bonne foi; mais qui n'est pas à la hauteur, c'est-à-dire, qu'il n'a ni voté *la mort du Roi*, ni volé, ni fait assassiner personne; aussi est-il un peu suspect. Je suis fâché qu'avec des talens et une grande franchise, il ne parle pas plus souvent; il ne faut pas se borner à gémir sur nos maux; il faut en confondre les auteurs. Entendez-vous Bernier? un homme loyal comme vous l'êtes, et qui, comme tant d'autres, n'a point pêché dans les cofres forts et les sacristies, doit faire rentrer sous les bancs tous ces tigres marquetés de forfaits, il ne faut pour cela qu'ouvrir ses yeux et renfoncer son chapeau. . . . Ah! si. . . . mais, hélas, je suis mort! Adieu mon ami Bernier.

Voilà, citoyens Français, quels étaient les patriotes par excellence, qui composaient la garde d'honneur de la Convention.

Une faction criminelle et déhontée osera dire qu'elle n'a pas voulu provoquer la guerre civile en les réarmant? C'est le comble de l'imposture et de l'effronterie; car il est clair qu'en rendant son décret de réélection, la Convention ramenait à elle tous les apôtres du Jacobinisme et de l'anarchie, auxquels les événemens l'avaient forcé de déclarer une guerre qu'elle n'entreprit jamais sérieusement.

Je demande à tout homme impartial quelle opinion on peut avoir d'un comité, qui tantôt soudoye, puis désarme, puis fait assiéger, puis flatte, puis console, puis réarme, puis implore le secours de ces dogues révolutionnaires qui, grâces à Dieu, finiront par s'entre-dévorer.

Les Sections assemblées apprirent avec effroi qu'elles étaient encore livrées aux bourreaux du peuple, et que les troupes de ligne allaient venir influencer leurs délibérations avec des bayonnettes. Ce fut dans cette affreuse conjoncture que les partisans salariés de la Convention insinuerent qu'il fallait obéir aux proclamations, et se retirer; mais ils furent comprimés par la masse des bons citoyens.

Les Parisiens avaient à réparer la faiblesse qu'ils montrèrent les 2 et 3 Septembre 92, et le 31 Mai 93; époques à jamais déshonorantes pour la nation Française : les noms de plusieurs députés dominans leur retraçaient une longue série de forfaits, et on se figurait aisément ceux qu'ils méditaient encore.

La situation de Paris faisait frémir : le gouvernement qui, depuis quinze jours, agissait avec une mollesse simulée, les meneurs qui semblaient affaissés sous le poids du mépris public, leverent le masque le 4 Octobre (12 Vendémiaire), et déploierent les moyens vigoureux qui devaient légitimer leur violation.

Appuyés par *de bons brigands* qui accouraient de tous les points de la France (7), les comités comptaient sur une victoire facile, les Tuileries étaient approvisionnées comme une place forte, et les habitans de Paris se trouvaient sans pain et sans poudre; quelques cartouches qu'ils avaient

(7) Depuis environ trois mois, il arrivait à Paris une bande de généraux destitués et de Jacobins prononcés: ils recevaient un traitement, et commençaient les hostilités, en demandant la *Marseillaise*, et en faisant *des scènes* au Palais-Royal. Un général *Peyron* vint jusqu'à Genève recruter les douze plus fameux terroristes de cette République, où la contagion sanguinaire a fait des ravages.

par hasard , ne pouvaient servir qu'à faire un peu de bruit. C'est dans cet état, qu'excités par un sentiment d'honneur , et fatigués du plus hideux despotisme, ils se déterminèrent à prendre les armes.

Je courus à ma Section (celle des Thermes , fidèle à la Convention , plus par crainte que par goût) , j'y rendis compte de ce que je venais de voir , et des préparatifs que faisaient les usurpateurs ; dans le moment où je parlais , tout le monde partageait mon indignation , en vain quelques suppôts dégoûtans de sang , prêcherent la soumission aux décrets , ils furent hués et rétorqués avec éloquence , mais cela ne suffisait pas , et dans une circonstance aussi grave , il fallait autre chose que des phrases , et une *stérile indignation*.

Je récapitulais tous les crimes de la Convention , lorsque , vers les dix heures du soir , il entra dans la salle une députation de la Section du Théâtre-Français ; elle venait m'inviter à marcher à la tête de son bataillon , qui depuis plus d'une heure était sous les armes ; je ne balançai pas à répondre à la confiance dont on m'honorait : on savait qu'ardent et vieux ami des principes , j'avais protesté contre les décrets mortels , *et donné ma démission à la tête de ma brigade*. Nous partîmes sur-le-champ , et nous fûmes joints au Pont-Neuf par

trois Sections, dont les chefs convinrent d'agir de concert avec nous.

Au moment où j'arrivais à l'extrémité de la rue Dauphine, la tête du pont était occupée par un piquet de dragons du 3^{me}. régiment; leur chef les encourageait à *défendre la Convention*, tandis qu'en les tournant, j'essayais de leur prouver qu'ils seraient mieux de se joindre à nous. Ayant épuisé les moyens de persuasion et de douceur, j'employai les menaces, et le commandant les emmena au galop; ils se reployerent sur une colonne qui était stationnée à l'autre bout du pont, et dont la destination était de venir assiéger le Théâtre-Français, tandis que de l'autre côté de l'eau, on venait de cerner la Section le Pelletier.

Je fis mes dispositions à la hâte, et je me portai aussi-tôt à la hauteur de la Place-Dauphine: sur les minuit, le chef de la colonne conventionnelle, voulut avancer, et fit filer deux pièces de quatre, jusques vis-à-vis la Samaritaine (8). Les

(8) Le commandant de la Samaritaine, auquel je fus demander pourquoi il avait laissé avancer l'artillerie, me dit, pour toute réponse, *qu'il savait ce qu'il avait à faire*; je fis plusieurs quiproquo, ne sachant pas que sa Section des Gardes Françaises, était une des fidèles, et que, par conséquent, *cela était convenu d'avance*; il finit par vouloir me faire arrêter, ce qui aurait eu lieu, sans de braves gens qui

canonniers étaient d'une arrogance extrême, et menaçaient à chaque instant *de faire feu*, mais les précautions que j'avais prises, rassuraient ma troupe, qui d'ailleurs était bien déterminée; je criai au commandant ennemi, que s'il s'obstinait à passer le pont, il fallait qu'il passât sur le corps à six mille Français décidés à se défendre; ce qui, joint aux barricades que j'avais fait établir sur plusieurs points, et qu'il pouvait appercevoir, le détermina à rester en place, et à se retirer peu de temps après.

Sur ces entrefaites, une autre colonne s'avancait sur nous, et venait pour couper du côté des Quatre-Nations; l'avant-garde de dragons était déjà à la Monnaie, et se disposait à nous charger, lorsque je fis faire un mouvement très-rapide pour leur fermer le passage; je garnis les trottoirs de tirailleurs, et je fis fortement le commandement préparatoire *pour les feux*; le cliquetis des armes fit son effet, les dragons se sauverent, et

accoururent à mes cris, et me débarrasserent; quelque jour je pourrai les nommer, en attendant ils sont certains de ma reconnaissance. —

Le lendemain, le nouveau commandant de la Samaritaine exigea de moi un ordre par écrit, pour garder deux généraux faits prisonniers, comme *charretiers conduisant des fusils aux Quinze-Vingts*, et ce brave officier n'a pas manqué de remettre cette pièce de conviction à mes juges. — Cela est bien *patriotique*, mais cela est bien lâche.

j'appris un moment après, que la colonne qu'ils précédaient rétrogradaient sur le Pont-Royal.

Je me retranchai aussi de ce côté, avec une quantité de poutres, de pierres et de tonneaux, en me félicitant de n'avoir point été forcé à engager les premières hostilités.

Ce léger succès que les comités n'avaient point prévu, leur fit changer de plan, car l'expédition du cernement venait de manquer en deux endroits.

J'ai réussi dans la nuit du 12 au 13, parce qu'il n'y avait ni désordre, ni méfiance dans nos rangs, et cette fois, les Parisiens durent leur salut à leur union, et j'ose dire à la confiance qu'ils eurent en moi.

Il n'est pas inutile de remarquer que je n'ai été obéi que dans cette circonstance. Et peut-être que si toutes les Sections de Paris eussent agi le lendemain avec le même ensemble, Barras n'eut pas été vainqueur, et par conséquent ne serait point sur le trône.

Le reste de la nuit se passa très-paisiblement, nous savions que la Section le Pelletier, sommée par le gros Talot (9) de mettre bas les armes,

(9) C'est un plaisant original que ce monsieur Talot; après avoir jetés a robe de palais dans un coin, il a rêvé qu'il était excellent général, et divin orateur. Eh bien! le gros homme n'est rien de tout cela. Il a quitté la robe pour

avait courageusement refusé , et que le président avait répondu à *l'insolent visir* , avec autant de force que de raison.

La position était épineuse de part et d'autre , les comités hésiterent long-tems sur ce qu'ils avoient à faire , quelques-uns de leurs généraux étaient honteux des rôles qu'on leur distribuait , et en même-temps qu'ils n'avaient pas la force d'exécuter des ordres sanguinaires , ils n'avaient pas non plus assez d'énergie pour *tourner* leurs soldats contre la Convention.

C'en était fait d'elle , sans doute , si un général , au moment où sa troupe était vis-à-vis les citoyens armés , eut prescrit des embrassemens mutuels , alors tout le monde se réunissait , et on

l'épée , l'épée pour la tribune , et toutes les fois qu'il lui a pris fantaisie de faire un beau discours , il est resté coi , au beau milieu de ses périodes ; le trop d'esprit produit toujours cet effet-là.

Un jour voulut le procureur *Talot** ,
 A la tribune essayer son parlage ,
 Mais point ne put articuler un mot :
 Ris et brocards , sur lui de faire rage ;
 Lors un Gascon dit , prompt à se lever ,
 Ça , président , cette conduite est folle ,
 Pourquoi donner à *Talot* la parole ,
 Quand la nature a voulu l'en priver ?

* Procureur au présidial d'Angers , puis adjudant-général dans la Vendée , puis député à la Convention.

allait de concert assiéger le repaire des assassins du peuple Français Mais il fallait , pour faire une telle action , s'oublier soi-même , et songer à la gloire de sauver vingt millions d'hommes.

Cependant la rétrogradation des colonnes , qui venaient d'avoir lieu dans le faubourg St. Germain , fit que le député Laporte (un des assiégeans de Lyon) autorisa le général Menou à lever le blocus de la section le Pelletier , et à se replier sur la Convention.

Le 13 Vendémiaire (5 Octobre) , vers les neuf heures du matin , je me rendis avec le bataillon du Théâtre-Français à l'assemblée primaire de la Section le Pelletier , où je trouvai la majorité des Sections de Paris. On m'instruisit de la destitution des généraux Menou et Raffet , et de celle de quelques autres qui , connaissant l'infame conjuration , avaient refusé de se couvrir de honte et de sang (10).

(10) C'est le grand général *Brune* , ce révolutionnaire consommé , qui a travaillé sans relâche et derrière le rideau , à perdre le général *Menou*. Cet officier a dû se repentir plus d'une fois d'avoir servi une mauvaise cause. *Ronsin* le menaçait à tous momens de la guillotine , lorsqu'heureusement un coup de feu qu'il reçut à Vihiers , le fit oublier. J'apprends qu'un jugement vient d'acquitter ce militaire estimable , malgré les imputations atroces des *Poultier* , *Laporte* et *Barras* ; et on ne fera rien à ses plats dénonciateurs ? et il y a de la justice ? et nous ne sommes pas des pantins ? oh

Barras, dont la nomination était préparée d'avance, et qui travaillait avec chaleur à organiser une défense vigoureuse, remplaça le général Menou : il ne manqua pas de se choisir des compagnons de sa trempe, c'est-à-dire, des *terroristes* décidés à brûler toute la France, pour sauver les

que non ! nous sommes un peuple libre chez lequel on peut calomnier impunément. D'après ce qu'on a dit du général Menou, en pleine séance, il a droit d'exiger une réparation authentique, sans quoi on serait fondé à croire *que sa conduite du 12 Vendémiaire est une comédie jouée de concert avec les gouvernans.*

Un peu avant le fameux *Prairial 95*, Barras proposa à la Convention de nommer son ami *Brune* commandant de la 17^{me} division militaire, c'est-à-dire, de Paris; c'était un coup de parti pour la cause des cannibales, le général Menou eut la préférence, *inde irac*. Peu de gens connaissent bien l'affaire de Prairial, on ne sait pas qu'une partie des *vainqueurs* s'étaient d'abord entendus avec les *vaincus*, et qu'ils furent entraînés par l'opinion, et se virent forcés de s'assommer eux-mêmes : ils jurèrent d'expier leur triomphe, et méditerent dès-lors *la journée des Sections*. Voilà l'exacte vérité, et la cause de la réaction subite des nombreux voleurs et montagnards : les Parisiens, après avoir défendu la Convention, et dispersé la cohorte des assassins de Féraud, furent assez sots pour remettre les canons avec lesquels on les mitrailla depuis ; oh ! qu'il valait bien mieux alors tomber sur les terroristes et sur la Convention, puis arrêter les restes de la faction de Septembre, et tous les bons amis du patriote *Danton*. Mais il est écrit que le Parisien ne sortira pas d'esclavage.

respectables représentans du peuple Français : il donna des commandemens aux *Cartaut, Huchet, Vesu, Vachot, Brune, le Borgne, Dufraise*, et autres valets de sa tyrannie.

Toutes les troupes de la Convention s'étaient retirées aux environs des Tuilleries, et nous savions qu'une artillerie formidable était disposée sur tous les points voisins du château.

Les colonnes séduites et enivrées, *les buveurs de sang*, altérés de vengeance et de pillage, attendaient les ordres de leur chef, *renommé par tant d'explois révolutionnaires*, et nous n'avions plus de ressources que dans le désespoir.

Dans la nuit, j'avais été nommé *par le comité central, commandant des Sections réunies*, et je ne devais cette marque d'estime et de confiance qu'à une conduite franche, et à la haine que je n'ai cessé de témoigner aux massacreurs.

On sait assez que ce ne furent ni l'intérêt ni l'ambition qui me firent accepter un poste, dont je ne me dissimulais pas le danger, mais que personne n'osait remplir.

Si je n'eusse consulté que mon intérêt personnel, je me serais abstenu de me mêler d'une entreprise qui ne pouvait qu'être funeste aux Parisiens ; ma situation était accablante, je connaissais les projets ultérieurs du gouvernement, je savais que 20,000 hommes arrivaient le soir sur Paris.

Je mis sous les yeux *des membres assemblés des Sections*, le tableau des forces de la Convention, qui, retranchée jusqu'au dents, ne demandait pas mieux qu'on vint l'attaquer dans son enceinte. Je prouvai que c'était beaucoup d'avoir contraint les colonnes à se retirer, et qu'il fallait continuer à opposer la force d'inertie, et en cas d'une nouvelle attaque, se défendre chacun chez soi, ce qui forçait les conventionnels à disséminer leurs troupes, et nous offrait des espérances de succès.

Inutilement je démontrai que les meneurs, toujours *sublimes en fait de conspiration*, allaient profiter de la fausse position dans laquelle se trouvaient les Sections armées : que le Gouvernement, tout scélérat et tout pourri qu'il était, n'en avait pas moins les ressources et les moyens d'autorité, et que *lui-même*, provoquait notre mouvement pour en tirer un bon parti. Je demandai où étaient nos canons, nos munitions, et surtout nos vivres (*) ? On me répondit à cela, que les troupes ne tireraient point sur leurs concitoyens, qu'il n'y avait pas un instant à perdre, que la victoire était à nous ; ces lieux communs étaient chez les

(*) Ce furent ces réflexions qui me valurent la qualification de traître et d'homme envoyé par la Convention, et au moment où le canon *du Cul-de-sac* tonnait, la Section *le Pelletier* donnait l'ordre de me casser la tête.

uns l'effet d'une grande exaltation , et chez d'autres , celui d'une insigne mauvaise foi.

Je vis que mes objections inspiraient de la méfiance, et que je n'avais plus qu'à monter à cheval, et saisir éventuellement tous les moyens de conjurer l'orage.

J'assignai des postes à plusieurs bataillons , je les haranguais en les faisant jurer de ne point attaquer ; il régnait dans les rangs une unanimité d'opinion que ne pouvaient détruire les gens vendus et appostés pour nous trahir.

Dans cette malheureuse, journée il ne fut question, *ni de retour vers la Monarchie*, ni du dégoût qu'inspirait depuis longtems la République, il n'y avait de notre part ni plans , ni dispositions, (les événemens l'ont prouvé) on voulait simplement le désarmement *des terroristes*, et la liberté de choisir ses députés.

C'est à tort que les factieux assurent qu'on entendait par-tout les cris de *Vive le Roi* , il leur fallait ce prétexte pour nous canonner et imposer silence à ceux qui réclamaient les véritables droits du peuple.

Il est vrai que ces usurpateurs savent bien que toute la France soupire après la royauté, ils ne cessent d'accuser les citoyens de toutes les classes d'être d'infames royalistes, des chouans, des fanatiques , mais il ne s'agit point alors de roya-

lisme , et il est bon d'observer que dans plusieurs bataillons , des cris de *Vive la République* furent répétés vis-à-vis des bouches à feu qui devaient donner la mort à ces républicains.

Je me portai par-tout , j'examinai avec soin les préparatifs de la Convention , et chaque pas que je faisais me prouvait invinciblement que le mouvement des Sections était aussi absurde que mal combiné.

Cependant, loin de faire paraître de l'inquiétude, j'affectais une grande sécurité, je contenais les esprits, je rassurais, j'encourageais et j'avais surtout grand soin de défendre qu'on attaquât sans ordres.

Parisiens, j'invoque ici votre témoignage, vous m'avez vu et entendu, et quelque jour, sans doute, vous rendrez justice à celui qui se sacrifia pour votre cause; que n'ai-je pu vous faire sentir ce qui se passait alors au fond de mon cœur, et combien il était bourelé d'inquiétudes! je vous voyais livrés au fer des assassins, et toutes mes combinaisons tendaient à vous délivrer de leurs mains en vous sauvant l'honneur. Que de choses je pourrais dire à ce sujet; et combien de braves gens me nuisirent par *un zèle inconsidéré*, et de faux calculs!

Vers les trois heures du soir, rien n'était encore désespéré, je me félicitais de pouvoir arrêter le

torrent de maux qui menaçait en ce moment notre malheureuse patrie ; j'invitai quelques députés, que je vis , à faire part de nos intentions au comité, (notamment Taillefert et un Corse *) je me présentai à tous les postes gardés par les soldats de la Convention , je parlai raison et principes aux généraux qui les commandaient ; mais hélas ! quels hommes , et quels singuliers *républicains* ! lorsque des soldats frappés , de nos discours , témoignaient *del'émotion*, leurs chefs criaient à tue-tête et *mercenairement* : *Vive la Convention* ! Autant valait-il les entendre crier : *Vive les restaurateurs, les assignats, les filles, les tripots et nos chapeaux bordés.*

Je passerai sous silence les dangers que j'ai couru personnellement , et combien de fois j'ai manqué d'être pris en allant haranguer les satellites de Barras.

La rue St.-Honoré , les quais , les ponts ; tout était couvert de bataillons de citoyens , mais il n'y avait ni ordre ni accord ; et par un singulier concours de circonstances , il avait été impossible d'en établir : le seul poste de S. Roch était avantageux , parce qu'il pouvait contenir l'artillerie braquée dans la rue du Dauphin.

Je sentais qu'une explication pouvait tout sau-

(*) Je crois que c'était Buonaroti.

ver, et que les Sections rentrées sur leur territoire ; d'après un accommodement, reprenaient leurs droits , et continuaient à procéder librement aux élections.

Le combat entre les Sections et le Gouvernement n'était point égal, et j'eusse été grandement coupable de le tenter : j'écrivis donc *au comité de Salut Public*, et j'exprimai chaudement *les sentimens des Parisiens* « qui n'avaient pris les armes
« que dans la crainte d'être massacrés par les ter-
« roristes, dont la Convention venait de s'entourer.
« Je proposai de faire tout rentrer dans l'ordre , je
« demandai une réponse qui put rassurer les ha-
« bitans de Paris ; en un mot, je priai, je conjurai
« les comités, au nom de l'humanité et de la
« patrie, d'épargner les sang français, ajoutant que
« de mon côté, je faisais tout ce qui était en mon
« pouvoir pour éviter l'horreur d'une guerre
« civile, et que si elle avait lieu, eux seuls en
« seraient responsables envers la France et la
« postérité ».

Au reçu de ma dépêche, les comités étaient dans le plus grand embarras, les moyens que j'employais les inquiétaient beaucoup plus que si j'eusse parlé de mettre tout *à feu et à sang*, on délibéra long-tems sur ma lettre, quelques membres proposerent de m'accorder l'entrevue que je demandais, mais la faction Barras s'y opposa, en

prodiguant les grands mots et les bavarderies d'usage, *il leur fallait absolument du sang.*

Malgré cela, quelques meneurs témoignaient des inquiétudes, et quoi qu'ils sentissent bien qu'il n'y avait qu'une bataille qui put remonter le ressort révolutionnaire, ils ne pouvaient se dissimuler, qu'en cas d'insuccès, leur perte était certaine : d'un autre côté, la démarche que je venais de faire les empêchait momentanément de nous attaquer.

Les Marato-machiavélistes, se voyant circonvenu par l'opinion armée, sachant bien que plusieurs villes voisines de Paris se disposaient à venir à notre secours, et que toute la France était animée du même esprit, prirent le parti d'enchaîner notre indignation, et de paralyser les moyens que nous pouvions développer en cas d'attaque.

Accipe nunc Danaum insidias, et crimine ab uno
Disce omnes.

On fut une heure à me répondre, enfin on me fit dire par *le brave jeune homme* que j'avais envoyé, « que les représentans du peuple desiraient
« *sincèrement* le rétablissement de l'ordre ; que
« vingt-quatre membres de la Convention allaient
« être députés pour porter des paroles de paix
« dans les Sections, *et rassurer les citoyens* ;
« qu'on connaissait mes sentimens, et qu'on s'en
« rapportait à mes bonnes intentions ; que quant

« à la réponse officielle que je demandais, je devais
 « sentir que , dans la position où étaient les choses,
 « *on ne pouvait me la faire*, qu'au surplus tout
 « allait être oublié et apaisé si les Sections
 « armées se retiraient ».

Le fameux rapport de Merlin (11), l'existence

(11) Merlin de Douai , au lieu de me traiter de perfide , dans ton perfidissime rapport , il vaudrait beaucoup mieux *faire imprimer ma lettre du 13* : tu t'en garderas bien , car elle prouve clairement que vous avez voulu *tuer pour régner*. Va , va , *policier Merlin* , on n'est point perfide , lorsqu'on a toujours devant les yeux les milliers de prisons où gemissait l'innocence, les flammes de la Vendée , les tribunaux à la *Fouquier-Tinville*, les charretées de victimes et les échafauds aux pieds desquels venaient danser les cannibales salariés par la Convention. C'est à toi , Merlin , comme gouvernant alors , que j'ai adressé ma démission et mon opinion sur vos décrets de sang , je vous ai dit clairement que je ne voulais plus servir des factieux de votre espece , et ce n'est point-là l'action d'un perfide. Si plusieurs généraux m'eussent imité , vous seriez maintenant à tous les diables , et les Français seraient en paradis. Je pouvais conserver mon emploi et vous trahir, mais cette façon d'agir ne me convient pas.

Par-tout où j'ai commandé , les magistrats, contents de la tranquillité que je maintenais , se sont empressés d'écrire au gouvernement pour me faire rester au milieu d'eux ; tu as reçu copie d'une quantité de lettres, certificats et autres pièces, qui prouvent que les administrateurs des départemens du morbihan , des Côtes-du-Nord , de la Mayenne et de la Seine-Inférieure , loin de me regarder comme un per-

du porteur de ma lettre, et le nom des gouvernans, qui délibérèrent son contenu, prouvent invinciblement que je dis l'exacte vérité.

Ivre de joie, et croyant avoir remporté un avantage inappréciable, je courus rendre à plusieurs bataillons, les paroles des comités : je criai de toutes mes forces et de tout mon cœur, *point de guerre civile !* j'imposai silence à ceux qui ne parlaient que d'attaquer, et qui, comme de raison, furent les premiers à fuir ; je déclarai, que d'après la réponse que venait de me faire le gouvernement, nous ne devons prendre aucunes dispositions offensives ou défensives, et que dans une affaire à laquelle tenait le sort de la France, il était très-important de n'avoir pas même *l'ombre d'un tort*.

C'est ici le cas de fermer la bouche à ces pitoyables détracteurs ; qui n'ayant payé de leur personne dans aucune occasion, blâment à tort et à travers tout ce qu'on fait pour les servir.

Le 5 Octobre, disent-ils, les pourparlers ont tout perdu, il fallait fonder sur la Convention, il fallait égorger les factieux, il fallait ... il fal-

fide, se félicitaient de ma conduite. Tais-toi donc, chancelier du directoire, et souviens-toi, en frémissant, que tu es un des rédacteurs et provocateurs de l'incroyable loi du 22 *Prairial*, et que, pour ce seul fait, tu mérites d'être tiré à quatre chevaux ; cela viendra, n'en doutes pas, mes prophéties sont fondées sur la nature, la justice et la raison.

lait :... grands hommes ! il fallait venir vous-mêmes diriger cette expédition ; en attendant voici ma réponse.

Extrait de l'Essai sur le 13 Vendémiaire , publié par Réal , page 47 :

« Barras, secondé par cette légion d'officiers
« généraux destitués par Aubry avait tiré de
« la Gendarmerie et des bataillons de 89 , des ca-
« nonniers pour le service des pieces.

« Il fit venir des cartouches de Meudon et de
« Marly, et ordonna sur-le-champ que l'artillerie
« de position se rendit aux Tuileries.

« Il appela au conseil tous les généraux em-
« ployés , les postes furent distribués , chacun se
« rendit à celui qui lui avait été confié ; l'ordre
« et l'ensemble s'établirent par-tout avec ce con-
« cert que le zele le plus vif peut établir , et que
« le sang froid du général peut seul maintenir.

« Des pieces furent placées à toutes les issues ;
« on prévint le cas où quelqu'un des débouchés
« pourrait être forcé ; on établit *des feux masqués*
« et on laissa dans la Place du Carrousel , deux
« pieces de 8 *et deux obusiers* , tant pour suivre
« les colonnes , que pour foudroyer les maisons
« d'où l'on voudrait tirer sur la place , etc. Les
« batteries placées au pied des murs du jardin de
« l'Infante , au Guichet-Neuf , sur le Pont Natio-
« nal , tenaient les ennemis dans un respectueux
« éloignement.

« Du côté de la rue St. Honoré, deux pièces
 « placées près l'Hôtel de Longueville; deux au-
 « tres pièces établies sur la Place du Petit-Car-
 « rousel, et battant la rue de l'Echelle; une pièce
 « de 4 et une de 8 défendant la rue du Dauphin;
 « deux pièces de 4 établies aux Feuillans; un
 « corps de réserve formidable, avec des pièces
 « de position; garantissant la Place de la Ré-
 « volution, et assurant une retraite sur les hau-
 « teurs de St. Cloud; un parc d'artillerie bien
 « fourni; des troupes aguerries, déterminées;
 « des patriotes (de 89) bien convaincus qu'il
 « n'y avait pour eux que la victoire ou la
 « mort; une légion d'officiers généraux, pleins
 « de courage et de talens, brûlant de prouver à
 « la Convention toute *l'injustice de leur destitu-*
 « *tion* (les monstres eussent tué l'univers pour
 « redevenir généraux); un général en chef
 « jouissant d'une confiance sans bornes; tout se
 « réunissait pour donner au gouvernement la
 « conscience de sa force, etc. etc.; un obusier
 « fut pointé dans le haut de la rue de Chartres,
 « pour battre, en cas de besoin, la Place et le Pa-
 « lais Royal, etc. »

Doux Réal!

Habemus confidentem reum.

Bien convaincu que la Convention ne pouvait être
 prise d'assaut, et qu'une attaque était aussi impra-

licable que ridicule , j'adoptai , ce me semble , le parti le plus sage et le plus militaire (12). J'invitai donc quelques chefs à reconduire les troupes dans leurs arrondissemens , et je m'occupais à faire prendre toutes les directions respectives pour une retraite générale , lorsqu'on vient me dire qu'on me demandait au Pont-Neuf , où on venait

(12) Pendant ce temps , un partisan de l'attaque me dénonçait à la Section le Pelletier , *comme trop pacifique* ; ce qui fit répandre par-tout le bruit que j'étais un homme vendu à la Convention , et ma mort fut jurée par ceux même que je voulais sauver. — Il faut avoir été dans ma position pour la sentir : des gens apostés pour ne pas me laisser respirer , m'assommaient de plans , de rapports ; tout le monde criait et personne ne voulait obéir ; cela , sans doute , était préparé d'avance , et les comités avaient soudoyé beaucoup d'officiers de la Garde Nationale *et des braillards de Section* , qui entretenaient le désordre et la défiance et trompaient leurs concitoyens qu'ils avaient excités à prendre les armes. Au milieu de ce conflit d'horreurs , mes intentions étaient bonnes et pures , et j'étais en butte *aux scélérats des deux partis* ; la Convention me proscrivait comme *rebelle et conspirateur* , et la Section le Pelletier arrêtait *qu'on me brûlerait la cervelle comme traître et pusillanime*... Quelle leçon ! il semble , en vérité , qu'il n'y ait que les fripons et les intrigans qui aient droit à la confiance éternelle des Parisiens.

J'étais fort embarrassé , et le plus fameux général du monde l'eut été autant que moi. Fasse le ciel qu'il s'en présente un qui dans une semblable occurrence puisse , d'un seul coup , abattre les nombreuses têtes de l'hydre.

d'avoir un léger avantage *sans coup férir* ; c'est-à-dire , qu'on avait obligé le général conventionnel de se retirer vers le Jardin de l'Infante , où sa position devenait plus avantageuse et mieux circonscrite. Je courus à la hâte pour prendre connaissance de cet événement , et je revins sur-le-champ.

En rentrant rue St. Honoré , je vis partir quelques coups de feu du côté de la rue de l'Echelle et de St. Roch , je me portai rapidement au Cul-de-Sac Dauphin , à travers les postes de la Convention. Comme j'avais défendu toute espece d'aggression , je m'informai par-tout pour savoir d'où étaient partis ces coups de fusils ; on me cria universellement , *que des gens cachés venaient de faire feu sur la porte de St. Roch.* Au moment où je parlais on recommença , ce fut alors que le bataillon de la Butte des Moulins riposta vivement ; je fis des efforts inutiles pour arrêter le mal : il n'était plus temps , car au même instant le canon renversa plusieurs victimes. La foule qui courait les degrés de St. Roch , fut culbutée , le désordre se mit dans les bataillons qui , prêts à se retirer , ne s'attendaient pas à une attaque ; on résista près d'une heure à la mitraille , mais enfin il fallut se replier.

Pendant tout le temps que dura cette action , j'étais placé au milieu de la rue St Honoré , exa-

minant tout avec le plus grand sang-froid. J'exhortais les Parisiens à se loger dans les maisons, lorsque je m'aperçus que l'artillerie du poste des Feuillans et de la rue de l'Echelle nous prenait en flanc des deux côtés; les Sections qui longeaient la rue s'étaient sauvées par toutes les issues, et il ne me restait plus d'autre retraite que l'église de St. Roch.

Le bataillon de la Butte des Moulins se battit jusqu'à l'extrémité, et dans cette occasion plusieurs citoyens firent des prodiges de courage, quelques-uns furent tués en se précipitant sur les canons.

Une heure avant l'attaque j'avais une nombreuse escorte de cavalerie, et au moment du danger, deux seulement restèrent près de moi. Nous montâmes les derniers les marches de St. Roch, au milieu d'une grêle de coups; pendant ce tems, un malheureux fut tué roide sur la porte du milieu, *et le plus jeune de mes compagnons* reçut une blessure à l'épaule.

Nous devons la vie à quelques tirailleurs, qui empêchaient la pièce de quatre de changer de direction.

On se retira sur mille points à la fois, en criant de toute part, *à la trahison*; l'artillerie balayait les rues, en un instant tout fut perdu et désespéré.

Quelques Jacobins *et autres salariés*, semaient

par-tout l'épouvante , afin de détruire l'ensemble ; d'autres publiaient qu'ils m'avaient vu passer du côté de la Convention , et mille autres absurdités propres à aliéner les esprits et à m'enlever la confiance.

J'arrivai de la section le Pelletier au moment même où un jeune orateur tonnait contre moi à la tribune , et sur la motion de *cet insensé* , qui avait prouvé que j'étais vendu au gouvernement , quelqu'un s'était chargé de se débarrasser de moi.

Au milieu *des beaux discours* , les troupes conventionnelles faisaient des progrès terribles , et rompaient tous les obstacles à coups de canons.--- Ce n'était pas le cas de descendre de cheval pour me justifier ; je proposai donc de laisser sur les lieux une force suffisante , et de voler au secours du brave et malheureux Lafond qui défendait le fauxbourg St-Germain. Je me mis à la tête de la colonne ; je voyais sur toutes les figures l'empreinte de la colère et de la défiance , *et un propos qui me fut rendu* me glaça d'horreur et de désespoir sans me décourager.

D'un autre côté , deux Sections fidèles à la Convention , chancelaient à leur poste , qui était le Pont-Neuf , *elles attendaient l'issue du combat* : il ne fallait qu'une étincelle pour porter les Parisiens à faire feu les uns contre les autres , et tout était combiné pour cela.

Après avoir traversé les rues Montmartre et des Prouvaires , nous arrivons sans difficulté à la hauteur de la rue des Saints-Peres ; l'entrée du Pont-Neuf était occupée par un nommé Scherlok , qui commandait une Section fidele , et était une créature du gouvernement.

Je fis mettre en bataille , et je prévins qu'il ne nous restait plus d'autre ressource que de marcher droit aux batteries du Pont-Royal , tandis que Lafond inquiéterait l'ennemi par les rues voisines : à l'instant même le chef du bataillon d'Henri IV m'aborde, et me dit *à haute et intelligible voix* , que les citoyens de sa Section étaient décidés à ne point attaquer ; je lui répondis brusquement qu'il n'y avait que deux partis à prendre , *savoir se battre ou se retirer* ; au moment où , accablé de désespoir , de rage et d'inquiétude , je tâchais de ramener les esprits , monsieur le général Verdier nous envoie une volée de canon (13) ; plusieurs

(13) Il existe une classe d'hommes plus méprisable à mon sens que les terroristes , ce sont ces gens multiformes et qui ont eu trente-six opinions. Cette infame versatilité est une qualité particulière à notre chère nation ; tel homme , qui le 13 Vendémiaire canonisait ses concitoyens , avait affiché en 91 l'aristocratie , et prônait alors à tout le monde l'affabilité du Roi , qu'il avait l'honneur , *disait-il* , d'accompagner. — Vient le 10 Août , voilà un révolutionnaire de recrue , il prend la Carmagnole , le bonnet rouge et le baton , et commande les

malheureux tombent ; on veut riposter , et notre feu renverse un de mes aides-de-camp , son cheval tué lui roule sur le corps. Ces coups redoublent et font un épouvantable ravage ; le feu des batteries traversait la rivière , et le canon placé au haut du Pont-Royal enfilait le quai des Théatins. Que pouvaient des citoyens sans munitions ? que pouvaient des peres de familles contre une armée d'élite ? qu'avons-nous enfin à opposer à des dispositions aussi atroces ? Tous les cœurs étaient glacés , l'horrible confusion et la nuit faisaient fuir tout le monde.

Sans-Culottes : Henriot fait emprisonner mon patriote , il aristocratise avec *les honnêtes gens*, et finit par sortir sous la protection de *défunt Vincent*. Le 9 Thermidor arrive, mon homme est humain avec les autres , et si fort humain , qu'il devient général. Le terrorisme renaît , la lâche Convention veut tuer la liberté , il est un des héros de la Convention ; il me canonne à toute outrance , et Barras fait son éloge. Je sens mieux que personne qu'il faut dîner, mais en pareil cas, on jeûne—*qui potest capere capiat*. Quand j'allais voir mon aristocrate au Luxembourg, et qu'on vint *m'arrêter dans sa chambre*, j'étais loin de penser que deux ans après il se battrait contre moi , pour raviver le système de Robespierre et de *Henriot*. Au reste, M. le général Verdiere qui a accroché la croix de St. Louis au moyen de son prétendu royalisme, n'a jamais vu le feu que le 13 Vendémiaire. Au 10 Août, il était chef d'escadron dans la Gendarmerie nationale ; mais ce corps était *pour la nation*, c'est-à-dire , pour Robespierre.

Le courage devenait inutile , et pour la seconde fois le crime l'emportait sur les principes et le droit des gens. La consternation générale ne me permettait plus de tenter de nouveaux efforts ; je ne pouvais servir à rien. En pareil cas, l'honnête homme doit éviter le supplice sans le redouter ; une faction s'anéantit , et l'amour de la patrie lui reste.

Je partis donc avec Lafond , quelques cavaliers nous suivirent.

A la hauteur de la rue Dauphine j'engageai Lafond à me suivre , en lui annonçant que s'il passait les ponts il ne pouvait manquer de tomber dans les mains des brigands. Il ne voulut pas me croire, et s'aventura sur un cheval épuisé de fatigues ; une heure après il était arrêté ; l'infortuné porta sa tête sur l'échafaud avec autant de sang-froid et de courage qu'il en avait mis à défendre les Parisiens.

Je me retirai chez un brave homme qui , dans l'affreuse nuit du 5 Octobre , eût le courage de me donner l'hospitalité ; mon cœur était navré d'une douleur poignante , et mon corps exténué par quarante-huit heures d'un exercice très-violent. Je partis le lendemain de Paris en plein midi , mais j'eus forcé d'y rentrer le soir même , car les routes étaient inondées d'émissaires de la Convention.

Je livre à leurs remords , ceux qui firent courir

le bruit *que j'étais un traître*, et qui arrêtaient gravement à sa Section *qu'il fallait me brûler la cervelle*; résolution prise, ou par des monstres gagés, ou par des gens crédules et exaltés, qui d'ailleurs ont connus tant d'hommes sans foi ni loi, et d'une dépravation si désespérée, qu'il leur était bien permis de douter de la franchise de celui qu'ils ne virent que quelques momens.

Je ne pris le commandement général qu'à dix heures du matin, et je fus complètement battu à six heures du soir.

Il est faux que les Sections aient commencé l'attaque; et tout le monde est d'accord sur *ce fait important*.

Je réfute, et les rapports des comités sur la victoire, et les écrits des cannibales soudoyés, en leur signifiant, que la plupart des héros de 89, dont ils ont fait l'éloge avec l'emphase du crime, viennent d'être arrêtés comme complices de Babœuf: Voilà qui est *positif* (*).

Je crois avoir démontré qu'il m'était impossible de vaincre; la défaite des Sections est l'ouvrage de gens qui ont parlé pendant un mois, au lieu d'agir vigoureusement et avec célérité; le 13 Vendémiaire a été pour les Parisiens *la journée des dupes*, et je l'avais prévu.

(*) Voyez Parrein, Fyon, Blondeau et compagnie.

Merlin de Douai nous a dit officiellement, que 25 à 30,000 révoltés assiégeaient la Convention Nationale, en ajoutant avec finesse, *que leur distribution savante, décelait des chefs exercés et instruits*. Si j'étais orgueilleux, je diminuerais le nombre qu'il accorde, mais comme je ne rougis pas d'avoir été battu, je lui donne un démenti à la face de toute la France : en effet, excepté les quatre Sections dont le gouvernement a mendié la fidélité, et les terroristes auxquels il a donné des armes, tous les habitans de Paris étaient sur pied, et indignés contre le despotisme dégoûtant des laquais de Robespierre.

Si le sang et le carnage eussent été mes élémens, comme ils sont ceux des conventionnels, il dépendait de moi de faire perdre la vie à 50,000 Parisiens ; il ne fallait pour cela que de l'étourderie, et une sotte ambition.

Brigands vainqueurs ! était-il nécessaire d'avoir les talens *d'un Catinat ou de Vachot, d'un Villars ou de Carteau, d'un Grand Condé ou de Vésu* (15), pour loger 600 hommes dans chaque

(15) Vésu, Vachot, Carteau ; triumvirat de héros révolutionnaires et conventionnels. Le peintre Carteau est le plus ignorant, le plus forçant et le plus *sans-culotte* des généraux. Son aide-de-camp, nommé *Amand*, était un des feseurs de listes du Luxembourg. Vésu a été arrêté, conduisant des fusils à la fidele Section des Quinze-Vingts.

maison , et exterminer vos soldats par les fenêtres ! Ne pouvais-je pas tout faire barricader , et porter les habitans de Paris aux plus cruels excès du déses-

Vachot , terroriste décidé , ne sait exactement *ni lire , ni écrire* , ce qui n'empêcha pas *l'humain Carnot* , membre du Comité de Salut Public en 94 , et chargé de la nomination aux emplois , de nommer ce Vachot général en chef contre les Chouans ; il vint à Laval avec le féroce Laignelot , et fut investi de pouvoirs tellement illimités , que si les Chouans se fussent sauvés en Turquie , il avait le droit de les y poursuivre.

La dépopulation était alors à l'ordre du jour , et Carnot avait parfaitement choisi son homme ; il est clair , pour les gens sensés , qu'il y avait dans le choix de Carnot , ou une ineptie criminelle , ou une perfidie atroce. Pour être bon général sans-culotte , il ne fallait que savoir massacrer ; aussi , le brave et fameux Rossignol , successeur du général Biron , après avoir promis à la barre de purger la Vendée en quinze jours , a-t-il complètement réussi en moins de trois mois à faire exterminer 100,000 hommes de part et d'autre.

Ce complice de Babœuf , étayé de Ronsin , Levasseur de la Sarthe , Choudieu et autres , a fait traîner au supplice le bon et loyal Biron , qui a dit en montant à l'échafaud : « J'ai été « infidèle à mon Dieu , à mon Ordre et à mon Roi , je meurs « plein de foi et plein de repentir. » Comme général en chef dans la Vendée , le duc de Biron n'était point coupable ; il voulait employer *des mesures de douceur* , il l'a prouvé au tribunal , et on se souvient , sans doute , que les furies de la guillotine s'étaient attendries en sa faveur ; mais il était riche , et se nommait Biron. — Il est mort victime de son ancienne amitié pour le lâche *Egalité*.

poir ?

poir? Oui, sans doute; mais qu'en résultait-il? que vous aviez des bombes, des obus, des boulets rouges, que Paris était incendié, et que la victoire n'en était pas moins à vous.

J'ai porté par-tout le calme, et le desir de la paix, parce que mon but unique était de faire rentrer toutes les Sections, et de vous livrer à la contemplation de vos sinistres préparatifs; cette prudence vous perdait, et vous l'avez tellement prévu, que vous jouâtes une mauvaise comédie de sentimens, en même temps que des gens apostés par vous devaient entamer le carnage. J'ai la conscience d'avoir fait mon devoir comme Français, et comme partisan de la véritable liberté. Reprochez-moi tant qu'il vous plaira de n'avoir pas eu l'énergie du crime, plaisantez les vaincus, lorsque vous et vos complices avez feints de vouloir la paix pour nous empêcher de nous défendre; tout cela ne détruira pas l'inflexible vérité.

Les sots ou les scélérats vos partisans, les imbéciles qui voyent la Révolution dans vos journaux, se sont imaginé, sans doute, que la victoire était le fruit des plus savantes combinaisons, qu'elle avait été disputée long-tems: qu'ils se détrompent, car en moins d'une heure le canon avait dissipé les nombreuses cohortes Parisiennes, ce qui n'empêcha pas le grand Barras de faire pointer son artillerie contre des murailles, et de

cribler pendant la nuit , le domicile des citoyens glacés d'effroi.

Ainsi fut terminé , en un instant , ce grand procès qui occupait depuis un mois la France et l'Europe.

Une incompréhensible Providence semble avoir sanctionné l'élévation des tyrans pour les précipiter de plus haut dans l'abîme qu'ils ont creusé.

En attendant, on ne peut s'empêcher d'admirer la savante combinaison de leurs crimes : ils battent, brûlent et règnent ; ils sont heureux.

CHAPITRE III.

RÉFLEXIONS SUR LES AVANTAGES RÉSULTANS DE LA DÉFAITE DES SECTIONS LE 13 VENDÉMAIRE — SITUATION EXACTE ET PHISIONOMIE DE PARIS DANS CETTE MÉMORABLE JOURNÉE — PORTRAITS DE PLUSIEURS CONJURÉS — ÉPIGRAMMES.

PAR une de ces fatalités qui caractérisent la Révolution Française, les Parisiens peuvent puiser des consolations jusques dans leurs infortunes. Vaincus, ils ont été tyrannisés, et vainqueurs ils étaient exterminés. Le croisement des divers intérêts et des ambitions particulières, la multiplicité et la différence des partis, l'ergotisme éternel des avocats; tout cela eut produit un effroyable chaos, et une dissolution qui menaient droit à la guerre civile; et voici ponctuellement ce qui serait arrivé, si la Convention eut été forcée de sortir des murs de Paris.

1^o. Elle allait à St. Cloud, ainsi que cela était décidé d'avance, elle emportait avec elle toutes les ressources, et surtout les subsistances.

2^o. Les habitans de Paris n'avaient pas une once de pain, le peuple affamé se serait jetté sur les vainqueurs, auxquels il n'eut pas manqué d'attribuer tous ses maux.

3^o. 23,000 hommes arrivaient de St. Omer le

soir même du 13 , avec un parc d'artillerie , et la Convention désespérée , enragée , brûlant de vengeance , envoyait sur-le-champ des colonnes incendier Paris ; *n'en doutez pas Parisiens !*

4°. Le général en chef Aubert Dubayet , électrisé à Alençon par Tallien , fondait sur vous avec son armée , *et en deux jours vous mettait à la raison* , ainsi qu'il l'a écrit ; aussi a-t-il été fait ministre de la guerre , *et paulo post* ambassadeur près la Sublime Porte *.

4°. Cette Convention se retira avec toute son artillerie et d'immenses provisions , que le généralissime avait fait charger dans de grands bateaux ; souvenez-vous que dans son rapport il dit , « qu'il s'était assuré une retraite d'où il pouvait « foudroyer *les rebelles* , » c'est-à-dire , les gens qu'on veut représenter *per fas , et nefas*.

6°. Les tigres conventionnels , qui ne tâtonnent pas en fait de mesures révolutionnaires , eussent livré Paris à toutes les horreurs du pillage , du meurtre et de l'incendie ; les nombreux *Damien* , les *Cartouche* , les *Mandrin* , les *Ravaillac* , les *Hion* , les *Réal* , les *Brune* , les *Dufraise* et *Vachot* , enfin les *brigands de six ans* , et non pas de 89 ,

* M. Aubert Dubayet a été *au vu et su du public* , Révolutionnaire , Monarchien , Feuillant , Républicain ; il a dit souvent que ce qui l'avait fait rester en France , c'est qu'il devait , et qu'il voulait gagner de quoi payer ses dettes.

qu'ils salarient depuis long-tems, eussent dirigé les colonnes: regardez *Lyon, Bédoin, Chollet, Châtillon, Machecoul, Montaigu, etc. etc.* et souvenez-vous, *que brûler une grande ville*, est pour ces monstres une jouissance inexprimable. En supposant donc que ce soit de ma faute si vous avez été vaincus, qu'il soit vrai que j'étais ivre, traître et incapable de vous commander, (*ce qui n'est pas aisé*), toujours est-il que vous devez rendre grâce à la Providence de ce que *force est demeurée à tyrannie*. Cet événement embarrasse vos maîtres beaucoup plus que vous ne pensez: le peuple *mitraillé* réfléchit sur la journée du 10 Aout, il pleure involontairement la mort du bon et vertueux Monarque, que les mitrailleurs ont fait égorger.

Pour secouer le joug qu'on vous a imposé, vous n'avez plus besoin désormais de recourir à l'insurrection; et il est de toute nécessité que vos oppresseurs, livrés à leur propre conduite, courent d'eux-mêmes à leur perte. Ils sacrifieront encore beaucoup de soldats, ils feront une guerre de Vandales, parce qu'ils ont besoin de piller pour vivre; mais après avoir dévoré la moitié de la population, ils termineront leur ouvrage en se massacrant entre eux.

L'anarchiste, le républicain et le royaliste verront toujours d'un œil d'indignation, le cortège pompeux, et le manteau brodé des usurpateurs.

La canaille ne veut point *d'un gouvernement canaille*; dans tous les sens, et sous tous les rapports, le Directoire est en exécution à la France entière.

L'inférieure journée du 13 Vendémiaire a sanctionné l'élévation des quinquemyrs, et cela devait être ainsi: en effet, on voyait les sections de Paris disant tout haut, et depuis un mois, ce qu'elles voulaient faire, délibérant, criant, menaçant, tapissant les murailles de leurs justes réclamations.

La Convention, au contraire, prenant ses mesures avec une prudence perfide, faisant semer adroitement le bruit *que les soldats netireraient pas sur leurs freres*, et les bons bourgeois croyaient cela *pieusement*.

D'un côté les bataillons de citoyens, prenant simultanément les armes, s'entassant les uns sur les autres, dans un désordre épouvantable, marchant sans but fixe, et n'ayant pour plans de bataille que de la haine pour les terroristes et du mépris pour les lâches représentans du peuple.

La Convention, circonscrite dans un terrain fortifié par l'art et la nature, hérissé de canon, et ayant tous les genres de munition en abondance, des ingénieurs, des régimens de généraux, des soldats choisis et bien avinés; cette Convention enfin se trouvant dans la nécessité de livrer bataille, *ou de céder à la voix de la justice et de la raison*,

Les Parisiens, bons et confians, laissaient circuler tout à leur aise, généraux, représentans, patrouilles; se trouvaient dans dix endroits pêle-mêle avec les soldats de ligne, et croyaient de bonne foi, que tout se passerait le mieux du monde, et que les comités seraient confondus par l'opinion générale.

Les assemblées primaires étaient pleines d'espions qui allaient d'un parti à l'autre.

Beaucoup de gens se promenaient dans Paris la face riante, le parapluie sous le bras, et semblaient ne pas voir ce qui se passait; le comité central des Sections phrasait à perte de vue, mais ne faisait aucuns préparatifs; plusieurs figures exprimaient l'inquiétude et le découragement; on était en colere, on débitait des lieux communs, on avait de grands projets d'attaque sans moyens d'exécution.... tels étaient *les fameux conspirateurs de Vendémiaire*.

Pendant que cela se passait aux Sections, les comités de gouvernemens, *la Montagne, la Plaine, le Marais, le Ventre, la Lie, la Bourbe*, tout se réunissait contre nous, excepté cependant quelques députés sages et vertueux qui voulaient empêcher la guerre civile, mais les factieux Barras, Lehardy, Goupilleau et autres, les menaçaient hautement.

On calomniait les Sections que j'ai contenues six heures dans une stricte immobilité.

On entendait *Legendre* beugler , qu'il voulait mourir sur sa chaise curule , tandis que son ami *Barras* lui avait retenu d'avance un appartement à St. Cloud.

Jadis tombaient sous son bras inhumain
L'agneau bêlant , la brebis innocente ,
Rien n'a calmé son humeur massacranle ,
Son cœur atroce est plus dur que l'airain.
Maudit Boucher ! ton maillet assassin ,
Dans la tuerie , ouverte à tous les crimes ,
Fait à longs flots jaillir le sang humain ,
Et tu n'as fait que changer de victimes.

Le tartuffe et méprisable Louvet s'égosillait contre les Royalistes. Ce même Louvet, qui réfugié à Echallens , était devenu dévôt et Royaliste ; ce Louvet, dit *Fraichot* , qui se vantait *en Suisse*, d'avoir sauvé la vie à *des Suisses* le 10 août..... ce Louvet *qui allait à la messe* , communiait exactement , et qui fit bénir son mariage avec Lodoiska, dans la chambre d'un prêtre insermenté (15).

(15) Voyez une lettre écrite de Lausanne , et envoyée à tous les journalistes. Louvet n'est pas déconcerté pour cela , il répond , en prouvant que *Gracchus Babœuf* est Royaliste , et que jem'entends avec lui pour faire la Contre-Révolution. Ce diable de fou a profité du canon de *Barras* pour m'expédier un brevet de *Conardise*. *Vae victis* , si le brave auteur

Eh bien, le petit drôle rentré au sénat, avait changé de sentimens et de conscience : il était en 89 Louvet *de Couvray*, et libertin comme Faublas, républicain en Septembre 92, Royaliste, repentant et communiant en 93 et 94, anarchiste en 95, et calomniateur à gage en 1796, Ce romancier législateur finira mal.

Salut, gentil Louvet, *aux mains toujours en croix*,
 Venez doucet séminariste,
 Très-vénérable évangéliste
 De tous les bords. . . d'autrefois.
 C'est donc toujours à la sourdine,
 Que votre espingole assassine,
 Dépêche les honnêtes-gens?

Soyez sûr, qu'en faveur de vos beaux sentimens,
 De votre très-pieux scrupule
 Et de votre air prédestiné,
 Vous ne serez guillotiné,
 Gentil Louvet, qu'au crépuscule.

de la Sentinelle eut combattu près de moi, armé de sa terrible espingole, il saurait, *e visu*, que j'ai eu un cheval tué roide sous moi (le 15 Juillet 93), et qu'au milieu du feu j'ai sauvé ma troupe par un commandement fait à-propos; que j'ai reçu un coup de feu à Vihier (le 17 Juillet 93); que j'ai eu une jambe fracassée (le 5 décembre suivant), sans parler d'autres gratifications, fruit de dix-sept ans de service, et de sept campagnes. Je sens qu'il est ridicule de faire son éloge soi-même, mais, ma foi, les calomniateurs en sont la cause. Au reste, je ne tiens nullement à mes exploits militaires, et j'estime le courage physique ce qu'il vaut. Je ne suis pas aussi heureux que tous ces grands généraux qui ont assisté à cinquante combats sans attraper une égratignure.

Chénier , ce poëte trappu et boursoufflé , s'élançait à la tribune avec l'audace d'un homme *qui n'a rien à craindre* ; ce misérable provoquait à chaque instant des mesures aussi injustes qu'extravagantes.

Où étais tu donc infame Chénier , lorsqu'on menait ton frère à l'échafaud par ordre de Robespierre ? qu'as-tu fait pour l'arracher à une mort qu'il ne méritait pas ? *où était alors ton énergie de langue ?* C'était bien le cas , *maudit Caïn* , de t'élancer à la tribune Meurs de honte insensé , le mépris public t'enveloppe.

Chénier , ce musulman qu'adopta Palissot ,
Comme l'abbé Syeyes parle de tolérance ,
Et dans son œil de porc réside la vengeance :
Malheur à l'homme franc qui le déclare un sot * ,
Un noir cachot l'attend pour première disgrâce ,
Nommez-le Cicéron , vous avez votre grâce .
Toujours guindé , toujours à cheval sur Phœbus ,
Ce lourd monsieur Chénier , cet orateur en us ,
S'exaspérant , glapit , d'une voix sacrilège ,
Quelques plats lieux communs et de plus plats rébus
Qu'il puisa jadis au collège.

Ah ! qu'il est donc fâché de n'avoir pas d'esprit !
Comme il s'en va fouillant dans la Grece et dans Rome !
Comme , emphatiquement , il jase , il étourdit !

* M. de la Harpe se souviendra long-temps d'avoir prouvé éloquemment , que Marie-Joseph Chénier n'a pas le sens commun.

Comme ce roitelet sans pitié vous assomme

Par son bavardage érudit !

C'est un savant , sans contredit ,

Mais que lui manque-t-il en somme ?

Rien , excepté d'être honnête homme ,

Et de comprendre ce qu'il dit.

Que signifie ce Tallien qui , le 7 Germinal 95 , dénonçait le brigand Dufraise *comme scandaleusement* acquitté , et disait à l'Assemblée ,
« que tous les hommes gorgés de sang se réuniraient à ce général révolutionnaire du nord ? »

Que penser , lorsqu'on voit le 13 Vendémiaire suivant , ce même Dufraise devenu l'intime et le capitaine des gardes de Tallien ?

Je reviendrai bientôt sur votre compte , monsieur Tallien ; en attendant voici votre portrait d'après nature , c'est celui d'un révolutionnaire hermaphrodite ,

Ce long corps efflanqué que son venin consume ,

Villipendé par fois , et par fois révé ,

Tantôt Robespierri , et tantôt modéré ,

Porte une torche impie , empreinte de bitume ,

Qu'au gré des factions il éteint ou rallume.

Hypocrite en forfaits , quand il cache ses dents ,

Sa rage seulement sommeille ;

Existez-vous ? C'est aux dépens

Du malheureux qu'il fit assassiner la veille ,

Et c'est du sang des morts qu'il nourrit les vivans.

Et vous Sections fidelles ! pourquoi , après avoir invectivé la Convention à sa barre et protesté contre ses décrets , vous êtes-vous tout-à-coup rangées de son parti ? Que de bassesse , que d'inconséquence , et combien d'épigrammes on pourroit faire sur votre *fidélité* ! mais cela serait un peu trop long.

Après avoir tâché d'égayer nos lecteurs par des portraits ressemblans , mettons lui sous les yeux les crimes des originaux.

CHAPITRE IV.

ACCUSATIONS GRAVES , CLAIRES ET PRÉCISES ,
CONTRE LA MAJORITÉ DES REPRÉSENTANS
DU PEUPLE FRANCAIS.

Citoyens Représentans ,

PENDANT que vous respirez avec délice l'exhalaison du sang que vous avez versé tant de fois , permettez-moi de vous adresser ici quelques vérités , et de monter à mon tour sur mon tribunal.

Vous m'avez fait condamner à mort , et moi , beaucoup plus doux , je vous condamne . . . à vivre.

Je vous accuse solennellement , et à la face de Dieu et des nations , d'avoir mille fois , sciemment et de dessein prémédité , provoqué le massacre des citoyens les uns contre les autres , et d'avoir été depuis trois ans les bourreaux d'une patrie , que vous avez ruinée de fond en comble.
Le Rhône et la Loire en disent plus que moi.

Je vous accuse d'être notoirement indignes du poste que vous occupez , et où vous n'êtes appelés que par la force des bayonnettes.

Je vous accuse d'avoir vomi dans toutes les parties de la France des monstres tellement fé-

roces , que l'enfer déchainé contre la nation , n'en eut point envoyé sur terre de semblables (16).

(16) Pendant que Carrier submergeait 20,000 malheureux, que Prieur faisait guillotiner les fédéralistes de Brest , (notamment le pere du général Moreau , le jour où ce dernier prenait le fort l'Ecluse); pendant que Barras et Fréron démollissaient Toulon, et faisaient fusiller 800 hommes de notre marine, un fou nommé la Planche, *ex-bénédictin*, représentait à Caen *Tibere en délire* ; arrivant dans cette ville, il aperçut sur tous les visages une consternation que causait la guillotine , et sur-tout la présence d'un député. « Qu'est-ce « que c'est , dit le moine , que cette tristesse aristocratique « que je remarque ? *J'ordonne une promenade civique* , et « ce soir je donnerai un bal républicain. Je reconnaitrai les « aristocrates dans ceux qui n'y assisteront pas. » La promenade commença à dix heures du matin, la Planche, à la tête, suivi de toute la population de Caen , faisait de temps en temps des *pauses* , et le genou en terre , il adressait une invocation à *Marat*, auquel il offrit, pour débiter, la tête de plusieurs victimes qu'il fit juger et condamner. Au beau milieu de la ville , la Planche criait les bras étendus, *ô grand Marat!* Le peuple qui le suivait répétait à tue-tête, *ô grand Marat!* Le soir , au bal civique , il prenait la gorge aux femmes , en disant que leurs tet... étaient aristocrates , et qu'ils fléchissaient sous la main d'un républicain , il fesait danser de force des malheureuses dont les époux et les peres étaient en prison.

Cette anecdote suffit pour donner une idée de l'asservissement et de l'abrutissement du peuple Français au milieu de ses triomphes.

Un autre jour , la Planche fit amener chez lui une reli-

Je vous accuse d'avoir été, pendant dix-huit mois, les plats courtisans et les complices de Robespierre, et de ne l'avoir renversé que pour votre propre salut.

Je vous accuse de vous être justifié des crimes de la puissance décemvirale, par le crime de votre propre lâcheté.

Je vous accuse d'avoir tressaillis d'une joie féroce, au récit des noyades de Carrier, des mi-

gieuse qu'on accusait d'avoir des stygmates sur le corps, il la fit mettre toute nue, la contempla avec la paillardise d'un frocard, lui fit plusieurs attouchemens, et finit par l'envoyer en prison.

On est venu à la barre de la Convention Nationale reprocher au moine impur qu'il avait pris les poches des autres pour les siennes, et volé une forte quantité d'argenterie, on n'a point sévi contre lui, parce qu'il eut fallu sévir contre presque tous les missionnaires.

Je voudrais que Bourdon de l'Oise,
 Le Gendre, Amar, Vadier, Barras,
 Barrere et dix mille forçats,
 Qui de concert nous cherchent noise,
 Que ce vilain tas de brouillons,
 Faiseurs de décrets à la toise,
 Que ces mangeurs de nations,
 Nous laissant prendre une revanche,
 Fussent hissés en plein dimanche
 Par des bourreaux leurs compagnons,
 Mais après ces jolis mignons,
 Il nous faudrait tirer *la Planche*.

traillades de Collot , et des incendies qui dévoraient la France , et d'en avoir demandé comme des furieux la mention honorable , et l'insertion au bulletin. Voyez vos bulletins.

Je vous accuse d'avoir dressé des autels et décrété des fêtes publiques à Marat , Challier , etc. et d'avoir fait donner la mort à ceux qui , comme vous , n'adoraient pas ces professeurs d'assassinat.

Je vous accuse d'avoir , au mépris des loix divines et humaines , fait incarcérer et assassiner plusieurs de vos collègues , sous le vain prétexte de fédéralisme et de conspiration contre l'indivisibilité , tandis que plusieurs d'entre vous martyrisaient en tous lieux la république , au nom de la république. *

Je vous accuse d'avoir prêché et fait propager l'infame athéisme , d'avoir démoralisé le peuple Français en tous sens , en appelant *liberté* , la révolte générale des passions contre la raison , et le triomphe des vices sur les vertus.

Je vous accuse d'avoir , à l'aide de votre barbare et stupide philosophie , enfanté tous les maux , qu'une partie de la France ignore ; ici ce

* Ce n'est pas , qu'à l'exemple de *plusieurs fous* , je regarde les *Girondins* comme des dieux , ces messieurs étaient un tant soit peu intrigans , et leur principale vertu était d'être plus attaché à leur système , qu'aux vrais intérêts du peuple. sont

sont des masses de Bretons qui se laissent fusiller sur leurs cimetières, où ils prient parce que leurs églises sont révolutionnées ; là , vos soldats ont ordre d'assassiner leurs malheureux prêtres par-tout où ils les rencontrent : empêcherez-vous d'adorer celui qui donne la force de supporter tant de persécutions ?

Je vous accuse d'avoir violé , à coups de canon , les loix démocratiques et le droit des gens , en nous privant de la faculté sacrée et inaliénable de nommer nous-mêmes nos représentans ; la Convention ayant eu l'impudence de se former en corps électoral , a été une monstruosité politique dont l'histoire n'offre pas d'exemple.

Je vous accuse d'avoir insulté à la majesté et à la loyauté du peuple Français , en l'accoutumant au parjure et à une funeste versatilité : plusieurs d'entre vous ont dit vingt fois à la tribune , que si on nous laissait la liberté des élections , bientôt nous ferions succéder la royauté à la république. Concluez vous-mêmes.

Je vous accuse d'avoir prouvé , par ces aveux niais et multipliés , que vous violentiez l'opinion publique en nous républicanisant , *et cela est vrai.*

Je vous accuse d'avoir , par vos décrets des 5 et 13 fructidor , aliéné les républicains : s'il en existe quelques-uns , vous devez leur être plus odieux qu'un Roi , car un Roi ne fait pas tout ce qu'il veut : quant à vous , rien ne vous arrête , et

vous savez au besoin arrondir ou allonger des pouvoirs qui ne vous appartiennent pas.

Je vous accuse formellement d'avoir éternisé la guerre de la Vendée, que *je connais mieux que vous*, et d'avoir adopté en masse et frénétiquement les mesures barbares qui nous dégradent aux yeux de l'univers. (17)

(17) En Octobre 1793, d'après les décrets de la Convention Nationale, on incendia toute la Vendée, on n'épargna pas même les communes patriotes : chaque colonne portait devant elle le fer et le feu, à l'aide desquels on détruisait sans distinction d'âge et de sexe : on enveloppa une immense population qui fuyait devant les républicains pour échapper aux flammes, et qui fut se réunir à l'armée Catholique forcée de passer la Loire à St. Florent : figurez-vous, gens sensibles, plus de cent mille Français, hommes, femmes, vieillards et enfans, voyant brûler, à vingt lieues à la ronde, leurs chaumières et leurs maisons, et n'ayant que peu de momens pour se soustraire à une mort certaine. Eh bien ! ce que nos généraux et nos augustes représentans n'eurent jamais la bonne-foi d'avouer, c'est que sur le point même où les Vendéens s'embarquaient pour fuir leur patrie, ils donnerent la vie et la liberté à cinq ou six mille de nos soldats, prisonniers depuis quatre mois dans l'Abbaye de St. Florent. Ce fut à l'humanité de Bonchamp, qui mourut le lendemain de ses blessures, ainsi qu'aux sollicitations de son épouse, que les républicains durent leur salut. Ce qu'il y a de singulier, c'est que tout le monde sait cela comme moi, et que personne n'a eu le courage de révéler ce trait d'humanité, qui est sublime.

Si l'armée Catholique eut voulu user de représailles, elle pouvait brûler depuis Varades jusqu'à Granville ; elle est

Je vous accuse d'avoir étendu ce fléau sur une surface de plus de quatre mille lieues carrées , (Bretagne, Normandie, Maine, Anjou et Beauce) d'avoir, depuis trois ans, livré ce beau pays au carnage, à la dévastation et au pillage continuel, ce que n'ont pu empêcher ni vos comités, ni vos généraux, ni vos fameux pacificateurs ; tant il est vrai qu'il est plus facile de faire de grandes conquêtes chez l'étranger, et de ruiner la France en hommes, en bled, en chevaux et en tout, qu'il ne l'est de maintenir un département dans l'ordre, et faire aimer une république dont on ne voudra jamais.

Je vous accuse de nous en avoir toujours imposé sur la véritable situation de la France, et je déclare ici que jamais le gouvernement ne s'est douté des causes et des effets de la douloureuse guerre de l'Ouest ; ce que je dis avec d'autant plus de raison, que sous Robespierre je tenais le même langage, et que comme à présent, *on ne m'écoutait pas.*

Je vous accuse d'avoir crié mille fois , *vivre*

restée onze jours à Laval sans être inquiétée par les républicains. Quel est l'effronté qui osera nier ce fait ? Tout ce qu'on a écrit sur la Vendée est un tissu de mensonges et d'absurdités, je ne connais rien de plus difficile à faire qu'une histoire de cette guerre. Je crains fort que nous n'en ayons jamais une bonne.

libre ou mourir, lorsque vous étiez courbés sous l'impression la plus insultante et la plus malheureuse pour vos commettans : les procès d'une bande de tigres et de Vandales, qui d'après votre aveu, vous comprimaient, sont mes preuves, et vos actes d'accusation.

Je vous accuse d'avoir jeté vos chapeaux en l'air en piaulant, *plus de jacobin, plus de terreur*, tandis que vous venez lâchement de laisser triompher les uns, et rétablir l'autre : (18) en cela

(18) Depuis la grande victoire du 13 Vendémiaire, tous les décrets rendus l'ont été en faveur des hommes qui ont pillé, dénoncé et égorgé ; s'il restait des doutes à quelques benets, je les reporterais à *la fameuse séance du comité général de la Convention* : là le crime s'est montré bêtement et à nud, les conjurés ont accusé sans méthode, et se sont accrochés à toutes les branches de la calomnie. Ceux qu'on accusait ont manqué de courage, ils en seront punis. Comparez les dénonciations des meneurs de cette séance avec les feuilles des journalistes leurs échos, et vous aurez la clef de tout ce qui se passe au moment où j'écris. — Le journal de Lebois, *l'Ami du Peuple*, *la Sentinelle*, le Patriote de 89, ont été, pendant six mois, farcis d'invectives, d'impostures atroces, contre Lanjuinais, Henry Lariviere, Saladin, Boissy d'Anglas, etc. et tout cela, pour amener le mouvement *babeuviste* et *anarchique*, dans lequel on ne m'ôtera pas de la tête que *les archi-terroristes* Barras et Carnot sont pour quelque chose ; cette assertion paraîtra folle à tous ces gens qui, accoutumés à être fouettés depuis six ans, sont incapables de saisir un pareil rapprochement. — Carnot et Barras ont finement tâché d'établir le gouvernement militaire, (le projet de Babœuf y tend)

vous êtes d'autant plus criminels, que vous méprisez les meneurs dont la perversité vous est connue ; mais hélas ! trois ou quatre vauriens ont toujours eu l'honneur de vous commander ce qu'ils voulaient, toute la France sait cela, et vous êtes forcés d'en convenir.

Je vous accuse d'avoir travaillé sans relâche, et plus efficacement que tous les royalistes de la terre, à rendre la république odieuse et insupportable à la majorité du peuple Français ; et ce , par la raison que les *Néron*, les *Tibère*, les Louis XI, et les Charles IX , contre lesquels vous avez débité tant de plats lieux communs, sont vos inférieurs en fait de démenche, de sottises, et sur-tout de cruautés.

Je pourrais vous accuser jusqu'au jugement dernier ; mais à quoi bon ? et qu'en résulterait-il ? Rien : tout ce que j'avance est tellement démontré, que vous ne pouvez en nier une virgule ; vous connaissez aussi bien que moi *l'opinion générale*, et vous la bravez scandaleusement : mais si la terreur que vous imprimez empêche bien des gens de vous dire ce qu'ils pensent, moi qui ne vous craignis jamais, je pense fer-

Rewbell n'en veut pas , parce qu'il est avocat, *cedant arma togæ*, et c'est lui qui a fait la guerre aux amis de la constitution de 93—guerre à laquelle Barras et Carnot sont obligés de participer ostensiblement.—Quelle farce ! quel peuple ! et quelle situation que celle de la pauvre France !

mement et invariablement *ce que je vous dis.*

La Révolution devenue le patrimoine de *quelques bandits*, sera l'exécration des siècles futurs, parce que, loin d'avoir tourné à l'avantage de la nation Française, elle causera le malheur de dix générations, et bouleversera l'Europe.

Votre république est une chimère pitoyable, vous l'avez affublée d'une robe imbibée de sang, de fange et de larmes; aussi l'échafaud a-t-il fait justice de ses fondateurs et de ses plus chauds amis. Le même sort vous attend.

Vous avez volé, assassiné, avili et dégradé vos commettans.

Le peuple Français, d'abord enthousiasmé, bientôt après trompé et exténué par la famine et tous les malheurs ensemble, est bien loin de retrouver son ancienne énergie: au nom de ce que vous appelez insolémment liberté, vous venez de le réduire en servitude.

Traités comme rebelles, dispersés par la force, que peuvent les citoyens honnêtes et vertueux, et que deviendront-ils sous vos auspices? Bientôt leur industrie sera stérile, nos arts et notre commerce sont déjà disparus, et il ne reste plus à vos subordonnés que la consolation *de ramper ou de fuir.*

Etiez-vous donc envoyés pour anéantir ainsi la première et la meilleure nation du monde?

JE VOUS CONDAMNE à lire tous les jours les prédictions de Vergniaud.

C'est avec raison qu'il vous a dit, que dans peu vous régneriez sur des cadavres et des ossements. Contemplez les monceaux de cendres épars aux quatre coins de *votre République*; voyez les membres palpitans des prêtres et nobles *septembrisés*; mesurez de l'œil les immenses tombeaux que vous avez comblés; regorgez *le sang humain que vous avez bu*; venez après vous regarder en face, et lire dans les yeux les uns des autres les malédictions de toute la nature.

C'était sans doute pour tourner la république en ridicule, que dernièrement vous décrétiez une fête funebre en l'honneur des 22 victimes du 31 Mai. On a entendu leurs assassins prononcer leur oraison funebre; pour moi, en leur voyant des crêpes aux bras, je me figurais *le bourreau de Paris*, prenant le grand deuil pour tous les infortunés dont vous lui avez fait couper les têtes.

A qui doit-on l'existence des compagnies de Jesus et du Soleil? A vous! A vous, déclamateurs impudens, qui tout en parlant de justice et d'humanité, protégiez ouvertement les nombreux complices de Robespierre. Sans doute un assassin, de quelque parti qu'il soit, est un être exécrationnable, mais vous n'en avez pas moins le tort d'avoir refusé justice aux opprimés, et votre *lenteur barbare*, les a réduits à l'affreuse nécessité de se la faire eux-mêmes.

On ne voit pas de sang-froid, l'assassin de son

pere; vous sentirez un jour le terrible effet de cette vérité.

Tirez-vous du raisonnement suivant comme vous pourrez.

Ou la Convention nationale en a imposé à toute la France, ou les bandes de voleurs, de terroristes et d'assassins contre lesquelles elle a tant clabaudé jadis, ont réellement existées. — Ce qui le prouve, c'est qu'un décret les a fait désarmer et incarcérer.

Ces monstres ont-ils été livrés aux tribunaux? Non—Pourquoi? — C'est que les factieux de la Convention, ont vu un peu trop tard, qu'ils se faisaient à eux-mêmes leurs procès. — Ces brigands sont donc impunis? — Oui. — Et on les nomme des patriotes de 89? Oui. — Et la Convention les a appelés près d'elle le 13 Vendémiaire? — Oui. — Elle leur a fait distribuer des armes? — Oui. — Mais comment se fait-il..... et pourquoi, s'il vous plait? — Parce que la Convention, terroriste par son essence, et sanginairement égoïste, caresse les terroristes dans ses jours de fête, et les larmes aux yeux, ne les immole que lorsque son intérêt à prononcé leur mort.

Conventionnels, des deux conseils et du directoire, les vérités que je vous débite vous paraîtront peut-être un peu trop fortes; elles sont crues j'en conviens, et la réplique est difficile. Allons, criez *bien haut* à la Contre-Révolution!

au scélérat ! au royaliste ! dites à vos limiers de redoubler de vigilance , et faites-moi prendre , à quelque prix que ce soit : comme disait *Tigellin Barrere*, *il n'y a que les morts qui ne reviennent pas*, et si je n'avais plus de tête , il est évident que je ne pourrais plus démasquer les brigands que j'ai vu opérer.

Ah ! qu'ils frémissent les auteurs de nos maux ! J'en tiens un grand nombre sur la sellette , et fus-sai-je réduit à me sauver jusques dans les terres antarctiques , je n'en ferai pas moins passer leur signalement en France.

Pour les peindre , je n'ai pas recours aux fictions , il s'en faut bien même que je puisse écrire tout ce que je sais : *eh bon Dieu !* qu'ils en apprendraient d'autres ! si de nombreux asmodées les transportaient sur le haut des maisons , et en soulevaient officieusement les toîts : c'est là que , comme *des diables boiteux*, ils en entendraient *de toutes les couleurs*, et seraient émerveillés de tout le bien qu'on dit sur leur compte et des vœux qu'on fait pour leur conservation.

Vous savez bien , bonnes gens , qu'on ne se gêne pas dans l'intimité du ménage , et sur-tout lorsqu'on n'a pas chez soi *un espion de comité* : Grimpez donc sur les cheminées , *citoyens éternels*, et vous connaîtrez le véritable esprit public ; ce petit expédient vous convaincra que je suis un écho modeste , et que j'ai la bonté de supprimer

les trois quarts de ce que j'entends de tous côtés...

Quel sera donc le terme des maux qu'éprouvent les Français? Tant de sang répandu, tant de travaux soufferts, tant de biens volés et consumés, n'ont servi qu'à substituer à notre ancienne liberté, le plus ignoble esclavage. Hélas oui, mes chers compatriotes! on vous a forgé des chaînes avec les métaux d'or et d'argent pillés de toutes parts: on vous méprise trop pour vous rendre des comptes, et l'armée que vos maîtres ont repeuplée de sans-culottes, est entièrement à leur dévotion. D'après cela bougez si vous l'osez (19).

(19) Le 11 Vendémiaire (3 Octobre) je rencontrai, au *café Zoppi*, le général *Brune*: comme je savais que cet homme avait joué un grand rôle à toutes les époques sanglantes, j'étais fort aise de l'entendre causer sur les événements qui se préparaient; (il fut intime ami de Danton, Marat et autres). La veille de la bataille des *sections*, il riait sardoniquement dans une embrasure du comité, et injuriait le général *Menou*, parce que ce dernier reprochait au gouvernement le réarmement des égorgeurs; il disait en parlant *d'un agent, s'il n'est pas content d'une telle somme, donnez-lui le double*; en un mot, il était l'âme damnée des meneurs: je tiens cela d'un témoin jeune, candide et disgracié. Ce même *Brune* me disait le 11, en prenant une glace, « ma
« foi, dans tout ceci, je ne me mêle de rien, je m'amuse à
« faire des vers pour ma femme: au reste, tu es un fou d'a-
« voir protesté contre le décret, et donné ta démission, car
« la Convention et les sections sont bonnes à mettre dans un
« sac, et à jeter par-dessus les ponts, et tu verras que les
« bayonnettes finiront par gouverner. »

Pauvres républicains que vous êtes ! il ne vous reste pas seulement *la liberté* de pleurer la perte , de votre liberté ; si vous sourcillez on vous traitera de royalistes , et comme tels , vous perdrez tout-à-la-fois , vos biens , la vie et votre patrie . Ce traitement vous fera repentir d'avoir été *moutonniers* et *pusillanimes* ; une poignée de gredins armés de torches et de poignards vous a fait crier *vive la république* , tandis qu'au fond de l'ame les trois quarts d'entre vous aimaient et plaignaient le doux et bienfaisant Louis XVI . Vous l'avez laissé égorger , le Ciel vous en punira .

J'étudiais soigneusement le jeu de sa physionomie , dont l'ensemble est atroce , il affectait un air de distraction qui ne m'échappait pas , il articula avec un ton sincère et voluptueux , *le gouvernement des bayonnettes* . Cet homme n'est bon qu'à être général de comité , car il n'a jamais servi , et est incapable de commander une escouade ; il est depuis longtemps inséparable de Barras , et vient d'être envoyé à Marseille avec *l'ami Fréron* ; il a *vigoureusement révolutionné* Bordeaux , en société avec Tallien ; (voyez son portrait dans les Mémoires d'un Détenu , par Honoré Riouffe) . Il a été accusé en pleine Convention , le 10 Frimaire an 2) d'avoir volé une quantité de chevaux à Bordeaux ; pour moi , j'affirme avec connaissance de cause , qu'il a pris ceux d'un citoyen *Legris* , ainsi qu'une quantité d'équipages ; M. Erune est un voleur , mais il est bon patriote de 89 , et tout finit par-là .

Il vint chez moi le 15 Vendémiaire , accompagné de quatre dragons ; mais heureusement pour lui ou pour moi j'étais parti .

Courbez donc bien la tête sous le joug de vos nouveaux souverains , vous tous qui prenez la mesure de votre énergie sur l'ampleur de vos porte-feuilles , et qui réglez la hardiesse de vos idées sur des tas de sucre , de toile et d'indigo ; spéculiez acerbement sur les intestins de la victorieuse et mourante République ; mocquez-vous de tout , pourvu que le trafic aille son train ; que vous importe en effet , que le reste de la France creve de faim , et que votre cupidité constitue votre esclavage ? Soyez avachis sur vos propriétés , rampez , tremblez et gagnez de l'or ; dansez , tandis que des généraux barbares font fusiller des prêtres et des cultivateurs Bretons ; criez *bêtement* qu'il faut se rallier à un gouvernement qui vous frappe à coup de barre de fer ; en un mot , soyez ce que vous êtes depuis six ans , c'est-à-dire , dupes de tout ce que vous admirez , c'est pour le mieux *dans le meilleur des mondes possible* ; mais n'en doutez pas , les vampires , les lâches , les égoïstes et les sots seront dépouillés tôt ou tard par les vigoureux et sanglans anarchistes. Je ne vous plaiderai pas.

Pour moi , plus pauvre que Job , absolument sans pain , ce que j'ai de plus cher au monde en fuite ou arrêté , mes propriétés au pillage , condamné à mort : je suis bien plus heureux que vous , parce que j'ai fait tout ce qui dépendait de moi , pour m'opposer aux tyrans qui vous oppri-

ment ; et je sens que je suis homme *libre* , dans la véritable acception du mot.

Si je n'ai plus de patrie , il me reste au moins ma conscience et ma gaîté. Partout où je passe , *je publie hautement les crimes de vos dominateurs* , je dévoile leurs turpitudes , en prouvant aux sournois amateurs *de la sainte égalité Française* , que tout homme qui a vu de près la Révolution , et qui *l'aime* , est *à coup sûr* , un grand idiot , ou un infame scélérat.

Je réponds aux *préconiseurs* des victoires de la République , que le directoire regarde les soldats Français , comme *de vils jetons* , dont il se sert pour jouer des parties ruineuses ; il se moque fort d'en perdre beaucoup , pourvu qu'il aille à son but , qui est de dévaster l'Europe , et d'occuper une multitude qui , tôt ou tard , tournera ses armes contre lui.

Examinons froidement quels sont les cinq vertueux citoyens qui président en ce moment au bonheur de la République Française.

CHAPITRE V.

PORTRAIT DES CINQ MEMBRES DU DIRECTOIRE EXÉCUTIF DE FRANCE.

ECOUTEZ ce vieux nigaud, échappé de *l'hôtel des monnaies de Barrère*, il s'écrie en pleurant de joie ; messieurs ! oh messieurs ! le directoire a de bonnes intentions, il vient de destituer *des municipalités terroristes*, et de faire arrêter *Drouet et Babœuf*—Rallions-nous au gouvernement, dit ce fournisseur des armées, gorgé de foin et d'avoine. On devine aisément pourquoi il se rallie.—Le directoire est divin, dit *un beau jenne homme* ; nos spectacles sont pleins, je mange des perdreaux, j'ai une maîtresse délicate et personne ne m'inquiète.—Je crois d'honneur, que trois de nos sires sont royalistes, dit tout bas un certain marquis de contrebande, il n'y a que Barras et Carnot qu'on puisse soupçonner de.... Taisez-vous, stupides causeurs ; l'an passé vous persuadiez aussi à tout le monde, que Tallien et Fréron étaient *d'excellens royalistes*. Avez-vous donc oublié qu'au moment où l'artillerie proclama vos cinq maîtres, *chefs de la nation*, ils inonderent les armées, les administrations et les tribunaux, d'une bande de *cuistres* et d'assassins *amnisties* ? Salicetti, leur commis-

saire à l'armée d'Italie, n'était-il pas mis hors la loi par la convention ?

Trois de vos rois veulent dominer constitutionnellement, les deux autres veulent gouverner militairement et révolutionnairement, voilà tout le secret.

S'il y eut jamais quelque chose de comique dans la Révolution, c'est la situation actuelle du directoire, c'est Carnot dénonçant les amis de la constitution de 93, qu'il appelle *code anarchique*, tandis qu'il la trouvait si douce, que de concert avec ses bons amis, il lui substitua en 94 *le gouvernement révolutionnaire*... Le pauvre homme !

Bon peuple, pour t'apprendre à connaître les gens auxquels tu as l'honneur d'obéir, retiens les détails suivans sur le personnel de tes nouveaux souverains.

En général, tout le monde s'accorde à dire que leurs habits ne sont pas faits pour leurs figures, ou que leurs figures ne cadrent pas avec leurs habits,

LE CITOYEN REWBELL,

Elu Premier Président de la Pentanarchie.

Cet homme est excessivement brusque, entêté et desposte. On l'accuse de s'être enrichi à Mayence, et d'avoir fait le commerce de l'orfèvrerie avec la vaiselle de l'Electeur, cela peut très-bien être : *de bâtonnier d'avocats d'Alsa-*

ce, il est devenu timonier de France : il fut jadis homme d'affaires de quelques princes d'Allemagne possessionnés en France, ce qui lui a fait croire qu'il était propre aux affaires étrangères et aux négociations politiques. *risum teneatis amici*. La femme de maître Rewbell dit plaisamment que son mari *veut le bien du peuple*. L'autorité de cet avocat Allemand n'est pas médiocre, et il a pour principe, que *quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre*. Supposons pour un moment, l'économe et bon Louis XVI demandant au corps législatif, trois milliards pour se mettre dans ses meubles, puis vingt millions en numéraire, puis des tas de millions pour chacun des ministres, puis six cent millions d'emprunt forcé, puis les bijoux des condamnés, les forêts, châteaux, domaines, etc. — Je m'arrête, car cela ne finirait pas. *Les freres de la convention* ont accordé, sans souffler le mot, tout ce que demandait le fier Rewbell.

Cet avocat, orgueilleux comme un coq,
 Rude orateur, et plus rude despote,
 Vous exécute et de taille et d'estoc
 De plats décrets ramassés dans la crote ;
 De par Chénier, Belzébuth et St. Roch,
 Il mérita d'être roi sans-culotte.
 D'un apostat qui résigna son froc
 On trouve en lui la brutale impudence,
 Il lui manquait, hélas ! d'être un escroc,
 Mais il acquit ce titre dans Mayence.

LE CIOYEN LA REVEILLIERE D E L'EPAUX.

Propriétaire d'Angers, monté sur le trône on ne sait pourquoi ni comment. Cet homme est d'une faible trempe, et a la phisionomie *froide et lavée*. Il tremble perpétuellement sur l'avenir. Je suis assuré qu'il s'ennuie déjà de ses grandeurs, et qu'il se repent d'être engouffré dans l'intrigue et la mauvaise foi. Voici la preuve qu'il est le moins révolutionnaire des cinq : après la glorieuse journée des Sections, les conjurés, occupés d'un vaste plan de tyrannie, se formerent en comité général ; là, ils accusèrent *ab hoc et ab hac*, employèrent tous les moyens pour épouvanter et chasser le nouveau tiers. Il fut même question d'ajourner la mise en activité de la constitution. En ce moment, la Reveilliere montra quelque vergogne, et accusa lui-même un député montagnard d'avoir, dans la Vendée, *fait éventrer une femme qu'il avoit dépouillée et violée* *, il menaça de nommer ce monstre, et finit sa période en disant qu'il y avait dans l'assemblée *des gens couverts de crimes* : (belle nouvelle) on lui a fermé la bouche avec le directoriat.

* Papa l'Epaux, votre propos prouve aux Français qu'ils ne connaîtront jamais les crimes commis par vos freres et amis : *les loups ne se mangent pas.*

— (Voyez la séance du comité général de la Convention). Comme philanthrope et législateur, le bon la Reveillière a prononcé l'arrêt de mort *du tyran*.

Mons l'Epaux de la Reveillière
 Vous n'êtes pas du tout tranchant ;
 Et même on vous dit moins méchant
 Que votre bande sanguinaire ,
 Mons l'Epaux de la Reveillière ,
 Pourquoi nous défendre le chant
 Par un arrêté trop sévère ?
 Ce chant , du peuple le réveil ,
 Peut-il troubler votre sommeil ,
 Mons l'Epaux de la Reveillière ?
 Assoupissant votre courroux ,
 Vous roupillez au directoire ,
 C'est fort bien fait pour votre gloire ;
 Mais , pourquoi , bon homme , entre nous ,
 N'allez-vous pas dormir chez vous ?
 C'est un conseil bien salutaire ,
 Mons l'Epaux de la Reveillière.

BON VOYAGE.

LE CITOYEN CARNOT.

Carnot , Carnot , halte-là , mon ami !
 A bon marché tu n'en seras pas quitte ,
Ton air niais , et ton muflle hypocrite
 Ne veulent pas qu'on te peigne à-demi..
 Enfant gâté du poltron Robespierre ,
 De lui d'abord tu reçus la lumière ,
 Et bien prisant ton naturel félon ,

Il t'accola *le candide* Couthon ,
Le doux Saint Just et l'ingénu Barrere ,
 Et ce Collot , des Lyonnais le pere ,
 Et , pour tout dire enfin , *ce bon Billaud*
 Qu'injustement on appelait *maraud*.
 Dans cet égoût révolutionnaire ,
 Dans ce tripot *dit de salut public* ,
 Il fut connu que ton minois d'aspic
 Suffisait seul pour diriger la guerre :
 Lors , des bureaux pillant chaque carton ,
 Et sans génie , officier de génie ,
 Tu vins donner avec forfanterie
 De fort beaux plans pour plans de ta façon ;
 Plans que jadis , pour abréger ta peine ,
 Avaient formés les Condé , les Turenne ,
 Sots généraux , *bêtemens délicats* ,
 Qui , comme toi , ne guillotinaient pas ,
 Et n'auraient pu , dans l'excès de leur gloire ;
 Jamais atteindre au haut du directoire.
 Las ! ces beaux plans , qui dans leurs nobles mains ,
 Des ennemis terminaient les destins ,
 Ont dans la tienne , (ô douce jouissance !)
 Fait égorger la moitié de la France.

Ce n'était que pour la forme que Carnot fraternisait avec *défunts ses amis* , et son *tendre cœur* ne participait nullement aux opérations de *sa tête*. Lors de la chute de Barrere , Fréron se mit aux troupes *du Dieu des batailles* , et disait , en parlant de lui , *qu'il avait l'esprit de Barrere , le cœur de Collot-d'Herbois , et la tête de Billaud*. Ce renégat de Fréron en fit un portrait de

main de maître ; alors mon pauvre sire devint jaune et verd : il rapetissait ses yeux , courbait le dos , et le sourire de la peur était peint sur ses levres , il faisait vraiment pitié ; si les honnêtes gens eussent continué de faire la chasse *aux buveurs de sang* , c'en était fait de *Carnot* , il mourait subitement.

Lors de l'installation du Directoire , les journaux de *Lebois* , *Méhée* , *Babœuf* , etc. répétaient *en faux-bourdon* : *Carnot , tu as la confiance des patriotes !* Ce qui voulait dire *en bon Français* , « Carnot , tu fus complice de
« Robespierre , tu sais que nous ne voulons pas
« de la constitution des Chouans de 95 , tu nous
« redonneras le gouvernement révolutionnaire ,
« et ça ira. »

A l'ancien comité de voleurs *et d'assassins publics* , on appelait Carnot , *la terreur des Autrichiens* , pour moi , je l'appellerai *la terreur des malheureux Français* , qu'il a fait guillotiner *en masse* , et je lui demanderai à quelle époque il a tonné avec éloquence et sensibilité contre ces boucheries humaines ? Il me répondra « *qu'il*
» *était occupé dans ses bureaux* (20). »

(20) En 94 , à la suite d'une destitution , je fus six mois errant et caché , voulant me tirer d'embarras , je parvins à me faire réintégrer ; sur ces entrefaites , je rencontre Carnot sur le Pont-Royal , il me dit avec humeur , *tu n'es pas parti ?*
—Non , parce que je n'ai point de chevaux : Bouchotte m'a

Il n'est plus temps, mon doucereux, de te pâmer au souvenir des charretées de 84 victimes : il fallait, dans ces momens affreux, monter à la tribune, dénoncer le tyran, pleurer, émouvoir, et courir toi-même arrêter les chevaux qui traînaient les martyrs de ta cruauté et de ta perfidie.

Je t'ordonne de m'envoyer, dans le plus bref délai, un état exact de l'immensité de soldats morts au service des factieux de tous les genres.

fait enlever les miens il y a long-temps. — Pourquoi as-tu mis une apostille au bas du mémoire d'un certain *Deselle* que tu demandes pour aide-de-camp ? ignores-tu que cet homme est noble ? il est sous le coup de la loi du 27 Germinal, ne vois-tu pas *pourquoi cette loi est faite* ? — Mais, citoyen, vous avez droit de faire des exceptions ; je vous assure que cet officier a très-bien servi, il a beaucoup d'expérience, et me serait d'une grande utilité... — Tais-toi, et ne me parle pas davantage d'un ci-devant, je suis fort mécontent de toi, pars au plutôt. — Le malheureux *Deselle*, que je n'avais pu sauver, se retire à Montmorency, en vertu du décret qui l'y forçait, et quelques jours après on va l'y chercher pour le conduire à l'échafaud. L'infame loi du 27 Germinal, qui exilait de leurs foyers plus de 500,000 individus, a été faite avant qu'aucune victime ne put échapper : c'était l'ouvrage du comité de Carnot ; et ce monstre passe en ce moment pour un modèle de justice et d'humanité ! Le cousin Jacques, qui d'ailleurs est un bon enfant, vient nous dire que Carnot est doux et humain, et qu'il aime le mot pour rire. Pauvre cousin, comme tu es dupe ! regarde ton homme de près, il a la physionomie d'un chat, il en a même l'accent.

Le citoyen le *Tourneur de la Manche* est un homme tellement nul , que je m'abstiendrai de parler de lui ; que diable en dirais-je !

*Martin Tourneur dit de la Manche ,
Sur son fauteuil assis d'aplomb ,
Du potentat lourdement tranche :
Mon esprit , dit-il , est de plomb ,
Point ne comptez sur ma caboche
Freres en directoriat ;
Mais si votre Minerve ébauche
Quelqu'acte noir , bien scélérat ,
Qui soit flagorné du forçat ,
Et que l'humanité reproche ,
Je suis à vous : je me tairai ,
Mais , par Midas , j'applaudirai.*

LE CITOYEN EX-VICOMTE DE BARRAS.

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.
Ce vers convient merveilleusement au vainqueur
des bourgeois de Paris et de Toulon évacué.
Mon républicain Provençal était avant la révolution chétif lieutenant au régiment de Pondichéry , et joueur de profession ; il vint à Paris pour solliciter de l'avancement , mais monsieur le maréchal de Castries , ayant entendu parler de son inconduite , n'accueillit pas sa demande. Alors Barras se trouvant sans ressources , s'accosta de tous les *Grecs* , et fut lui-même *un Grec excellent* ; (quoiqu'il n'entendit ni Homere ni Lucien) on le voyait beaucoup à l'Hôtel d'An-

gleterre , rendez-vous ordinaire d'une foule de chevaliers d'industrie ; il logeait modestement à un quatrième étage , rue du Champ-Fleury ; allait de temps en temps *carroter deux écus à l'impériale* , et se trouvait dans une détresse terrible (21).

La révolution arrive , Barras s'y jette à corps perdu , il est commensal de Marat , juré à la haute-cour nationale , député à la convention ,

(21) Parmi les amis de mon héros , j'en pourrais citer un certain chassé de la Martinique pour vol au jeu et fausses lettres-de-change (à cause de ses parens , je ne le nommerai pas) , il me suffira de rappeler à Barras que cet ami fripon ayant été mis à Pierre-en-Cise , lui adressais ses doléances par l'entremise d'un chevalier d'Albert que j'ai connu , et qui faisait fournir à Barras *des souliers à crédit* , chez le cordonnier Isnard , chez lequel d'Albert était logé.

Dans les commencemens de la Révolution , chez une madame Galloüé , le jour où elle pendait la crémaillere pour établir un tripot de 31 , Barras disait , devant une nombreuse compagnie , que Marat était *un très-honnête homme* , que ses persécuteurs étaient *des scélérats* ; qu'il n'y avait rien de plus vertueux , et sur-tout de plus sobre que *l'Ami du Peuple* , et que lui Barras avait été admis plusieurs fois dans le Caveau du martyr , où il avait mangé deux œufs durs *à la croque au sel*.

Personne , mieux que le *directeur exécutif* , ne peut certifier la vérité de tous ces faits. — J'ai soupé à Rouen , en Mai 1795 , avec Barras , Réal et Brune , et je m'appercus bien dès-lors , qu'ils méditaient un grand projet de réaction jacobite ; j'en fis part à plusieurs honnêtes gens qui , suivant l'usage , ne croyaient pas que cela fut possible.

général *trionphant*, enfin roi de France. Et c'est maintenant qu'il peut chanter fort à son aise :

On m'a guindé de la misere ,
Dans l'opulence et dans l'éclat , *etc.*

On se rappelle sans doute , que lors de ses victoires dans le midi , où il fut envoyé par Robespierre , il écrivit à la Convention , qu'en rentrant dans Toulon , *il n'avait trouvé que les galériens qui fussent patriotes*. Tout le monde sait que quant aux autres habitans ils furent fusillés et guillotins par bande : mais un fait plus extraordinaire que tout cela , c'est que deux cents républicains , étant allés au - devant de l'armée triomphante pour la congratuler , furent impitoyablement hachés par l'avant-garde , et les soldats couperent les oreilles des morts , et en ornerent leurs chapeaux. *Cela est incroyable , mais cela est vrai.*

Barras est grand et robuste , il a dans l'attitude quelque chose de féroce et d'insolent , et sa vie entière semble gravée dans ses prunelles ; il est bête , ignorant , mais il est actif et accoutumé à la domination révolutionnaire. Pour l'élever au directoire , on a violé la constitution , car il n'a pas l'âge requis par la loi , et en outre tous ses parens sont émigrés. Vive l'égalité ! Et respect à Monsieur Barras.

Ce massacreurs de rois , à face de saffran ,
 Ce suppôt de triomphe... à l'hôtel d'Angleterre ,
 Aujourd'hui , des Français le cinquieme sultan ,
 Impose des lois à la terre.

Advint pourtant un jour qu'un des Cinq-Cents
 Voulant déposséder le sire ,
 Cria : j'ai preuve en main ; il excroqua l'empire ,
 Citoyens ! l'estaffier n'a pas ses quarante ans.

Lors , ses noirs affidés que *Paul Marat* inspire,
 Crierent sur différens tons :

Taisez-vous , muscadins , chouans et mirmidons ;
Il n'a pas quarante ans : mais aux ames damnées
Le crime n'attend pas le nombre des années.

Réal , *tête de Cochon* (22) ne cesse de préconiser son maître, mais moi, qui ne reçois pas

(22) Les bons patriotes sont invités par M. Réal à se réunir tous les 21 Janvier, pour manger une tête de *Cochon*. — Voyez son journal. Cet homme est le *guide-âne* de Barras, et le coquin le plus dangereux par ses moyens charlataniques. Il possède au suprême degré la magie du langage révolutionnaire, et sur-tout l'art *d'éblouir les sots*. Il fait, à tous propos, un grand étalage d'humanité ; il fait des motions, des discours civiques, des journaux patriotes. Il vante ses principes, sa morale, sa philanthropie, et tout en admirant les charmes de sa causerie, on s'apperçoit, en le fixant, qu'une *ame de sang* est placardée sur une vilaine face louche, grêlée et patibulaire. Il y a sur toute sa personne un vernis canaille que son esprit ne fera jamais disparaître. C'est un citron révolutionnaire dont Robespierre avait *exprimé le jus* avant d'en jeter l'écorce dans un coin du Luxembourg : c'est lui qu'on peut appeler, avec raison, un homme *nul* (en pro-

d'appointemens pour mentir au public, je pense avec bien des infortunés, que le talent *du successeur des Bourbons* est de savoir se porter au crime *avec audace* : et en révolution, *Sic itur ad astra, mais quelquefois ailleurs.*

Le pauvre peuple, qui abhore les cinq sires, s'amuse à lâcher contre eux des brocards, et c'est sur-tout à la porte des boulangers qu'on entend des vérités réellement originales, les femmes qui attendent cinq ou six heures un quarteron de pain, piaillent sans cesse.

Ici une bavarde transie de froid crie à tue-tête : « Pardine ! ils en ont tué *un* pour se mettre
« cinq à sa place ; ces coquins là se moquent de
« nous, ils font bombance au Luxembourg, tan-
« dis que nous, qui'z'appellons *le souverain*,
« j'sommes dans la crotte, et j'crevons de faim ;
« une belle f-*souveraineté* ! Ah ! si je retenions
« notre bon Louis XVI, les f-g- ne l'assassine-
« raient pas.—Ma foi, s'ils l'ont fait mourir, c'est
« que vous avez été assez bêtes pour le souffrir ;

bité), *vain* (de ses crimes), *bavard* (perfide) et fanfaron comme celui qu'il aime tant... Si le peuple est accablé de misère et démoralisé ; si tous les liens de la société sont rompus, c'est l'ouvrage des doctrinaires et des philosophes Réalistes, Chaumetistes, Dantonistes, Louvetistes, Eabeuvistes et autres cuistres de cette nature.—Monsieur Réal a été payé en Janvier dernier comme *réchauffeur d'esprit public*.—Voyez les séances du Conseil des Cinq-Cents.

« fallait entendre vos benets de maris.—Ils sont
 « dégrisés à présent qu'il n'y a plus que de l'eau
 « à boire. . . . Fais-toi donc vieille républicaine. . .
 « Qui moi? t'a menti, j'ai toujours *aimé le Roi*.
 « Stila nous faisait manger du pain blanc, si n'a-
 « vait pas été si bon, il seroit encore à Versailles,
 « et j'serions tous ben pus heureux. . . . Au moins,
 « l'brave homme n'a pas à se reprocher d'avoir fait
 « tuer le peuple, comme ste chienne de conven-
 « tion. Et nos cinq pacans viendront y pas nous
 « dire que c'est l'Roi qui a été chercher les faux-
 « bourgs, qui sont v'nus l'assassiner chez lui?—
 « Tu sais ben qu'is ont du front, ya assez long-
 « tems qui se gaussent de nous.—Ah, mon Dieu!
 « c'dix Août, j'm'en rappelle encore.— Ces pau-
 « vres Suisses! en ont y assez massacré? queux
 « beaux hommes!— Qu'veux-tu faire à tout ça,
 « ma bonne, on est d'zaveugles, et on s'laisse
 « mener? Quand donc que c'magasin d'cire à
 « frotter nous baillera des magasins de farine?—
 « Palle donc, ma commere, tu gueulerais ben pu
 « haut, si tu voyois nos cinq cents, qui prennent
 « des provisions de sucre et de café pour leurs
 « guenipes, est-c'qu'on n'leur donne pas des tas
 « d'chandelles et d'savon, et tout ça des magasins
 « de la sac. . . . République? tandis qu'une pauvre
 « femme en couche n'peut pas seulement en avoir
 « pour son argent; j'voudrais que le diable. . . . »

Ici le mitron lui coupe la parole , pour lui allonger sa pitance , et elle se sauve en grondant.

Il n'y a rien de plus naïf et de plus déchirant que ces dialogues , et c'est là que j'ai entendu faire, *bien sincerement* l'oraison funebre du meilleur et du plus infortuné des rois.

Monté sur le trône à vingt ans , il donna au peuple Français l'exemple des bonnes mœurs ; fut constamment bon époux , bon pere , et homme vertueux.

Son premier acte d'autorité fut d'abolir la servitude dans ses domaines.

Il réforma sa maison militaire par économie , et par amour *pour le peuple*.

Rappela le parlement *regretté du peuple*.

S'entoura de ministres *désignés par le peuple*.

Fonda plusieurs hôpitaux *pour le peuple*.

Donna de l'extension au commerce *en faveur du peuple*

Rendit la liberté du culte à ceux qui n'étaient pas de la religion dominante.

Fit construire le port de Cherbourg.

Soutint en tout tems et en tous lieux , l'honneur et la dignité de la nation Française ; les fortifications de Dunkerque furent rétablies , plus de commissaire étranger dans cette ville.

Il travailla pendant dix-huit ans à établir une marine formidable , et qui avait touché à un point de perfection auquel elle ne reviendra jamais.

Il assembla les notables, convoqua les états-généraux ; chaque minute de sa vie fut consacrée au véritable intérêt du peuple et il est mort sur l'échafaud.

Qui le remplace aujourd'hui ? La lie de la nature humaine. Des hommes dont l'ignoble domination atteste à-la-fois, la honte du peuple Français, et son servile engourdissement.

Applaudissez-vous donc des révolutions, quand par leurs combinaisonssanguinaires, elles amènent des résultats aussi heureux. N'était-il pas bienséant, bien glorieux, bien utile d'entasser victimes sur victimes ; d'effrayer l'imagination par des crimes inouis, de faire de l'Europe un vaste champ de guerre, et de la France un immense incendie, pour donner à genoux la couronne à cinq *gadouars politiques*.

La Conspiration BABŒUF, Prédiction.

Sur l'Air du Réveil du Peuple.

.....

FIEFS potentats du directoire ,
Appui du carnage et du vol ;
Verrez-vous ravir votre gloire
Par Babœuf et par Rossignol.
Ils vont escalader l'Olympe
Où vous dormez , nobles goujats ;
Et je vois Laignelot qui grimpe
Sur les épaules de Barras.

Drouet *le Régicide* assiege
 Letourneur , tout transi d'effroi ;
 Il fait dégringoler du siege
 Ce mannequin devenu roi :
 Point , dit-il , de miséricorde ,
 Comme toi je suis assassin :
 La guillotine ou bien la corde
 Nous attendent , *mon souverain !*

Sir l'Epaux de la Reveilliere ,
 Que Lindet réveille en sursaut ,
 Dit , en refermant la paupiere ,
 Voilà mon sceptre , prends , maraud :
 Mon oreiller , c'est-là mon trône ;
 Mon lit de plume m'obéit ;
 Bonnet de nuit est ma couronne ,
 Et mon royaume est dans mon lit.

Chevalier *Sans Peur* , sans reproche ,
 Vadier fond sur le *bon Carnot*—
 En veux-tu , dit l'autre , à ma poche ?
 Te la livrer serait d'un sot :
 De tes vertus je me défie ,
 Duval les vante à tous propos ;
 Fort bien : mais Duval défie
 Les Maratistes nos rivaux.

J'ai bien souvent , je le confesse ,
 Reprend le pudibond Vadier
 Avec une pendable adresse ,
 Fait quelque tour de mon métier.
 J'abandonne cette ressource ,
 Et me livre à la loyauté ,

Coquin , je te laisse la bourse ,
Mais j'excroque ta royauté.

Sur Rewbell soudain se cramponne
Ricord , ce hardi montagnard ,
Et d'importance il vous bâtonne
L'avocat robuste et pendart.

A genoux , vite ou je t'assomme ,
Je te tiens sous moi , *gros germain* ,
Il va pour dépouiller mon homme—
Robespierre apparaît soudain !

Et soudain , assiégeans , assiégés , sont frappés
comme par la foudre.

- « *Tous mes bandits sont couchés sur le ventre ,*
- « *L'objet approche et le saint phantôme entre*
- « *Pompeusement porté sur son rayon ,*
- « *Il donne à tous sa bénédiction ,*
- « Puis , il leur dit avec un ton paterne ,
- « Je vois qu'ici mon aspect vous consterne ,
- « Mais point ne faut , amis , vous effrayer ,
- « Je suis d'Arras *et saint de mon métier :*
- « *J'aime la France et l'ai guillotinée ,*
- « Et ma bonne ame est vraiment étonnée
- « De voir mes fils entr'eux se chamailler.
- « Pour cette fois , je veux tout oublier . . .

Il dit , et d'une voix claire , il entonne sur l'air
chéri de la Marseillaise.

Allons qu'on s'embrasse , canaille ,
Obéissez à votre roi.
Quel est l'orgueil qui vous travaille ,

Enfans ingrats , nourris par moi ? (*bis.*)
Vous avez beau vous contrefaire ,
• Du sein des morts je vous conduis ;
Tout guillotiné que je suis !
Je commande à la France entiere.
Babœuf , baisez *Carnot* , mêlez vos bataillons ,
Frappez (*bis.*) et qu'un *sang pur* abreuve vos sillons.

A la voix du maître on se serre , on se caresse ,
alors oubli réciproque des torts , serment de mas-
sacrer de concert , le dieu sourit en s'éclipsant , et
tout finit par un banquet civique.

CHAPITRE VI.

DE L'ESPRIT PUBLIC EN FRANCE. ENCORE DES
 PORTRAITS. UN MOT AUX PARISIENS.

EXISTE-t-il en France un esprit public ? Les événemens prouvent que non. Tout ce qui a eu lieu depuis sept ans, a été le résultat de la peur, de la cruauté et de l'ambition.

Il y a des partis à l'infini, personne ne s'entend, on apperçoit de tous côtés de la mauvaise foi, de l'entêtement, de la sottise, et sur-tout *ce terrible amour de soi*. Des hommes instruits et du plus grand mérite, déraisonnent de la meilleur grace du monde; l'orgueil les empêche de revenir sur des opinions qu'ils ont publiées jadis avec éclat, parce qu'il croyaient bien faire. On se sert du maudit art de la parole, pour habiller pompeusement des idées faussés dont on ne veut pas faire le sacrifice. La plus terrible expérience n'a pas prouvé aux grands hommes du jour, et aux politiques profonds, que *rien n'est plus facile à faire que des loix, mais qu'il est impossible de refaire les hommes*.

Au milieu de cette confusion douloureuse, on s'apperçoit que les neuf-dixiemes des Français abhorent le gouvernement. Vingt millions d'hommes au désespoir, sentent au fond du cœur

qu'on les a entraînés, malgré eux, au pied de la plus dégoûtante anarchie.

On desire tacitement la royauté ; mais on en craint le retour. L'honnête homme qui a pris une part plus ou moins active à la révolution, s'imaginer qu'il n'y aura pas de sûreté pour lui dans la monarchie, et les conséquences de ce sentiment sont d'autant plus funestes, qu'elles perpétuent la domination des usurpateurs (23). Les habitans de la malheureuse France vivent au jour le jour, ils n'osent pas songer à l'avenir : s'ils n'aiment pas la république c'est, tout simplement, parce que cette république n'est aimable que pour ceux qui l'ont imaginée. La contre-révolution est faite dans

(23) On a grand soin d'entretenir ces idées dans tous les cœurs inquiets et tremblans : on menace sans cesse de la vengeance royale, des gens qui n'en éprouveraient que la clémence ; on peint les émigrés comme des tigres altérés de sang ; je n'ai point encore lu un ouvrage dont le but particulier fut de détruire ces absurdités. Pour établir les droits de Louis XVIII au trône, il est inutile de citer les vieilles loix de la monarchie et les capitulaires ; il faut, ce me semble, prendre les choses *in statu quo*, et prouver clairement au peuple, que le Roi de France ne peut rétablir l'ordre qu'en usant d'une *clémence sans bornes*, et qu'il a même intérêt à pardonner *aux plus grands criminels et ce sans restrictions*. Le mal est fait, il faut le réparer. Le peuple sentira ces vérités, et dans un moment de crise, il dira à ses Cinq Tyrans, que la légitimité de l'autorité fait qu'on la respecte, et qu'il veut son Roi et la Paix.

tous les cœurs , le sang qui a coulé , et qui coule encore , atteste ce que j'écris. Qui a produit cette haine pour la révolution ? Les plus fameux révolutionnaires , les patriotes par excellence : et voilà le désespoir du gouvernement.

Le peuple qu'on peut égarer , mais auquel on ne saurait enlever son bon sens , compare sans cesse sa situation actuelle avec le bonheur et l'abondance dont il jouissait jadis. Il n'est plus dupe des jongleries de tribune , distingue les nombreuses factions qui sont encore en présence , et s'attend à de nouvelles calamités. Par la raison qu'il a su se lasser jadis du bien , il est maintenant excédé des maux qu'il souffre. Voilà précisément la mesure du royalisme populaire.

Un corps législatif , qui ne fut fameux que par ses *pantalonades* , des députés sans cesse en contradiction avec leurs loix , des hommes faisant et défaisant , approuvant le matin , désapprouvant le soir , singeant l'humanité pendant six mois , après avoir tyrannisé pendant trois ans , ont dû nécessairement imprimer aux habitans de leur république , ce caractère d'insouciance et d'irrésolution qui est la honte de la nation Française.

C'est ainsi qu'à l'époque de la victoire remportée par Barras , les meneurs portèrent les choses à un tel degré d'impudence , et de bizarrerie , que l'envie de rire remplaçait souvent le désespoir. Par exemple , n'était-il pas plaisant

d'entendre le *sycophante Legendre* nous condamner à mourir pour nous être révoltés contre lui, tandis qu'au même instant il proposait et enlevait d'emblée la rédéportation de Barrere, ramené d'Oleron pour être jugé en vertu d'un décret; mon rusé Barrere esquiva l'échafaud et la déportation; en se sauvant, comme tant d'autres, à la faveur de l'amnistie.

O! Welches, il faut que vos législateurs aient bien compté sur votre frivolité, puisqu'ils ont osé accorder une absolution générale à leurs collègues, assassins reconnus et dénoncés par eux-mêmes.

Quelque tems avant, ils affectaient de demander à grands cris leur punition, et maintenant ils se sont constitués leurs patrons : tous ces monstres respirent, ils sont couverts d'un large manteau d'impunité, plusieurs d'entr'eux sont réinstallés dans leurs fonctions législatives, et montés au faite des grandeurs.

Je suis fort étonné qu'on me cherche par-tout pour me couper *la tête*, tandis que des noyeurs et fusilleurs de profession se portent le mieux du monde : hélas ! je n'ai commis qu'une peccadille en comparaison de ce qu'ont fait les Prairialistes et les Septembristes ! Je suis dévoré de la soif d'être utile à mon semblable, j'ai notoirement sauvé la vie à plus de deux cents Français, aristocrates, patriotes ou fédéralistes ; je me moquais de leurs

opinions ; je ne rêve qu'amour et que tendresse , et c'est pour cela que le directoire veut me tuer.

Allons , allons , *puissans et respectables usurpateurs !* arbitres de nos chétives destinées ! oubliez un instant votre majesté , et daignez jeter sur nous un œil de miséricorde.

Laissez la vie aux condamnés par contumace en compensation de toutes les morts que vous avez fait donner complaisamment , patriotiquement , révolutionnairement , injustement , mitrailleusement , hydrauliquement , sans-culottiquement , incroyablement. Rendez-moi à ma famille éploquée , et à l'enfant adoptif que j'ai tiré des flammes et du saccage que vous m'aviez prescrit. Allons , Legendre , pourquoi ne ferois-tu pas en notre faveur une petite motion ? tu parles *de justice et d'humanité*. Cela te ferait honneur , . . . Mais je sens que je m'abuse , *j'en ai trop vu , j'en sais trop long , et j'en ai trop dit*. Il n'y pas de grace à espérer. Eh bien ! *carnificius* Legendre , je m'en moque. Arrière de moi l'idée de soupirer après un pardon que je mépriserais encore plus que ses auteurs. Je t'assure que je dors beaucoup mieux que les *amnistiés et les amnisties*.

Pour toi , subalterne brigand , tu as beau faire le vigoureux , l'ombre de la jeune et intéressante *Camille* te poursuit sans cesse et t'accuse de lâcheté ; vil trembleur ! tu laisses croire à tout le monde que tu es un brave , et tu allas montrer à

Robespierre la lettre qu'elle t'écrivit pour t'engager à poignarder *ce tyran*. Ta poltronnerie la fit conduire au supplice, et tu te disais l'ami de son époux! (24) Tu fais l'humain, misérable boucher! et je te vois au 31 Mai, étrangler ton collègue Lanjuinais parce qu'il n'était pas anarchiste, tu fais l'humain! et avec tes collègues Louvet et la Croix tu as été commettre des horreurs dans

(24) Ce Legendre, auquel on suppose de la franchise, est l'homme le *plus faux et le plus lâche* de la Convention. Sa réputation est fondée sur ce que, dans les premiers jours de la Révolution, il dit, en répondant à un avocat phraseur, « je ne connais pas monsieur Cicéron, mais je sais que, etc. » Dès-lors il se traîna à quatre pattes sur les pas de son ami Danton, duquel il est la caricature. Danton lui fourra dans la tête trente ou quarante grands mots, tels que « la hache de la raison, la chaise-curule, éclopé en révolution, etc. » et, avec cela, mon découpeur d'aloiaux est devenu Démostenes.

Il est très-vrai que lorsqu'on arrêta *Danton, la Croix, Desmoulins et autres*, Legendre eut l'air de vouloir prendre le parti de ses amis, il parla à la Convention, mais Robespierre, d'un coup-d'œil, le fit rentrer sous terre, ce pleutre fit le plongeon : *le soir même, aux jacobins, il déclama contre les conspirateurs*, et fut montrer la lettre de madame Desmoulins au comité de salut public, et cela, dans la crainte d'être arrêté lui-même. Voilà bien *le nec plus ultra* des effets de la peur. Imbéciles, croyez-vous encore que Legendre est un fier-à-bras. Le vrai courage est rare et difficile à bien définir. — Charlotte Corday me paraît beaucoup *plus brave que monsieur Buonaparte*,

les départemens. A Rouen vous portiez le désordre dans toutes les familles , vous imposiez un emprunt forcé , en disant que s'il n'était pas rempli sous 24 heures , vous alliez faire guillotiner *le commerce*. A Dieppe où on te demandait des subsistances , tu engageais le peuple à *manger de la viande d'aristocrate* , tu prescrivais l'assassinat à des gens affamés ; je te défie de nier ce fait , puisque tu parlais à la société populaire , où heureusement on ne pensait pas comme toi. Vas te cacher misérable , et attends respectueusement la punition réservée aux valets de *Robespierre*.

Les expéditions des commissaires de ce monstre , massacrant à Lyon , dans l'Alsace , dans la Vendée , à Toulon , à Arras , passent les bornes de toute vraisemblance. L'exposé seul des divers brigandages commis au préjudice du commerce et de l'agriculture , la nomenclature des forfaits de ces inquisiteurs près les armées et les départemens , formeront une sanglante encyclopédie , dont chaque feuille accusera , et l'inférieure barbarie des oppresseurs , et la lâche apathie des opprimés.

Tant que Robespierre n'exerçait ses cruautés que contre le peuple , les conventionnels lui abandonnaient ce pauvre peuple , et faisait *charroyer* des victimes d'un bout de la France à l'autre , mais dès que le tyran eut déclaré la guerre à ses meilleurs amis , et qu'ils se virent *tous atteints* , ils commencèrent à croire que les assassinats qu'ils

avaient légitimés, n'étaient plus *la marche respectable de la justice nationale* : le même égoïsme qui jusqu'alors les avait rendus *actifs ou passifs* sur les exécutions réitérées, les éveilla sur les périls qui les poursuivaient eux-mêmes, et les plus lâches surent retrouver un reste d'énergie pour s'y soustraire. Voilà les causes précises, du fameux neuf Thermidor. *Septembriseur Tallien !* ne te vante plus d'avoir été le héros de cette journée, va laver les murs de Bordeaux que tu as teints de sang, rappelle à la vie ton collègue Birotteau, que tu fis conduire au supplice en l'accablant d'injures ; perfide montagnard ! tu ne dévoilâs les crimes de Robespierre avec tant d'énergie, que parce que tu les avais long-temps partagés ; c'est, grace à l'amour que t'inspira Thérésia Cabarrus, que tu parlas avec tant de chaleur pour la sauver, et te soustraire toi-même au tribunal *de Fouquier Tinville*. *Le crime fit la guerre au crime*, et quelques gens vertueux profitèrent par hasard de ce nouveau combat ; je dis donc de toi, en te comparant au scélérat que tu servis et aimais jadis : *ille crucem precium sceleris tulit, tu diadema*. Ta renommée chancelle, et de grandes atrocités contre-balancent furieusement tes prétendus services (25).

(25) Tallien, tu étais, au 2 Septembre 92, greffier de la municipalité de Paris, et d'une commission des 7 ou des 9.

On n'a pas oublié que tu fus un des plus chauds *écidés de l'immortaliseur d'ames* ; dans tes missions tu prêchais des arlequinades décadaires , et tu faisais pompeusement l'éloge des saints canonisés par ton patron ; la prison ou la mort attendaient tous les malheureux qui préféreraient la religion de

Tallien , tu vins à la barre de l'assemblée législative faire l'apologie des massacres des prisons. Tallien, voici *mot à mot* ce que tu écrivais à la fin de 93 : à *Bordeaux le 10 Frimaire*, « la guillotine et de fortes amendes vont opérer le scrutin « épuratoire du commerce, et exterminer les agioteurs et les « accapareurs ; l'argenterie arrive en abondance à la mon- « naie, l'emprunt forcé va son train, Bordeaux versera *plus* « de cent millions dans les cofres de la République , etc. » Tu termines en faisant l'éloge de ce *scélérat Lacombe* , président de la commission de guillotineurs. Tallien, voilà des faits, et on en sait bien d'autres , mais *on*, sont des lâches et méritent d'être gouvernés par des gens de ton espece. Je t'accuse d'être un des principaux chefs des assassins du 2 Septembre ; tes sous-ordres étaient les membres de la commune de Paris , et la majorité des gens employés à la mairie ; là , étaient les administrateurs faisant une circulaire pour les départemens , et distribuant les rôles aux Marseillais et à la horde des brigands de Paris ; le peuple léger qui a laissé assassiner des milliers d'hommes en prison , est , suivant moi , tout aussi coupable que les soldats de Tallien , les uns exécutaient et les autres se cachaient comme des lâches. Les Français peuvent conquérir la Chine, *si bon leur semble* , je n'en serai pas moins convaincu que leur courage sert à consolider le crime. Le vrai courage est moral et point du tout révolutionnaire.

leurs pères , à *St. Genre-Humain , Ste. Nature , St. Peuple-Français* et *St. Patriotisme*.

Les chefs de ton armée révolutionnaire pillaient les vases sacrés , se vautreient dans la débauche , et outrageaient la vertu sans défense. Tu as commis à Bordeaux plus de brigandages , que Cicéron n'en reproche au préteur de Sicile ; tu faisais chanter des hymnes à la liberté , en même temps que tu multipliais les extorsions , les rapines et les supplices ; aussi la malheureuse femme , que la terreur a forcée de se précipiter dans tes bras , est-elle un certificat vivant des tes *Canniballeries*.

Jusqu'à présent , tu as eu l'adresse de te soustraire à la vengeance céleste , mais aujourd'hui ta dernière heure sonne , *bientôt tu n'en compteras plus*. Le réveil du peuple sera terrible , ce peuple accablé de maux , cherche par-tout un gouvernement , et il n'apperçoit que des brigands qui en veulent à sa bourse , et qui le font crever de misère et de faim.

Vois sur toute la surface de la République , ces physionomies livides et mourantes , entends les Français crier de toutes parts à leurs mandataires infidèles , « jusqu'à quand épuiserez-vous nos trésors par des dépenses superflues ? Toutes vos
« plates disputes , vos arrestations , vos comités
« généraux , vos grandes découvertes de grandes
« conspirations , n'augmentent pas nos trois quar-

« terons de pain , et ne rétablissent pas nos affai-
 « res ; depuis tant de temps que vous parlez de
 « nous sauver , quel profit avons-nous tiré de vos
 « séances ? où sont donc nos finances et l'innom-
 « brable argenterie des églises , des monasteres ,
 « des châteaux , des maisons que vous avez dévas-
 « tées ? Rendez-nous nos enfans , rendez-nous nos
 « boucles , nos cuillers , nos fourchettes , rendez-
 « nous tout ce que vous avez volé pour *sauver*
 « *la patrie* , et ne vous vantez pas d'avoir réformé
 « des abus. »

Sénateurs ! que répondrez-vous à ce langage plein de naïveté ? Des mots pompeux ? Nous en sommes las. Vous vanterez-vous d'être exclusivement républicains et patriotes ? L'homme franc et brusque vous dira que c'est un plaisant patriotisme , que celui qui nous mène droit à Bicêtre.

Le mot *patriote* me donne des crispations , je le compare à un bout riné que chacun tourne à sa manière.

Celui-là est réellement patriote , qui en servant son pays , est étranger aux crimes que la Révolution a fait naître , qui n'est ni ambitieux , ni cruel , et qui a la tête bien organisée , le cœur chaud et une vraie sensibilité.

Tels sont les solides amis de la *liberté* , ils n'écoutent pas les phrases bannales , il leur faut des faits. Ennemis jurés des charlatans , ils les

ont démasqués *dans tous les temps et dans tous les lieux*. Ces hommes énergiques ne ressemblent pas à ces *fiers républicains* qui , après avoir été rossés par Barras , allaient humblement déposer leurs armes, conformément à l'ordre du vainqueur.

Parisiens ! que sont devenus vos discours pleins de feu et de logique , vos actes de garantie , vos accolades fraternelles , vos arrêtés sages et réfléchis ; de votre côté étaient les principes et la cause du peuple , et maintenant pas un de vous n'ose articuler les saints mots *de patrie et justice*. J'ai grand peur que la liberté ne soit pas digne de vous, ou que vous-mêmes soyez peu dignes d'elle, on vous a tant crié aux oreilles, que vous étiez des chouans et des rebelles, des brigands et des conjurés , que plusieurs d'entre vous ont fini par le croire. A l'époque de vos assemblées primaires, vous remplissiez les airs de vos cris sur le droit public et les crimes de vos représentans , et maintenant vous voilà courbés sous leur autorité. Des *trembleurs* osent appeler *têtes exaltées*, ceux qui ont pris les armes pour défendre leurs droits , telle est la récompense de ceux que vous avez fait proscrire. O Parisiens ! quel caractère ! et de quel genre est votre patriotisme ?

. *Sed quid
Turma remi ? sequitur fortunam ut semper , et odit
Damnatos.*

Avez-vous donc été créés pour être éternellement dupes ? Que de charlatans politiques ont eu le plaisir de tourner vos têtes légères ! Vous oubliez aussi vite les actions utiles d'un honnête homme , que les crimes d'un *gargantua* révolutionnaire. Votre indignation ou vos applaudissemens sont , en général, le fruit passager d'un vain caprice. C'est dans vos murs que Robespierre versa plus de sang , pendant un regne de dix-huit mois, que les proscriptions de Sylla, les fureurs de Néron et la démence de Caligula , n'en firent couler dans l'étendue de l'empire Romain.

La postérité estimera-t-elle des hommes qui ont laissé commettre impunément des forfaits inouis jusqu'à nos jours ?

Vous avez mis tour-à-tour à la mode, *l'assassinat et l'humanité, la terreur et la justice, l'athéisme et la vertu, le bonnet crasseux et le joli castor, l'élégance et le dégoûtant sans-culottisme.*

Votre pays n'offre plus qu'un vaste commerce de faiblesse, de fausseté et de tromperie , où chacun parle pour ses intérêts et contre sa conscience.

O peuple caméléon ! puisque la mode est ton dieu favori , mets donc à la mode toutes les vertus, et sur-tout *la constance*. Et vous , gens honnêtes et éclairés, ne vous laissez plus conduire par quelques gredins *féroces et exclusifs* ; osez voir d'après vos propres yeux , et penser d'après vous-mêmes ,

alors vous conviendrez avec moi, que l'audace et les crimes de vos tyrans, sont le fruit de votre manque de caractère et d'énergie.

Je vous dis franchement ce que j'ai sur le cœur, et en vous vengeant de l'imposture, je n'ai pas pris l'engagement de vous flagorner. Si cependant quelque chose peut vous excuser, au sujet de votre situation présente, c'est le proverbe qui dit, *que contre la force il n'y a pas de résistance*. On vous a signifié patriotiquement, *l'ultima ratio regum*, je vous exhorte à la patience et à la résignation.

Souffrez, endurcz, espérez.

CHAPITRE VII

DE LA POLITIQUE DES PUISSANCES COALISÉES.
 PORTRAITS DE L'ABBÉ SYEYES, DE CAMBACÉRÈS
 ET DE LE HARDI. DIALOGUE ENTRE UN RÉÉLEC-
 TOCRATE ET L'EX-GÉNÉRAL DA... ANECDOTES.

C'EST une belle chose que la politique, mais je me garderai bien de l'étudier, car les effets de cette science sublime, m'ont paru tellement atroces, que je suis décidé à rester ignorant. Je crois fermement qu'une diplomatie un peu moins entortillée, et plus de bonne foi de la part des cabinets, eussent rendu à la France et à l'Europe, une tranquillité qu'elles ne recouvreront peut-être pas de cent ans.

Les puissances coalisées ont pris les armes pour rétablir la Monarchie Française dans toute sa pureté, et pas une d'elles n'a reconnu le successeur de Louis XVI et de son fils : je ne m'étendrai pas sur ce sujet qui offre d'immenses développemens, et d'ailleurs ceux qui ont usé de ruse, au lieu d'agir franchement, ont été si *sévérement* punis, qu'il est inutile de leur retracer le tableau de leurs fautes.

Le système d'envahissement et de partage, adopté par quelques Souverains, a contribué à l'établissement de la République de *Collot-d'Herbois*, beaucoup plus que l'émigration, le vœu du

pauvre peuple et l'immortalité de ses législateurs. Les armes du Roi de Hongrie et de Bohême flottant sur les remparts de Valenciennes, ont multiplié les soldats Français; plus on en a tué, plus il s'en est présenté pour voler à la mort : cet enthousiasme, bien naturel, a centuplé les forces des factions qui déchiraient la France : 1,200,000 hommes ont été mis sur pied, et le royaliste, qui était resté dans l'intérieur, a marché à côté du républicain, pour chasser l'ennemi des frontières. Quel enchaînement de calamités!

Pourquoi donc n'a-t-on pas prouvé aux Souverains de l'Europe, qu'en rendant à la France son Roi légitime, ils se préservaient eux-mêmes des plus grands malheurs? Et que tout bien pesé, ils n'avaient pas d'autre parti à prendre pour affermir leur autorité, grièvement menacée par l'éruption d'un volcan républicain.

Qu'est il résulté des savantes combinaisons ministérielles? Que la France est maintenant dans un état d'épuisement dont elle ne se relèvera pas, mais que ce grand corps, avant d'expirer, s'étendra prodigieusement, et portera en tous lieux d'épouvantables ravages et une peste infernale.

En Allemagne, en Prusse en Italie, les idées révolutionnaires germent dans toutes les têtes mal organisées. Les philosophes rêvent sans cesse à la République universelle, ils soupirent après l'établissement d'un directoire et de deux conseils;

les

les emplois se distribuent en perspective, et les *illuminés* convoient déjà les châteaux des riches pour y établir des districts et en vider les caves. Il est si agréable à d'ignorans avocats, des médecins et des baladins, de parvenir au ministère ou au généralat, que sans s'inquiéter *des suites*, ils emploient tous les moyens possibles pour réaliser leur chimère. Qu'un véritable philanthrope peigne à ces messieurs les crimes sans nombre occasionnés par la Révolution Française, ils vous répondent gravement *qu'une révolution ne se fait point à l'eau rose*, et vous citent tous les impertinens adages qu'ils ont lu dans les gazettes de France. Entrez dans certains clubs Allemands, et au travers d'un épais nuage de fumée, vous respirerez l'odeur de la liberté et de l'égalité *maratique*. Il est très-vrai que la démocratie caresse l'orgueil de ceux qui n'en ont point senti les effets, et je suis tenté de croire qu'il y a chez nos voisins beaucoup plus d'admirateurs de la République Française, que dans le sein même de cette République. Des confidens, *des amis de Paris*, sont répandus dans les principales villes de l'Europe, et ont pour adjoints plusieurs de ces Français anciennement établis, et desquels on ne se défie pas assez. La plupart de ces vieux réfugiés, en se transportant dans l'étranger, ont transplanté leurs vices, et n'ont quitté leur patrie que pour aller ailleurs raccommoder une réputation ébréchée ;

marchands pour *l'ordinaire*, et banqueroutiers ; ils choisissent pour leur résidence les villes de commerce. Cette espece d'hommes, n'ayant aperçu la Révolution qu'au travers du prisme de leurs petits préjugés, et pompant l'emphase révolutionnaire, transforment les crimes en vertus : tout ce qu'on a fait en France, a pris à leur yeux la physionomie de la justice : ces animaux criards et mal-faisans, cherchent à faire par-tout des prosélytes, leur langue est empoisonnée, et ils sont beaucoup plus dangereux qu'on ne pense. Ces coteries républicaines, tiennent, *très-clandestinement*, de petits conciliabules, et là, le groupe honnête boit à la santé de la République Française, *et au guillotinement des Rois* ; le fiel de leur ame, s'épanche dans leurs discours comme la vase d'un étang que le vent bouleverse ; au moindre événement fâcheux qu'éprouvent les Puissances, ils trépignent de joie, leurs yeux s'enflamment de plaisir : c'est de cette maniere qu'ils remercient les nations qui leur ont tendu une main secourable. Quelle nécessité de nourrir, dans le sein d'un gouvernement paisible, ces reptiles dont le venin attaque les sources de la vie politique ?

Viennent après ces messieurs, les agens publics et secrets du directoire, ils sont à toutes les tables d'hôte de l'Europe, et revêtus de différentes livrées. Le nouveau gouvernement Français, qui ne peut se soutenir qu'en faisant participer les peu-

ples à ses atroces frénésies , a organisé des conspirations régulières , contre toutes les autorités légitimes.

Souverains ! si vous voulez conserver vos droits , faites surveiller avec soin la propagande , et prévenez , par tous les moyens convenables , les funestes effets du philosophisme , le véritable intérêt de vos peuples vous le commande. Ayez toujours devant les yeux l'exemple de l'infortuné Louis XVI et de sa famille , et vous serez convaincus qu'en ménageant le sang de quelques factieux , on s'expose à faire couler celui d'un million d'hommes vertueux et fideles aux lois. Lorsque le corps politique est malade , les palliatifs sont plus dangereux qu'utiles , et le meilleur topique qu'on puisse appliquer à ses plaies , *est une inébranlable et juste fermeté.*

A Dieu ne plaise , que je tienne un pareil langage , par amour pour la tyrannie ! Ma plume n'est dirigée ni par un vil intérêt , ni par aucuns préjugés ; je n'ai point à regretter ma noblesse , mes bénéfices ou mes richesses , et je hais les méchants , dans quelque rang que le hasard les ait placés.

Peuples ! qui jouissez encore d'une sage et vraie liberté , vous , que les anarchistes Français osent appeler *des esclaves* , tandis que vous éprouvez , à l'abri du gouvernement fixe , tout le bonheur que comporte l'état social , gardez-vous *d'aspirer après une révolution* , et contemplez la France

sanglante et fumante ; repoussez avec indignation les monstres qui vous prêchent *la République*. J'ai vu de près les malheurs de ma patrie , j'en ai soigneusement étudié les causes , et vous pouvez en croire un homme qui n'est inspiré que par l'amour de son semblable.

Le moindre inconvénient de la démocratie , est d'éteindre dans le cœur humain , les plus doux sentimens de la nature ; un démocrate ne verra jamais dans la mort d'un homme , *même son meilleur ami* , qu'un concurrent de moins pour parvenir à l'autorité : voilà pourquoi depuis quatre ans , la France n'est habitée que par des bourreaux ou des victimes.

« Le trône étant légal , l'autorité est constante
« et respectée , la base du trône affermit celle de
« l'Etat , l'ambitieux ne peut ravir que quelques
« portions d'autorité , jamais l'autorité entière ;
« d'ailleurs le trône monarchique a une majesté
« durable , voyez les Républiques , elles ont eu
« un besoin constant de dictateurs.

« La meilleure forme d'un gouvernement , est
« celle d'une monarchie libre , dans laquelle un
« seul Souverain réunit dans sa seule personne , le
« pouvoir législatif et exécutif , pourvu qu'il ne
« puisse changer les loix fondamentales , et que
« des corps intermédiaires concourent à l'adminis-
« tration.

« La puissance du Monarque , tempérée par de

« bonnes loix ; est la plus propre à produire et à
 « effectuer le bonheur des hommes ; c'est qu'a-
 « lors, dans une Monarchie, la partie qui gouverne
 « peut réunir facilement ses volontés, et que le
 « point d'appui à une force directe ; ce qui forme
 « le véritable nerf du gouvernement. »

Vous allez croire sans doute , mon cher lecteur , que les trois paragraphes ci-dessus sont tirés du *monarchien Montesquieu* : il n'en est rien , et c'est au contraire le *républicain Mercier* , député à la Convention Nationale , qui nous parle mot-à-mot sur ce ton , dans son An 2,440 , (Tom. 2. pag. 52 et 56.)

Mercier , homme probe et instruit , Mercier , incarcéré par le tyran Robespierre , s'écriait douloureusement : « *ils m'ont précipité tout vivant dans un tombeau.* » Ce philosophe qui jadis disait la vérité aux Rois, n'a pas osé la dire en pleine Convention : oubliant les principes qu'il publiait il y a quinze ans , il s'est laissé entraîner naïvement à toutes les farces législatives. La différence qui existe entre Mercier et la majorité de ses collègues , c'est qu'il est incapable d'une mauvaise action , et qu'il ne s'est point déshonoré en prononçant *la mort du Roi*. Je me garderai bien d'en dire autant du *caffard Syeyes* , qui en 91 faisait l'apologie du gouvernement monarchique, et traitait de calomniateurs ceux qui lui prêtaient des sentimens républicains, (voyez les papiers publics

du temps). Depuis cette fameuse époque , le malin prêtre est devenu un forcené républicain ; il s'est conduit avec la férocité du tigre et la finesse du renard ; lié à tous les complots , il a su , à force d'hypocrisie , ne pas se compromettre ; et sous le regne de la terreur , il admirait silencieusement la diminution de l'espece humaine. Si vous l'interrogez sur ses principes , il vous répondra métaphysiquement :

Amis , me voulez-vous connaître ,
Je suis *ce bon abbé* , tout-à-fait puritain ,
Criminel vertueux , philanthrope assassin ,
Je hais avec fureur tout ce qui reçut l'être.

Toujours sage , même innocent ,
Pour la félicité des siècles qui vont naître
J'égorge le siècle présent.

Abîmons l'univers , mais sauvons mon système ;

Telle est ma loi , ma loi suprême.

J'aime aussi fort la tolérance ,

Et pour prouver ce que j'avance ,

Le beau jour où *Brissot* rempli d'un sot effroi

N'osait voter la mort du Roi ,

Plongé dans une douce extase ,

Je mécriai : *la mort , sans phrase* . *

Le député *Cambacérès* , ex-conseiller à la cour des aides de Montpellier , est celui qui a le plus d'analogie avec le bon et laconique *abbé* ; il louvoyait habilement entre tous les partis , et sauva son

* Expression dont M. l'abbé s'est servi en votant.

esquif, même au milieu des écueils du terrorisme; il sut marier aux formes d'un *dandin parlementaire*, celles d'un révolutionnaire amphibie: Robespierriste sous Robespierre, on l'a vu depuis afficher les grands principes d'*humanité et de justice*; mais quand il aperçut le précipice où cette route le conduisait, il revint finement sur ses pas. S'il partage avec ses collègues, cette versatilité, cette bigarrure d'opinion, il mérite en outre d'être placé *à la tête d'un vice*, que personne n'est assez effronté pour lui disputer, et nous assurons, *sans méchanceté*, que la pudeur d'un jeune patriote, n'est pas une égide contre son impudicité républicaine.

Ce renégat à barbe grise ,
 De Robespierre ancien patron ,
 Porte empreinte la paillardise
 Sur sa figure de guenon ;
 Si vous avez peau douce et fine
 Et chûte de reins d'Apollon ;
 Vite, il vous suit à la sourdine ,
 Il vous attrape , et sans façon ,
 Du plat d'une main pateline ,
 Il vous caresse le menton ;
 La luxure adoucit son ton ,
De petits noms doux il vous nomme ,
 Et même , en plein jour , il est homme
 A son garçon.

Etonnez-vous, d'après cela, que monsieur Cambacérès soit un des fondateurs de la République,

et la colonne inébranlable du *sans-culottisme*. (26)

Si ce législateur après avoir inoculé ses principes à ses disciples (*blancs comme lait , et frais comme rosée*) vient biaiser à la tribune , s'il conduit sa politique par une route tortueuse et circonflexe , il n'en est pas de même d'une légion de *girondins bâtards*, qui se montrent maintenant à visage découvert. Ceux-là vous disent franchement , « *je suis un coquin, vous le savez, je m'en moque; j'ai combattu le terrosisme quand j'avais*

(26) Dans la nuit du 12 au 13 Vendémiaire , les comités réunis étaient sur le point de faire rapporter les décrets des 5 et 13 Fructidor, lorsque Cambacérès s'éleva avec violence contre cette résolution. « Nous sommes perdus , disait-il , « si nous fléchissons : que les décrets soient ou ne soient pas « dans les principes , ce n'est pas ce qu'il s'agit ici d'examiner, nous sommes avancés, un pas rétrograde nous tue ». — Le vieux tigre ranima les esprits , et la guerre civile devint inévitable. Comme député , Cambacérès avait raison , et il est tout naturel que les conventionnels dévorent une génération de Français, pour légitimer leurs premiers crimes.

Je tiens l'anecdote sur Cambacérès d'un témoin auriculaire : quant au portrait que je fais de lui , il est de la plus exacte ressemblance ; le lecteur m'excusera s'il contient des détails révoltans pour la pudeur , *il faut dire la vérité avant toute considération*. Je me promène dans une galerie peuplée de mal-fauteurs, je suis environné de cadavres et entraîné malgré moi dans la profondeur de l'égoût , comment me serait-il possible d'employer un style décent et fleuri ? J'en appelle à l'homme impartial.

« peur pour moi , mais à présent que je puis racher
« crocher une parcelle d'autorité , tremblez ca-
« naille—! »

Tel est le rôle que joue plus audacieusement qu'un autre , le nommé LE HARDY , mauvais *Esculape* de la ville de Rouen , où il est en exécution à tous les gens honnêtes. Lâche comme Thersite , il sait insulter , *mais il se sauve* : brouillon , déclamateur et mauvaise tête , il est *sans ame* , comme *sans amis*. Il fut enveloppé dans la proscription du 31 Mai , et se cacha jusqu'au moment où les girondins firent rapporter le décret contre les 73.

Avant de retourner à Paris , il *disait hautement* qu'il ne voulait pas rentrer à la Convention , que ses f . . . scélérats de collègues avaient perdu la France , et que l'état des finances était *leur tombeau* , etc. Cependant il n'eut pas plutôt remis le pied au *sabbat* , que les procès-verbaux de la Convention mentionnerent ses attentats contre la liberté des élections. Au 13 Vendémiaire , il était *centurion* dans la bande des conjurés , et il s'est , *en dernier lieu* , prononcé en faveur de *Drouet*.

Sa gloire est désormais complète :

Pour le fer jacobin il quitta la lancette ,

Et ce manipulateur , par des coups plus hardis ,

Signale aujourd'hui sa puissance ,

Car en masse il saigne la France ,

Qu'en détail il saignait jadis.

Ce que je dis de messieurs Syeyes, Cambacérés et le Hardy, peut s'appliquer à presque tous les honorables membres.

Tels sont les augustes fondateurs de la République et les dispensateurs de la liberté Française. Remercions-les de nous avoir donné un gouvernement qui, en faisant assiéger l'Europe, nous conduit *dans la tombe* au bruit des instrumens de guerre, et qui redoutant, avec raison, le courage des troupes au-dedans, les envoient prodiguer leur sang à *trois cents lieues de la métropole*.

Dignes héritiers de Robespierre ! les victoires de vos soldats vous ont maintenus jusqu'à présent sur le trône... mais il y a de par le monde, des *Drouet, des Babœuf et des Laiguelot*. Vous êtes condamnés par votre parti à éprouver les mêmes vicissitudes que vos *sujets* ; vous avez beau fasciner les yeux de la multitude, elle s'aperçoit depuis long-temps que le bonheur ne se compose pas des élémens du crime. Vous périrez pour faire place à *d'autres brigands*, et le résultat de toutes vos factions sera toujours pour nous, de voir des monstres qui *succomberont*, remplacés par des monstres qui *trionpheront*. Les Français ne peuvent espérer de bonheur que lorsqu'ils deviendront justes et sages, et qu'ils fuiront les tyrans pour se jeter dans le sein d'une autorité légitime et permanente.

République ! liberté ! bonheur ! ou diable vous

cachez-vous donc ? Je cours après vous depuis six ans , et je n'ai trouvé sur mon chemin que des fripons , des sots , des empiriques et des échafauds ; je n'ai vu que des crasseux Catilina , des courtiers de faction , des patriotes à gage , *des septembriseurs* , des insensés , des systématiques.

Celui-là veut sa Constitution de 91 , tel petit poète de grenier demande encore pourquoi on n'a pas changé la dynastie ? * l'autre ne jure que par *Brissot* , celui-ci veut tout Robespierre , et conspire contre la Constitution de 95. Les uns deviennent *modérés* , *d'enragés* qu'ils étaient , *et vice versa* ; en un mot , chacun a son système de gouvernement , sa faction , ses agens et son délire. Parmi les hommes jadis recommandables par leurs vertus , il en est que la Révolution a tellement pervertis , qu'ils ne peuvent plus revenir aux principes. Et pour prouver ici ce que j'avance , je vais rendre compte d'un entretien que j'eus en Septembre 95 , avec un *réélectocrate* , fort honnête homme d'ailleurs ; nous étions en bonne compagnie et en présence d'un homme de lettres , aussi respectable par ses grands talens , que par la pureté

* Demandez au petit *Riouf* pourquoi il se plaint dans ses œuvres de ce qu'on n'a pas changé la dynastie ? C'est un écrivain humain que ce M. *Riouf* , il aimait tant la citoyenne *Roland* , qu'il pense que la chaise-percée de cette illustre victime , aurait plus de talent pour gouverner , que tel et tel législateur.

de ses opinions. Mon *réelectocrate* était entêté, j'étais en colère, et nous fîmes pendant deux heures un bruit épouvantable, l'opiniâtreté de mon adversaire et ses propos, sont restés profondément gravés dans ma mémoire, et voici à-peu-près le langage qu'il me tint.

Le Systématique.

Le tableau des horreurs que vous nous mettez sous les yeux fait frémir, . . . je conviens qu'ils sont de grand scélérats, mais. . . . enfin, citoyen, pour vous prouver mon impartialité, je vous déclare que j'ai été proscrit et caché pendant six mois, mon fils, que voici, a été volé par un général *révolutionnaire*, nous avons souffert *mort et passion*, ma tête était désignée par Lacombe. Un miracle m'a sauvé, et tout cela ne m'empêche pas d'être d'un avis contraire au vôtre; savez-vous que si la *réélection* des 500 n'a pas lieu, la République ne peut subsister seulement 15 jours, encore c'est beaucoup.

Moi.

Mais comment l'entendez-vous, monsieur? quels services peuvent rendre, et quel bien peut-on attendre de députés qui, pour la plupart sont au moins des. . . . *lâches*? Ils en sont convenus tant de fois, qu'ils savent bien aujourd'hui qu'ils n'auront jamais la confiance, donc. . . .

Le Systématique.

Ah! ah! belle nouvelle, ma foi, *ils n'auront jamais la confiance!* et c'est où je vous attendais; apprenez, étourdi que vous êtes, qu'en révolution et dans une République, il est essentiel que les législateurs ne soient pas *trop* estimés, et je vais vous....

Moi.

Ah! de ce côté, l'on n'a pas de reproches à leur faire; mais votre *trop*, commande la nécessité qu'ils le soient *assez*; et pas un d'eux, je crois, ne vous doit un grand merci pour la restriction.

Le Systématique.

Point de fadaise, s'il vous plait; il seroit *trop* long de vous démontrer les vérités politico-métaphysiques que j'avance, mais je vous répète, que si les 500 ne restent pas, tout est désorganisé en un instant, la machine croule et nous écrase.

Les nouveaux députés n'ayant pas la triture des affaires, bourleveront tout impitoyablement; comme vous, je méprise la majorité des 500, ils ont laissé faire ce qu'ils devaient empêcher, mais je n'en voterai pas moins de toutes mes forces pour leur réélection. Ignorez-vous donc que dans les montagnes de Sicile, ce sont des voleurs de

grand chemin qui servent de guides aux voyageurs? Il ne s'agit pas ici d'ouvrir vos deux grand yeux, et d'avoir la bouche béante, ce sont des raisons qu'il me faut.

Moi.

Et vous, avec votre figure de jubilation, vous n'êtes pas mal exigeant, il vous faut des raisons pour des chimères. Mais passons : quoi ! parce que des *léopards, des tigres, des pantheres, des singes*, et mille autres animaux sauvages briseraient un magasin de porcelaine dans lequel, par malheur, on les aurait renfermés, vous ne voyez de raison suffisante pour les faire déguerpir ? Pour vos brigands de Sicile, ils sont plus honnêtes que les nôtres, ils n'égarent pas les gens pour les détrousser ; d'ailleurs, croyez que la République, une et indivisible, *l'objet de vos sollicitudes*, resterait encore debout, quand le sceptre ne serait plus dans les mains de MM. *Goupilleau, Richard ou Cochon* ; je vais vous le démontrer.

Le Systématique.

Ah parbleu ! c'est ce qui n'est pas aussi aisé que de faire des plaisanteries, ou de dire des injures.

Moi.

Tenez, au lieu de vous faire des raisonnemens

saugrenus, je vous citerai une petite anecdote qui pourra lever tous vos scrupules, et vous prouver que vos bons amis chassés, les choses n'en iront pas plus mal. Ecoutez: « Un Napolitain sortait
 « pour faire sa prière et aller voir sa maîtresse, il
 « apprend que le Vice-Roi vient de mourir, l'in-
 « quiétude commence à le saisir: un peu plus
 « loin, on lui dit que la nouvelle de la mort du
 « Pape est arrivée, que le Cardinal-Archevêque
 « est parti pour Rome; *sa peur redouble*; enfin
 « on lui raconte que le président du conseil est
 « tombé en apoplexie; alors mon Napolitain ne
 « se contient plus; il court chez lui et se barri-
 « cade, croit que la ville va être au pillage, et
 « qu'on assassinera dans les rues: il passe la nuit
 « dans des transes mortelles: le lendemain matin
 « il entend son voisin faire du macaroni comme
 « à l'ordinaire; nul tumulte dans la ville; il se
 « hasarde à se lever, regarde à la fenêtre et voit
 « avec surprise que les charrettes vont dans les
 « rues comme à l'ordinaire; *e il mondo va de se*,
 « dit-il, en se recouchant *tranquillement*. »

Pour Dieu! couchons-nous donc *tranquille-ment*, vous et moi, à l'exemple du bon Napolitain.

Le Systématique.

Il y a temps pour tout, je ne veux pas dormir les yeux ouverts; encore une fois, c'est

cette mobilité si naturelle aux Français, qui les fait courir à leur perte en cherchant la nouveauté; vos sectionnaires de Paris ne veulent pas permettre à l'architecte qui a jeté les fondemens d'un édifice, de l'achever : un nouvel artiste survient qui, par ambition ou par jalousie, défait l'ouvrage de son prédécesseur, et c'est ainsi que la France existera toujours au milieu des ruines.

Moi.

Fort bien : lorsqu'il est plausiblement démontré qu'on a affaire à un artiste ignare ou à un peintre qui n'est qu'un barbouilleur, ne vaut-il pas mieux se hâter de décommander l'ouvrage? doit-on laisser brûler sa maison entière plutôt que d'en conserver une aile? Nos chers représentans, copieusement criminels, nous font éprouver toutes les métamorphoses des tourmens, et dans notre agonie horrible il nous sera défendu de recourir à la vie par quelques remèdes salutaires! Quoi, le banquier qui a confié sa caisse à un commis infidèle, ne serait plus le maître de la lui reprendre, même en lui faisant grâce!...

Le Systématique.

Tout cela est du Phœbus... et...

Moi.

Celui qui jouit de ma bourse à titre de prêt, fabriquerait

fabriquerait une loi pour ne pas me la rendre : De toutes les absurdités , c'est la plus inconcevable , et le singe se servant de la patte du chat pour tirer les marrons du feu , n'est pas plus rusé , que le député qui excroque l'autorité de la nation.

Le Systématique.

Qu'importe ! si cette autorité retenue , par ses mains , est le gage de la prospérité de cette nation. La Convention viole à la vérité les principes , mais cette violation est bien plus salutaire que ne le serait une soumission insensée à ce que demandent les assemblées primaires.

Moi.

C'est-à-dire , que ces messieurs , après avoir usurpé les droits du peuple , s'établissent son juge et décident en dernier ressort *par assis et levé* ; que vingt millions d'hommes sont en absence , et que la raison et la vérité ne se trouvent que dans les cerveaux des Tuileries ! Tenez , à vous dire vrai , votre Convention fait pitié , je compare sa conduite actuelle , à celle d'un vieux dissipateur , gangrené de vices , et qui ne trouvant plus crédit chez les filles de joie , fait un dernier effort auprès d'un usurier ; bientôt mon homme ruiné tout-à-fait , va mourir honteusement à l'hôpital ? Qu'en pensez-vous ?

Le Systématique.

Je ne pense rien, et vous ne me ferez pas changer d'avis.

Moi.

En ce cas prenez du plaisir, et savourons ensemble la délicieuse situation dans laquelle nos législateurs ont mis la France. Comme on y vit! quelle corne d'abondance! quelle belle organisation des finances! C'est un plaisir! notre monnaie ne perd rien, même dans l'étranger, vantez-vous bien, c'est l'ouvrage de vos bons amis, et toi, bon peuple, ris, chante et bois en l'honneur de la Convention.

Le Systématique (à part).

Ce jeune homme *est fou ou royaliste*, il n'y a pas de milieu (*haut*), quels blasphèmes! et nos armées triomphantes, et nos conquêtes?... Oh je ne changerai pas d'avis, malgré vos.....

Moi.

Armées! conquêtes! Oh pour le coup cela mérite attention: il s'est présenté tout d'un coup en France des légions de fous et de méchants, qui pour leur intérêt ne respiraient que la guerre, on se bat depuis plus de quatre ans, qu'est-il revenu de cela?

La guerre m'a fait voir la plus brillante jeunesse de l'Europe et les plus braves soldats de la terre, conduits souvent à la boucherie, par des généraux aussi ma-ladroits et aussi fripons que ce tailleur qui emploie trois aunes de drap pour faire un habit, tandis que son voisin, plus habile et plus honnête, se tire d'affaire avec une aune et demie.

Le Systématique.

Toujours comparer....comparer....au fait.

Moi.

Toujours nier.....nier.....cependant ce que je dis est tellement vrai, que le gouvernement ne cesse de fouiller dans nos poches, pour soutenir ses quatorze armées, et qu'après avoir fait moissonner des milliers de braves, il est contraint de voler des jeunes gens par-tout où il peut en attraper; les pauvres parens pleurent, et les enfans vont mourir; j'espere au moins, qu'on n'aura pas l'effronterie de nous dire qu'ils vont se faire tuer *de bonne volonté*, puisqu'il est vrai *qu'on les garotte* pour les conduire à la gloire.

La guerre m'a fait voir tous les fléaux ensemble, la fortune de quelques généraux, le profit des munitionnaires et des fournisseurs, le pillage des soldats, le faste insolent des représentans du peuple, qui faisaient des plans de campagne, comme des avocats et des médecins qu'ils étaient;

ces fourbes s'avisaient d'écrire que nos armées ne perdaient que *des petits doigts*, tandis que souvent dix mille morts couvraient le champ de bataille (27). La guerre m'a fait voir des villes

(27) La guerre de la Vendée coûte à la République au moins 200,000 hommes de nos troupes (le général Hoche en accuse dans son rapport 600,000 morts de part et d'autre); elle a ruiné plus de vingt régimens de cavalerie. Le 8me. de hussards dont j'étais colonel, fut envoyé de l'armée de la Moselle à Saumur où j'arrivai avec 665 hommes, dans le meilleur ordre et la meilleure tenue possible; quelque temps après, il me vint de Metz un renfort de 120 hommes. — A la première affaire, à *Martigné Briand*, le 15 Juillet 1793, je reçus l'ordre positif de charger l'ennemi dans un ravin. Cet ordre me fut transmis par un Monsieur *Pierry*. J'obéis sans réflexion; et en chargeant par deux, mon cheval fut tué sous moi, et me jeta sur la droite du fossé, les deux escadrons qui me suivaient perdirent 40 hommes, notamment le capitaine *Rollot*. Quoiqu'abbatu et assommé par ma chute, je fis à ma troupe le commandement *de tête de colonne à gauche*, et elle se replit en prenant l'ennemi à revers; ce qui joint à la générosité d'un maréchal-des-logis nommé *Boursaut*, qui me donna son cheval, me tira d'embarras... Le surlendemain 17, je reçus un coup de feu, et je perdis encore 30 hommes, et le sous-lieutenant *Bergon* qui les commandait; le 18, jour de l'épouvantable déroute, j'avais pour chef-de-file une haie, et on fusillait des quatre côtés; les soldats fuyaient à toutes jambes, la cavalerie les écrasait, les caissons étaient sautés en l'air, et tous les généraux avaient perdu la tête, et on me tua encore beaucoup de hussards. Mon régiment, qui était de la plus grande beauté a été détruit en moins de quatre mois, et totalement

brûlées, des hommes et des chevaux mourans de faim, des épauettes à Cordelières, des chapeaux bordés sur bien des têtes de bois, quelques lauriers pour ceux que la mort oubliera, des matériaux pour les gazettes et l'histoire qui mentira *comme Barrère* : mais quant au véritable intérêt de la nation, je veux que *le diable m'emporte* si je l'entrevois, et je doute fort que les plus matois du comité puisse me le démontrer d'une manière claire et solide. *Ergo*, le profit que nous retirerons de nos victoires n'est pas un problème pour ceux qui ont le sens commun.

Le Systématique.

Avez vous bientôt fini tout ce galimathias ? Je

renouvelé en chevaux. — Le régiment de Colonel-Général Cavalerie, qui a été de ma brigade à Rouen, a laissé, de Hollande en Normandie, soixante chevaux morts sur la route, *les procès-verbaux m'ont été remis*.

Les chevaux volés par les représentans, en Brabant, en Hollande et par-tout, étaient amoncelés dans des dépôts où ils crevaient par centaine, les uns, faute de soin, les autres par la morve et le manque de nourriture. En France il n'y a réellement plus de cavalerie, et la consommation de chevaux, depuis 92, peut être évaluée à 400,000. — Ce qui a totalement ruiné notre agriculture. — J'ai vu des polissons conventionnels se faire escorter par 40 dragons qui faisaient douze ou quinze lieues au galop. Les chevaux mouraient en route. (Parlez aux dragons d'Orléans.)

meurs d'impatience, et plus vous parlerez, moins je changerai d'avis.

Moi.

Oh que si ! et toutes vos idées seraient bien différentes, si vous eussiez vu comme moi, désoler et martyriser les pauvres Bretons (28). Les comités

(28) *Syeyes, Louvet, Chénier, Judas Bourdon, Purgon le Hardy, et omnes gubernatores ejusdem farinae*, ne savent pas que le peuple Breton est vraiment le plus patriote de toute la France, et c'est précisément par cette raison qu'il s'est révolté contre la tyrannie conventionnelle ; les Bretons ont des mœurs et de la religion, ils sont fermes, constans, obligeans et hospitaliers ; c'est un peuple tout particulier, et par son langage et par ses habitudes ; l'exécrable Convention, qui a tout gâté, n'a pas su calculer ses farces odieuses avec les localités et les manières de bons paysans qui n'entendent pas un mot de Français ; elle a voulu transformer ces pauvres gens en philosophes et en athées. *Prieur de la Marne, Esnue la Vallée, le petit Julien et dix autres bandits*, allaient prêcher la religion *Carmagnole*, et envoyaient leurs agens mutiler les statues des saints, et voler l'argenterie des églises ; on profanait les vases sacrés, et on souillait les autels, *au nom de la République*. Tout cela amusait les soldats, mais les Bretons étaient tellement révoltés, qu'ils prenaient les armes contre ces scélérats, et les infortunés aimaient mieux être fusillés devant leurs portes, que d'articuler les blasphèmes qu'on leur commandait. Il n'y a pas, depuis Vannes et St. Brioux jusqu'à Rennes, un village où je n'aie été. J'ai interrogé avec attention les cultivateurs, et tous les renseignemens que je donne sont de la plus exacte vérité. Je répète

malgré tout *leur mystère*, ne peuvent nous cacher, que si nos armées triomphantes sont *extravassées* en Hollande, en Allemagne et en Italie, nous avons d'un autre côté un quart de la France à conquérir : je ne parle pas du Midi ; mais du Poitou, de l'Anjou, du Maine, de la Bretagne, de la Normandie, et même de la Beauce, d'où revient *Bourdon de l'Oise*.

Plus il y a eu de généraux et de soldats républicains dans ces contrées, plus les Chouans s'y sont multipliés ; je puis assurer que les entreprises *des Royalistes* ont été à-peu-près *nulles*, et qu'elles ont beaucoup moins contribué à l'insurrection que les horribles excès commis à l'égard de ces malheureux : on les a vexé, pillé et torturé en tout genre ; on tuait, et on tue encore leur prêtres, partout où on les trouve....

Le Systématique

Bah! bah! vous exagérez, des républicains ne sont pas capables de....

Moi.

Non, *Robespierre était honnête homme* ; mais poursuivons....

Lors de la première réquisition on allait à la

avec connoissance de cause que ce ne sont point *les Royalistes* qui ont fait *les Chouans*, mais que c'est l'infame gouvernement révolutionnaire.

chasse des jeunes gens , comme à celle des ours ; des soldats entouraient une maison , et perçaient à coup de bayonnetes , les meules de paille où les pauvres enfans Bretons se réfugiaient ; les peres et meres éprouvaient le même sort , ou bien , étaient amenés dans des prisons infectes , où ils mourraient de faim et de douleur ; à *Ernée, Fougères, Vitré et Laval*, il y avait au moins dix mille paysans dans les fers : le barbare Rossignol avait fait dire à l'ordre-général de l'armée , qu'il payerait les oreilles dix francs la paire ; plusieurs généraux , *entre autres un certain Bouland*, se sont fait payer de pareils mémoires ; * monsieur je vous déclare , que j'ai vu tout cela : niez maintenant si vous le jugez bon

Le Systématique.

On sait qu'il s'est fait des choses mais . . .

Moi.

Les soldats , furieux de ne point comprendre le patois Breton , fusillaient librement et sans scrupule , *qui leur déplaisait* : ils arrêtaient a tort et à travers , et souvent on a guillotiné des paysans sans leur demander leurs noms ; cela se faisait dans vingt endroits , et sur-tout à *Rennes*, où un tribunal de sang était présidé par un scélérat âgé de

* J'ai vu et tenu ce mémoire présenté au visa du député Lavallée.

22 ans : il signait *Lepelletier, Brutus, Beaurepaire, Magnier*, avait une guillotine sur sa tabatière, et écrivait à un de ses agens : *envoyez sur-le-champ cinq ou six gibiers de guillotine*; (j'ai vu cette pièce). Il fallait voir ces pauvres gens allant au supplice, leurs têtes coupées restaient pendant 15 jours amoncelées sur l'échafaud... Ah monsieur ! si vous n'avez pas de raison pour croire, je n'ai pas la force de continuer (29).

(29) Ce *Lepelletier, Brutus, Beaurepaire, Magnier*, déjeûnant le jour du Vendredi-Saint avec ses collègues, leur dit : *freres et amis*, il faut faire mourir aujourd'hui, à la même heure que le contre-révolutionnaire *Jésus*, cette jeune dévote qu'on a arrêtée dernièrement : — et vite, ordre de l'aller chercher et de l'amener à l'audience. — Le geolier se trompe, et lui envoie une fille de joie ; on l'interroge sur son fanatisme, sur les reliques, les agnus et le chapelet trouvés sur elle lors de son arrestation ; sur sa prédilection pour les prêtres réfractaires — elle n'entend rien à cela, et se met à rire. — *Ecrivez qu'elle ne daigne pas répondre, et qu'elle méprise le tribunal*. — On avait été aux opinions, et on allait prononcer la sentence de mort, lorsque cette fille cria de toutes ses forces qu'elle n'était pas du tout dévote, et qu'on l'avait mise en prison parce qu'elle avait débauché et gâté un bataillon de volontaires. — *Brutus* fronça le sourcil, et croit que c'est un subterfuge. — Cette fille alarmée fait un geste indécent, et veut montrer, disait-elle la vérité ; ce qu'elle allait faire, lorsque le tribunal s'apercevant de sa méprise, la fit reconduire en prison, et on amena la vraie dévote qui fut mise à mort, comme on l'avait décidé entre la poire et le fromage. Toute la ville de Rennes sait cela.

Le Systématique.

Mais tout cela n'est pas possible , comment des hommes , des Français peuvent-ils . . .

Moi.

Des hommes ! des Français ! peuvent tout , et quand ils massacraient dans la Vendée , ils étaient bien , *quoi qu'on en dise* , les soldats de Robespierre : au reste , si jamais nous avons la paix , vous verrez à quoi s'occupera cette horde d'hommes accoutumés à porter par-tout la torche et la bayonnette. Je pourrais étendre ces détails , mais je m'arrête , l'humanité se sent humiliée. La raison confuse et désespérée s'empresse de tirer un voile sur les crimes honteux et dégoûtans des vils histrions ; pour la réélection desquels vous votez en ce moment.

Le bataillon des jeunes enfans de ce même endroit était employé à fusiller des chouans , et *c'est Dubois-Crancé* qui donna cette idée ; il voulait , disait-il , accoutumer les adolescents à la *fermeté républicaine*. Il n'y a pas moyen de nier cela. J'étais alors à *Rennes* , et le député *Alquier* se souvient sans doute de ce que je lui disais. Je me plais à publier que j'ai trouvé en lui de la sensibilité. Il m'a dit plusieurs fois , en pleurant dans sa chambre , « *Vous parlez trop , mon cher Danican , vous serez guillotiné.* »

Le député *Alquier* avait terriblement peur pour son compte.

Le Systématique.

Je sais que quelques-uns d'eux sont coupables ,
mais. . .

Moi.

Il n'est pas question *de quelques-uns* , mais bien de la très-grande majorité , et je vous dis *du plus profond de mon cœur* , que rien n'est plus méprisable que l'apathie des Français , et la constante docilité qu'ils montrent à porter leurs lers , aucun motif d'honneur ou de conscience ne les portent à prendre un parti courageux ; il est assez sot pour chercher le bonheur dans les promesses de la perfidie ; il voit des guides dans ceux qui l'égarent , et des hommes d'Etat dans des fripons *qui font de long discours* . Au reste le plus innocent de la Convention , ne l'est pas du crime de connivence avec les plus pervers.

Le Systématique.

Tout cela est beau et bon , mais. . . en ce moment le royalisme s'agite en tout sens. . .

Mci.

C'est ce qui prouve qu'on est las de la République.

Le Systématique.

Et si la Convention ne maintient pas son décret la Contre-Révolution est faite. . .

Moi.

Et si elle le maintient, elle viole les droits du peuple et les lois démocratiques. Elle prend *pour prétexte*, qu'elle ne veut quitter son poste qu'après que l'expérience aura marqué son ouvrage du sceau de la stabilité; eh bien, monsieur, c'est précisément comme si elle disait aux Français « pi-
 » toyables sujets de mes expériences et de mes es-
 » sais politiques, je vous présente une constitution
 » telle qu'elle, je vous ordonne d'essayer encore
 » une fois mon impéritie; si *vous êtes insolens*,
 « *nous avons des soldats*; je vous condamne
 « à gémir jusqu'à nouvel ordre, et à être bal-
 « lottés dans un choc perpétuel des mouvemens
 « séditions. Vive la République! vive la Con-
 « vention! » Je continuais sur le même ton lors-
 « que quelqu'un m'interrompit et me dit à l'o-
 « reille : Ne vous échauffez pas tant, mon cher
 « ami, tous vos argumens sont inutiles, celui avec
 « lequel vous disputez depuis une heure, *est un*
 « *honnête homme*, mais il a donné à plein col-
 « lier *dans la machine*; c'est un des principaux
 « fédéralistes de son département, et son dépar-
 « tement est le chef-lieu du fédéralisme : jugez si
 « votre homme doit être entêté! C'est un de ceux
 « qui croient que Roi, Princes et Emigrés, s'ils ren-
 « traient en France, feraient pendre tout ce qui
 « a été dans la Révolution, et surpasseraient en

« cruauté, Robespierre, Carrier, Lebon, Collot
 « et autres ».-Je n'en crois rien, mais en pareil
 cas, je serais du parti d'une foule *d'honnêtes*
gens qui ont cru, en 89, à la *régénération de*
la France, et à la suppression des abus; abus
que le Roi lui-même détestait, et voulait faire
disparaître. Au reste, il existe une prodigieuse
 différence entre les dupes de la Révolution, et
 les suppôts de l'anarchie— et quels que soient les
 événemens, *un honnête homme* est toujours *un*
honnête homme; la tête peut faire quelques sot-
 tises, mais le cœur n'en fait jamais quand il est
 bon.— Ici je fis une profonde révérence à la
 compagnie, et je fus rêver dans ma chambre
 sur l'opiniâtreté de certains hommes. Mon fé-
 déraliste partit le lendemain pour son pays, et
 moi pour la capitale. * Sa cause triompha; je
 fus battu et proscrit *par ses bons amis* les con-
 ventionnels.

* Quelque jour je pourrai peut-être nommer les person-
 nages devant lesquels cette conversation a eu lieu. Ce sont
 deux hommes du plus grand mérite, l'un comme artiste, et
 l'autre comme homme-de-lettres.

CHAPITRE VIII.

PACIFICATION DE LA VENDÉE ET DES CHOUANS.
DES VICTOIRES DE LA RÉPUBLIQUE. DE LA DÉ-
POPULATION EN FRANCE.

L'HISTOIRE de la Vendée , son origine , les véritables causes de ses progrès et de sa durée , seront un monument digne de l'horreur et de l'admiration des siècles futurs.

La mort a épargné quelques Vendéens qui possèdent des détails précieux sur les événemens passés ; ils ne manqueront pas , sans doute , de les rassembler avec soin ; quant aux républicains , ils ont toujours écrit dans leur sens et à leur avantage , en sorte que , tel qui croit connaître parfaitement la situation de l'Ouest de la France , est encore fort éloigné de la vérité. Ce qu'on a publié jusqu'à ce jour sur cette étonnante Vendée , a été dicté par l'orgueil , le terrorisme , et sur-tout par l'ambition de quelques procureurs-généraux , qui voulaient trancher du César : plusieurs de ces messieurs ont fait des commentaires aussi faux qu'absurdes , et de ce nombre est le trop célèbre général Turreau. Ce monstre , incarcéré pour ses crimes , s'occupa dans sa prison à rédiger des mémoires dans le sens de la faction qui devait encore comprimer la France. Immédiatement après la victoire de Barras , il fut acquitté

par une commission *ad hoc*, et publia son ouvrage, dans lequel il regne *un ton d'importance* qui a dû faire beaucoup de dupes (30). L'homme

(30) Parmi les patriotes de 89—généraux de la Vendée, tels que Rossignol, *garçon orfèvre et septembriseur*, Parrein, *avocat et septembriseur*, l'abbé Hazard, *maître de pension à Nanterre*, Carpentier, *curé d'Ambillou*, Valframbert, *ex-capucin*, Grammont, *acteur chez la Montansier*, Muller, *danseur à l'opéra*, Grignon, *marchand de bœufs*, et enfin jusqu'à *l'Hercule de la foire St.-Germain*, que j'ai vu attaché au général MENOÜ, on doit distinguer le général en chef TURREAU. Ce républicain prononcé est fils d'une espèce de valet de monsieur le duc de Bouillon, et se faisait appeler, avant la Révolution, monsieur le chevalier de Grambouvillle. Je cite pour témoin toute la ville d'Evreux, où on sait que la fortune de mons Turreau a été trouvée dans un tonneau.

Ce gentilhomme n'avait point servi avant la Révolution, ce qui ne l'empêche pas de raisonner et d'écrire sur l'art de la guerre, presque aussi bien que Folard et Guibert. En moins de trois mois, son régicide et grand cousin Turreau le fit faire général de brigade, de division et en chef.—Voilà ce qu'il appelle, dans son mémoire, ne point enjamber les grades.

C'est sous le commandement de ce scélérat que les soldats ont porté des enfans au bout des bayonnettes : j'ai vu les ordres originaux par lesquels monsieur Turreau prescrit *les massacres universels*, et monsieur Turreau vient d'être acquitté, et est maintenant employé par le directoire, qui appelle des hommes tels que *M. Turreau de Linier*, des républicains énergiques.—Demandez à ce misérable qu'il a assisté à cinquante batailles, à quelle affaire il a été blessé?

sensé et qui connaît la révolution , sait que penser d'un historien qui dit : « *je suis ami de Rossignol , et je m'en fais gloire*. Et qui , rendant compte de l'incendie de 500 lieues quarrées , s'écrie : — « L'exécution de cette mesure terrible et salutaire , « détermina les *incertains et les neutres* en faveur du gouvernement. »

Il n'est que trop vrai que c'est de cette manière qu'on fait de la France une république : les rapports de *Barrere*, de *Richard* et *Choudieu*, sur la Vendée , viennent à l'appui de ce que j'avance.

La mort de Robespierre , et les disputes que ses successeurs eurent entr'eux , firent enfin jaillir une source de lumières sur les malheureuses contrées dévorées par les flammes républicaines.

C'est un lâche de la meilleure trempe , et je me souviens qu'aux roches d'Erigné il perdit tellement la tête , et fit de si plaisantes dispositions , que toute l'armée manqua d'être jetée dans la Loire ; le pont de Cé n'était pas rétabli , et les *Vendéens avaient l'avantage*. M. Turreau m'ordonna de grimper les roches d'Erigné avec mes hussards , et je le tirai d'embarras. Ce fut un nommé *Levasseur* qui m'apporta son ordre. M. Turreau , tout gonflé de sa victoire , écrivit au ministre *Bouchotte* une lettre dans laquelle il me portait aux nues , comme ayant repris les roches d'Erigné. La lettre fut imprimée et distribuée en Septembre 93. Je remercie monsieur Turreau de l'éloge qu'il fit de moi , dans son compte rendu , et je lui déclare que ce que je fis était moins pour lui plaire que pour ne point tomber dans l'eau.

Les

Les assassins du peuple , tels que Carrier , Hentz , Francastel et autres , se firent des reproches mutuels , et consignerent dans leurs *factums* des faits dont il leur est maintenant impossible de nier l'authenticité.

Placé par d'affreuses circonstances au milieu des scélérats , je n'ai pas à me reprocher d'avoir , comme eux , fait l'apologie des meurtres ; *mes registres , ma correspondance* et les papiers publics dans lesquels *on insérerait mes lettres* , existent encore , et se rapportent exactement à ce que j'écris aujourd'hui.

Les armées catholiques et royales de la Vendée , n'ont eu une véritable consistance que depuis le mois d'Avril 1793 , jusqu'à la bataille de Chollet , du 17 Octobre suivant. Ce fut alors que *la ceinture de feu et la terreur qui précédaient nos colonnes* , forcèrent les Vendéens de passer la Loire. Jusqu'alors les cultivateurs naturellement placés sur tous les points où ils devaient agir , n'avaient compté que des succès à la guerre ; dans le cours de sept mois , les habiles généraux royalistes avaient mis toutes nos armées en déroute , fait 30,000 prisonniers , et s'étaient rendus maîtres de trois cents bouches à feu. Les Vendéens ne devaient leurs succès *qu'à eux-mêmes* , car ils ne recevaient aucun secours de l'étranger ; mais le ministre Bouchotte les seconda puissamment , en faisant diriger l'armée

républicaine par Ronsin et Rossignol , qui empoisonnerent l'état-major d'une foule *de septembreurs* et de généraux pour lesquels le massacre était une récréation.

Une grande partie des conspirateurs , tels que *Momoro, Ancart, Milliere, la Chevardiere, etc.*, étaient envoyés par le ministre de la guerre ou les autorités civiles de Paris (c'est-à-dire celles du 2 Septembre) et ils étaient investi de pouvoirs illimités.

Il y avait un régiment de *ces représentans du peuple*, dont la majorité fut mise hors la loi comme terroristes , ou périt justement sur l'échafaud.

Si tous ces monstres eussent été d'honnêtes gens, ils avaient les moyens de calmer l'insurrection , mais loin de montrer des intentions pacifiques , ils vexaient, destituaient , ou faisaient guillotiner tout individu qui proposait des mesures de douceur.

La guerre ne prit donc un caractere décidé, que lorsque la barbarie des conventionnels força les paysans à *vaincre ou mourir*. Ils furent eux-mêmes chercher la plus grande partie de leurs généraux , et les obligèrent de quitter leurs habitations pour les conduire au combat. *Chollet Thouars, Saumur, Angers* et tous leurs environs avaient été bientôt conquis par les royalistes. Chaque déroute qu'ils donnaient leur valait douze ou quinze mille fusils , et des canons

à proportion : de *Vihiers* , ils repoussaient les républicains , tantôt jusqu'à Tours, Nantes et Niort, et très-souvent à Saumur ou à Chinon.

Je m'abstiendrai de parler ici de ce qu'on devait faire quand l'armée catholique et royale était par-tout triomphante , mais j'observerai que dans le moment où elle faisait frémir les fondateurs de la république , alors les puissances coalisées , les royalistes de l'extérieur , cette quantité d'envoyés des princes dont on parle tant , ne s'occupaient pas plus de la Vendée que si elle n'eût jamais existée ; *il n'en fut* question dans l'étranger que lorsque l'élite des combattans eut perdu la vie de l'autre côté de la Loire.

Charette , resté dans le Boccage , s'y maintint long-tems à force de ruses , et sur tout d'activité ; mais il n'était pas capable de tenter de grandes entreprises ; il se borna , *jusqu'à sa mort* , à faire surprendre des camps , à piller des convois , et sur-tout à subdiviser les forces de ses ennemis en leur tendant des embûches multipliées. Lui et les siens étaient obligés de rester cachés *huit jours* dans les forêts , et pendant près de trois ans les républicains ont beaucoup trop enflé leurs combats et la puissance de Charette , qui était resserré dans une circonférence fort étroite , car il n'occupait ordinairement que ce qu'on appelle le district *de la Roche-sur-Yon*.

Vers le milieu d'Octobre 1793 , à la suite de

deux batailles sanglantes qui se donnerent à Châtillon, toutes les colonnes de l'armée républicaine se dirigèrent sur Chollet, en mettant le feu par-tout sur leur passage. Chollet fut évacué par l'armée catholique, mais le surlendemain elle vint attaquer les républicains avec une vigueur et un acharnement extraordinaires. La victoire fut long-tems très-douteuse, et la moitié de l'armée républicaine campée en-deça de Chollet, avait déjà pris lâchement la fuite, tandis que l'armée de Mayence soutenait seule le feu de l'ennemi, qui fut forcé à la retraite, et perdit beaucoup de monde.

L'imbécille et vain général l'Echelle (31) qui

(31) Ce l'Echelle était un maître d'armes de Xaintes, aussi ignorant que révolutionnaire ; le député Bellegarde, spadassin et escroc (tout le monde peut regarder sa main, qu'on lui a cloué sur un tapis de jeu), l'avait amené à l'armée, en l'annonçant comme le génie qui devait sauver la France, et sur-tout la Vendée. Ce grand général disait avec complaisance, il faut une *Echelle pour monter sur Charette*.

Un cavalier bourgeois, de Saumur ou d'Angers, fit entrer le général l'Echelle dans une maison qu'il avait *au May*, superbe bourg ; son épouse, qui était restée chez elle, offrit à l'Echelle un poulet et d'excellent vin, et pendant que le mari faisait préparer le dîner, la colonne passait et incendiait par-tout. Le cavalier bourgeois qui était de l'escorte de l'Echelle, eut la douleur de voir brûler sa propriété, pour prix de son républicanisme et de son dîner. C'est comme témoin et observateur que je parle, et, si j'avais le temps, j' citerais dix mille traits de cette nature.

avait remplacé Rossignol dans le commandement général de l'armée, après avoir écrit et chanté victoire, *fut tout étonné* d'appercevoir l'armée catholique et royale de l'autre côté de la Loire. Elle occupait une très-belle position à Varades, et son parc d'artillerie était sur la place. Comme il était impossible à l'Echelle de passer ce fleuve à la vue des royalistes, et que d'ailleurs les bateaux étaient brûlés ou de l'autre côté, il divisa ses troupes; une partie alla par Nantes, et l'autre par les Ponts de Cé, tandis qu'une brigade et la cavalerie légère, à laquelle j'étais attaché, se portait sur Ancenis où nous passâmes la Loire, les uns à cheval, et les autres dans des barques à demi brûlées.

L'Echelle laissa quelques bataillons dans la Vendée, avec ordre de continuer les brûlemens et les massacres de l'intérieur, et arriva enfin à Laval, où il fut battu complètement et par sa faute. Les soldats l'injurierent, et Merlin de Thionville l'envoya mourir de honte à Nantes. Comme je n'écris pas ici une histoire de la Vendée, je suis forcé de passer sur une foule de détails plus intéressans les uns que les autres. Je me borne seulement à rétablir les faits tronqués ou dénaturés par les gens intéressés à mentir.

La déroute de Laval coûta la vie à plus de dix mille républicains, * et ce qui put se sauver, alla

* Les causes secrettes de cette déroute doivent être attribuées au général Marceau. Ce fut lui qui écrivit l'ordre en

droit à Angers ; Les Vendéens firent une foule de prisonniers , et malgré l'état de rage et de désespoir dans lequel ils étaient , ils firent grâce aux volontaires. Tous les Français apprendront avec étonnement et indignation , que lors de l'invasion de Laval , une madame de Montfranc cacha chez elle cinquante républicains , qu'elle obtint leur grâce de monsieur de l'Escure et autres chefs , et que pour prix de cette belle action , cette respectable femme âgée de 78 ans , mourut de faim et de misère à Doué , dans une prison où le député la Vallée l'avait fait mettre *comme suspecte*.

A l'époque de la victoire de Laval , si les royalistes se fussent portés droit en Bretagne , ils en faisaient la conquête , et pouvaient s'y maintenir. Ils en eurent deux fois l'occasion : car après la déroute de *Pont-Orson* , la ville de Rennes fut évacuée par le lâche Rossignol qui commandait l'armée des côtes de Brest ; c'est ainsi que ce misérable s'est conduit pendant toute la guerre ; il se sauva en désordre à Château-Briand. Les Vendéens , au lieu d'entrer à Rennes , prirent la route de Fougères : Les pauvres paysans *rebutés par le siège de Granville* , et enthousiasmés par la victoire de

vertu duquel le commandant de l'avant-garde fut forcé de se replier sur le corps d'armée. Ce qu'il fit par jalousie , et à la suite d'un souper où on avait heurté son orgueil. *Marceau* n'est pas sans talent , mais il est l'intime et le défenseur de *Sergent-Septembre*.

Pont-Orson, manifestaient hautement le desir de rentrer dans leur pays; d'un autre côté on faisait courir, parmi eux, le bruit que leur chefs voulaient les abandonner, en se sauvant en Angleterre; on désignait sur-tout le prince de Talmont, dans lequel ils avaient la plus grande confiance : toutes ces considérations déterminèrent les chefs royalistes à marcher sur Angers.

J'avais été placé à Laval pour maintenir la communication d'Angers à Rennes, et sur-tout pour faire la guerre aux chouans *qui venaient de naître*. (32) Je me trouvais le seul officier-général à 22 lieues de l'armée battue, abandonné à mes propres ressources, qui consistaient en deux mille hommes, et quelques pieces de canon. J'avais sous mes ordres les adjudans-généraux Moulin et Hortode, sujets du plus grand mérite, et sur-tout *anticannibales*. *

(32) Les habitans de Laval se souviendront long-tems de ma maniere de faire la guerre. Bien persuadé que l'insurrection des paysans les ferait périr, je les convertissais, et à force de douceur, j'étais parvenu à rétablir parfaitement l'ordre. J'ai commencé précisément comme le général *Hoché* finit, c'est-à-dire, qu'en novembre 1793, on m'a apporté à Laval plus de 1,200 fusils. Ce fait est de notoriété publique. — L'insurrection des chouans a valu de l'argent à quelques personnages, mais en quoi a-t-elle servi la royauté? Les Bretons ont été pillés et égorgés, et ont fini par être forcés à la soumission *physique*.

* Le premier s'est brûlé la cervelle, indigné de la lâcheté

J'apprends que l'armée catholique marchait sur moi à grandes journées, je vais au devant d'elle dans l'intention de ralentir sa marche, et j'envoie l'adjudant-général Moulin sur la route d'Erné, tandis que je me portais sur celle de Mayenne.

Je voulais sauver mes 2,000 hommes à quelque prix que ce fut. Le 7 Frimaire (28 Novembre) j'avais sur les bras toute l'armée catholique; ce qui ne m'empêcha pas de me retirer sans perdre un soldat, et je sortais du faubourg de Laval précisément lorsque l'avant-garde Vendéenne y entra. Mon but était rempli, et sans commettre de trahison, j'avais sauvé ma troupe et préservé la ville de Laval *des plus grands malheurs*. Les habitans de cette commune, royalistes ou démocrates, m'ont rendu depuis long-tems justice à cet égard, *

Quelques heures après mon départ de Laval, un fort parti de troupes légères vint pour m'attaquer à *Entrâmes*; je mis sur-le-champ en bataille, et j'étais dans une position tellement avantageuse, que la *Roche-Jacquelin*, peu accoutumé à voir tant d'ordre, se retira sur-le-champ.

de ses soldats qui l'abandonnerent à Chollet en 94. Le second est maintenant à Paris, et peut certifier tout ce qui est relatif à Angers.

* On n'a point parlé de cette retraite, parce que c'est moi qui l'ai faite, et que toutes mes actions appartiennent de droit à la calomnie.

Je me jetai dans Angers, où je trouvai le *scélérat de Francastel*, et *Le Vasseur de la Sarthe*, députés. Sur le compte que je leur rendis, la ville fut mise en état de siège et je fus chargé de la défense de cette place : (33) mon premier soin fut d'envoyer mon aide-de-camp à la prison où venaient d'être conduits 132 Nantais. Je les fis rassurer sur le terrible sort qui les menaçait, en promettant de m'occuper sans cesse, et par tous les moyens possibles de les soustraire à la mort— Que de bassesses ! que de mensonges il m'a fallu faire ! que de mains atroces j'ai serrées pour prouver *révolutionnairement*, qu'il fallait envoyer les 132

(33) Le jeune Serrent, commandant du bataillon de Saint-Amand, vint, pendant le siège, me demander le remplacement d'une pièce de quatre qui venait d'être démontée à son poste. Comme il était échauffé par l'odeur de la poudre, il s'exprima avec véhémence. —Le Vasseur lui dit qu'il n'aimait pas les gens qui parlaient si haut, et qu'il ne croyait pas à leur courage. Le jeune homme sort les larmes aux yeux et la rage dans le cœur. Il crie par-tout qu'on l'a déshonoré, et monte sur le rempart où il trouva la mort. On vint m'en rendre compte au moment où je faisais son éloge à Le Vasseur, en l'assurant que cet officier était plein de courage et d'intelligence, que j'étais fâché du propos qu'il lui avait tenu. Le Vasseur ne témoigna pas le moindre regret. C'est ainsi que beaucoup de militaires se sont fait tuer de désespoir. Je regretterai ce Serrent tout ma vie ; il était brave et doux, et en trois semaines il avait pacifié tous les environs de la Gravelle, où je l'avais établi commandant.

conspirateurs à Paris; qu'à la vérité ils méritaient d'être fusillés, (il fallait bien parler sur ce ton), mais que *Francastel* ne devait pas se compromettre, en ôtant au tribunal révolutionnaire, auquel ils étaient envoyés, la faculté de les juger, etc. etc. C'est le hasard qui depuis les a sauvés, mais j'ai eu le bonheur de donner lieu à ce hasard. *

Je fus attaqué à Angers le 5 Décembre (14 Frimaire) à onze heures du matin. La garnison fit des prodiges de valeur, soldats, habitans, tout le monde se battit; les députés avaient employé tous les moyens révolutionnaires pour faire triompher leur République, et d'ailleurs les royalistes, malgré leur grand nombre, n'étaient pas en état de prendre une ville dont les murailles avaient été réparées, et dont le château et les remparts étaient garnis d'artillerie.—Je fus accusé publiquement d'avoir voulu livrer la place; on me dénonça à la Convention, et il est pourtant très-vrai que je me suis défendu franchement. Le procureur-syndic, nommé *Vial*, voulant s'arroger les honneurs de la victoire, publia par-tout, et imprima que je lui avais dit que la ville n'était pas *défensible*, et que sur ce propos, il m'avait menacé de l'arrestation. Il est important de rele-

* Jacobins, bourreaux, septembriseurs, ce fait est aussi vrai que vos crimes sont dégoûtans.

ver ce fait , et je déclare que Vial est un imposteur :

1°. Parce que dans une ville assiégée , l'autorité civile n'existait plus , (excepté celle des députés,) et que maître Vial n'avoit point d'inspection sur les militaires.

2°. Toutes les opérations du siège sont portées sur mon registre , et mes ordres ont été transmis par *Hortode* , adjudant - général , qui a déjà démenti Vial.

Je pourrais me faire un mérite aux yeux des royalistes , en disant que j'ai voulu livrer la ville ; mais il est certain que non-seulement il m'était impossible de trahir , mais encore que je n'avais pas la volonté de faire passer au fil de l'épée , des soldats qui m'accablaient de leur confiance , et on doit d'autant mieux m'en croire que je ne crains plus la guillotine , (34) et que je n'aime pas la République fabriquée par la convention.

(34) Si le lecteur me suppose un peu de sensibilité , il doit se peindre mes souffrances : royaliste par sentiment , le hasard m'avait conduit à faire la guerre aux royalistes. On ne pouvait ni refuser un grade , ni donner sa démission , sans être traité comme suspect. On m'avait fait général , pour m'ôter un régiment auquel j'étais attaché. *Mon épouse* venait , ainsi que ma mere , d'être arrêtée à Saumur. J'étais obligé de dévorer mes larmes devant une bande de bourreaux. Le député la Vallée m'accompagnait de *Laval* à Angers ; il avait fait incarcérer des centaines de victimes ,

Quelques momens avant le siège , le député la Vallée était à cheval avec moi , et me disait , pour m'encourager à faire mon devoir : « général ,
« défends-toi , trembles , car si tu fais la moindre
« faute , la vengeance nationale est là. » —
(Il me montrait un échaffaud). — Et moi ,
sans perdre un instant , je cours assembler tous les
chefs de corps , et je leur dis en plein conseil :
« citoyens , défendez-vous , tremblez , car si vous
« faites la moindre faute , la vengeance nationale

dont les parens me suivaient en cachette , espérant que je
fléchirais en leur faveur , ce la Vallée qui m'estimait , tout
en me disant que *je n'étais pas révolutionnaire*. Du nombre
de ces infortunés étaient *la jeune dame Monfranc* , et *mademoiselle Dubignon* ; ces femmes vertueuses et intéressantes suivaient les charretées de prisonniers. Par-tout je les rencontrais. — Je promettais et je n'avais aucun pouvoir. O République Française ! tous ceux qui t'aiment , aiment donc le crime et la mort. Si Stofflet , avant de périr , a dit de moi *que j'étais honnête homme* , ce n'est pas que je me sois jamais entendu avec lui , mais c'est sans doute parce que les paysans que j'escamotais aux bouchers , ne manquaient pas de nommer celui auquel ils devaient la vie.

Grâces à Dieu , je fus destitué immédiatement après le siège d'Angers , et je ne vis pas tous les massacres qui se commirent ultérieurement. J'étais blessé lorsqu'on me signifia ma suspension , ce qui ne m'empêcha pas de me sauver avec un fidele domestique. Une heure plus tard , j'étais pris

« est là. » On sent tout l'effet que devait produire un semblable discours.

Les royalistes, repoussés d'Angers, se portèrent sur le Mans, où ils furent atteints par des troupes fraîches et nombreuses ; le carnage fut épouvantable, l'armée catholique se retira en désordre, forcée d'abandonner les femmes et enfans à la férocité du vainqueur. La bataille de Savenay mit le comble à tous les malheurs qu'avait éprouvé cette armée : là elle fut totalement détruite et dispersée, et c'est avec quelque raison, que Barrère disait alors, *que la Vendée était détruite.*

Ainsi périt cette quantité prodigieuse de cultivateurs, de vieillards, de femmes et d'enfans ; rien ne fut excepté du massacre général ; les députés faisaient fusiller ; Carrier noyait ; les commissaires militaires jugeaient 3 ou 400 hommes en une heure, et de l'autre côté de la Loire, on poignardait l'homme qui n'avait pas eu la force de quitter son lit. (35).

(35) Afin qu'on ne m'accuse pas de parler toujours *ab irato*, je vais citer l'ouvrage de *Vial*, sur la Vendée. Cet homme, ainsi que je l'ai dit plus haut, est un révolutionnaire et noyeur, mais il s'est brouillé avec ses collègues, et les a dénoncés.—Page 130 : « le 23 Ventôse, Turreau arriva à Chalonnès, le lendemain il incendia les propriétés des patriotes, fit fusiller *plusieurs femmes ou enfans* ; « en mon particulier, j'en fus quitte pour une métairie appelée *la Bazéguinière.* » Id. page 78, « sur 20,000 in-

La postérité n'oubliera pas sans doute , que l'armée royale, avant de succomber, était éloignée

« dividuals qui ont été fusillés dans le département de Maine
« et Loire, il est prouvé par cinq jugemens que je tiens
« dans ma main , que 590 qui ont subi *ce triste sort* n'é-
« taient point hors la loi. 79 ont été exécutés le 3 Nivôse ,
« 75 le 4 dudit , 233 le 6 , 105 le 23 et 99 le 27 Germinal.
« Une très-grande quantité d'enfans ont été compris dans
« lesdits cinq jugemens. »

Francastel écrivait, en établissant la commission militaire,
« que tant qu'il y aurait de grands coupables ou fédéralistes
« dans ces contrées , les tribunaux ordinaires ne devaient
« pas être en activité. » *Ecoutez toujours Vial*, parlant à
la société populaire d'Angers. « Vous savez tous, citoyens,
« que plus de 2000 femmes et enfans ont été assassinés de
« cette infame maniere. — Vacheron et Morin, membres de
« cette détestable commission, dressaient des listes : que
« deux femmes observerent au nommé *Obrumier* qu'elles
« n'avaient été arrêtées que comme suspectes , mais que
« malgré cela il les fit fusiller avec 70 autres femmes. Lors-
« que quelques-unes d'entr'elles restaient avec un souffle
« de vie , l'humain Goupil leur plongeait son sabre dans le
« ventre. Les citoyens d'Angers déposerent avoir vu passer
« toutes ces victimes devant leurs portes , au son d'une mu-
« sique jouant des airs patriotiques , et qu'ils ont remarqué
« qu'il y avait des filles de 15 à 16 ans , doublement inté-
« ressantes par leur beauté et par leur âge , qui embrassaient
« les genoux de leurs bourreaux , en criant, *sauvez-nous la*
« *vie* ; que tout le monde , jusqu'à la force armée , versait
« des larmes , excepté les monstres de la commission mili-
« taire , qui avaient la barbarie d'insulter à la sensibilité du
« peuple ». Page 127.

à 40 lieues de son territoire , sans magasin , sans pain , et environnée par trois armées ennemies , et que , malgré cela , elle battit les républicains deux fois à Laval , à Craon , à Ernée-Fougères , Dol et Pont-Orson. Si quelque chose pouvait égaler le courage de ces malheureux Poitevins , c'était l'ignorance crasse , et la barbarie des généraux qu'on leur opposait. Ces hommes dont quelques - uns ont des réputations de grands militaires , se laissaient battre et surprendre par-tout , et ne montraient de courage que pour faire égorger des prisonniers.

Ce fut après cette bataille de Savenay , que le fameux général Turreau vint prendre le commandement de l'armée de l'Ouest ; il s'établit à Nantes , où était Carrier , et une de ses principales opérations fut de diviser ses troupes en douze colonnes , chargées de traverser la Vendée dans tous les sens.

Il donna à chaque officier-général l'ordre très-positif et *très-commun* , d'incendier tout ce qui avait été oublié , et de massacrer sans miséricorde *l'universalité des habitans* qui étaient restés dans

Les membres de cette commission militaire étaient *Antoine Félix* , président et successeur de *Parrein* , *François Milliere* , *François la Porte* , *Jacques Hudoux* , *Joseph Roussel* , *Marie Obrumier* , *Gabriel Goupil* et *Loisillon*. Tous ces hommes se portent bien. Vive la justice et le dictoire ! (Bon jour , Carnot.)

leurs foyers. Et voici la lettre qu'il écrivait à ce sujet aux administrateurs d'Angers.

« Au Quartier-Général à Doué, le 29 Nivôse, l'an 2 de la République.

« J'ai donné des ordres pour que la Vendée
« fut traversée par douze colonnes, chargées de
« faire en tous lieux la fouille la plus scrupu-
« leuse, mais malgré toutes les précautions que
« j'ai prises, quelques-uns de ces scélérats pour-
« raient s'y soustraire en cherchant dans les
« départemens voisins un asyle, si vous ne secon-
« diez d'une surveillance la plus active les mesu-
« res que j'ai adoptées, etc. »

(Signé) TURREAU. (36)

En vertu d'une lettre de Hentz et Francastel, datée du 4 Floréal suivant, Turreau fit mettre à l'ordre général « de tout tuer, de tout incendier,

(36) L'homme qui pourrait donner les renseignemens les plus précieux sur la Vendée, est monsieur *Robert*, *ex-comédien au théâtre du Marais* : dès le mois de Mai 93 il fut sous-chef de l'état-major du général Berthier, lequel fut aide-de-camp du maréchal de Broglie, en juillet 89. Royaliste, après cela républicain, et puis encore royaliste un petit moment, et maintenant un bon républicain, bras droit de *Buonaparte* en Italie. Monsieur *Robert*, général de division, a été chef de l'état-major des Rossignol, l'Echelle et Turreau, et c'est lui qui a expédié tous les ordres, s'il lui plaisait de communiquer ses registres au public, on y verrait du curieux et du terrible.

« car

« *car tels sont les ordres du comité de salut public.* » (Bon jour , Carnot).

Il résulte de tout ce qu'on vient de lire, que depuis l'émigration des Vendéens en Octobre 93, leur pays ne fut plus que le théâtre d'une guerre de patrouille et d'égorgemens multipliés. Charette faisoit face par-tout, et n'avait point de corps d'armée, au lieu que les républicains étaient nombreux *et ambulans*. Quelques généraux républicains faisaient égorger deux ou trois cents malheureux qu'ils rencontraient sous leurs pas, et s'avisait *d'écrire* qu'à la suite d'une bataille *ils avaient fait mordre la poussière aux ennemis de la République*. On ne saurait imaginer combien le plaisir de faire lire une lettre par Barrere, a fait tuer de paysans. (37) Il était impossible à

(37) Extrait de l'ouvrage de *Vial d'Angers*, page 111.
 le 2 Nivôse il se rendit 1,200 rebelles au général Moulin, il demanda à Francastel ce qu'il devait en faire ; ce dernier envoya chercher les 1,200 individus, et les fit fusiller dans la plaine de Ste. Gemmes ». — Moulin, général de division, pour avoir donné des passe-ports à quelques paysans, afin d'attirer leurs camarades, fut mandé par Carrier et conduit de St. Florent à Nantes ; Carrier l'assomma de coups de plat de sabre et l'envoya en prison, peu s'en est fallu qu'il n'allât dans un bateau à roupape. Moulin est officier général, je l'ai vu se battre avec courage et sang-froid : et Moulin n'a pas mordu et déchiré le nez de Carrier qui le frappait. — Arrangez cela.

Charette de résister à force ouverte à toutes ces atrocités; mais il se portait par-tout, et avait particulièrement l'art d'éviter le combat quand il ne lui était pas avantageux. S'il s'est soutenu si long - temps, c'est graces à ses connaissances locales, ainsi qu'à son intrépidité et celle du petit nombre de ses compagnons.

Quelques mois après la mort de Robespierre, on osa enfin parler des crimes de ses nombreux tyrans. Turreau fut arrêté avec tous *ses freres d'armes*, c'est-à-dire les plus chauds brûleurs et égorgeurs.

Il n'y eut qu'un cri pour demander leur punition, mais une partie de leurs accusateurs étaient leurs amis; aujourd'hui ils sont sains et saufs.

Cependant les modérés de la Convention firent semblant de vouloir ramener par la douceur la poignée de Vendéens restée avec Charette, ainsi que ceux qui, échappés à la boucherie de Savenay, étaient allés le joindre. Des propositions de paix ne vinrent jamais plus à propos pour Charette, qui était alors dans une situation désespérée.

Aussitôt qu'on eut parlé d'amnistie, on entendit les absurdes déclamations des terroristes de tous les ordres, mais ce n'était rien en comparaison de la conduite de quelques généraux; ils s'opposaient sourdement, *et à la faveur de leurs fonctions*, au succès de la pacification, tandis que la Convention venait d'étendre les effets de cette mesure

sur toute la Bretagne et les départemens insurgés (38).

(38) Il faut que le public sache que lors de la pacification des chouans, il y avait à Rennes le parti *Boursault*, et le parti *Bollet*. Ces deux députés se haïssaient mortellement, et se le témoignaient d'une manière indécente. *Boursault* traitait *Bollet* de grosse bête, *Bollet*, appelait *Boursault* histrion et fripon. Les généraux du parti *Bollet* voulaient la pacification, et ceux de *Boursault* criaient contre, ensorte que les chefs chouans étaient cernés et arrêtés, quoiqu'ils eussent des trêves plein leurs poches, et qu'ils fussent même à table avec des républicains. Les chouans se conduisaient de même envers les troupes, et ce, par représailles.

J'ai assisté à une audience que le général Hoche donna à tout le parti chouan, réuni à *Moncontour*, il inspira une confiance générale; parla avec toute la justesse et la dignité qui convenaient à la négociation. Les choses allaient très-bien, mais le comédien *Malherbe Boursault* était jaloux de lui et travaillait si bien à le perdre dans l'esprit des comités, que le général Hoche était destitué pendant qu'il était à Quibron. Jusqu'à cette malheureuse affaire, j'ai toujours vu dans le général Hoche, un homme sage, juste et d'un très-grand caractère, et je lui étais d'autant plus attaché, qu'il me paraissait vouloir sincèrement le bien.

On m'a dit depuis, qu'il s'était rangé du parti de ceux qui prétendent que le terrorisme *n'exista jamais*. Louvet l'accuse de terrorisme dans ses Notices, et le traite de *furieux jacobin*: pour moi, je sais qu'il sert chaudement la République, qu'il l'aime, qu'il la veut. — Le temps lui apprendra si un gouvernement, basé sur des crimes

Quelques députés déploierent en cette occasion la lâcheté et la perfidie , auxquels les gens sages s'attendaient de leur part , et rien n'était plus grotesque que le plénipotentiaire *Boursault* et ses imbécilles acolytes, entourés de valets de guillotine , qui étaient devenus des marchands d'*humanité*.

De leur côté , plusieurs royalistes commettaient journellement les plus grandes inconséquences, et les hommes de sang étaient à l'affût de tout ce qu'ils disaient ou faisaient. Quelques chefs chouans ou Vendéens affectaient de porter des cocardes blanches, et disaient pour raison , qu'ils étaient *en parlementaires*, et qu'ils ne suivraient les lois de la République , que quand tout serait conclu ; d'autres annonçaient des prétentions immenses à des gens qui , d'avance , avaient l'intention de les jouer , de les diviser , de les égorger. A cette époque j'étais disgracié , et le député *Brue* venait de me faire ôter le commandement de *Vannes* ; je m'étais rendu à *Rennes* pour examiner tout à

sans nombre , si une République qui coûte la vie à trois millions d'hommes , peuvent convenir au peuple Français.

Le général *Hoche* est sans contredit , un des hommes de France , qui a le plus de *vrai talent* , mais il a en même temps une *prodigieuse ambition* ; et c'est le seul défaut que je lui connaisse. L'ambition mène à tous les crimes.

mon aise les turpitudes et les billevesées de nos pacificateurs.

Je vis beaucoup de royalistes , parmi lesquels il y avait certains brouillons qui fournissaient sans cesse des armes à leurs ennemis ; d'autres affectaient un caractère diplomatique , et se donnaient une importance ridicule , et cela alarmait les députés qui craignaient , *en allant trop loin* , de devenir eux-mêmes victimes de leur traité de paix. Je dis mon opinion à quelques personnages , en les engageant à faire le sacrifice de leur amour-propre : je savais combien ils couraient de risque , et j'ai remarqué *en cette occasion* , qu'il est beaucoup plus aisé de se battre que d'avoir un esprit juste et délié.

Plusieurs généraux voyaient avec rage que si la paix avait réellement lieu , il leur fallait retourner à l'échoppe , reprendre le tire-pied , le peigne , ou le tablier. (39) Ils eurent donc l'adresse de tirer

(39) Dans la très-grande quantité de généraux employés , il y en a une douzaine qu'on peut citer comme gens instruits , et ce qu'on appelle *militaires*. Le gouvernement les craint et les surveille , il les traite *si bien* , qu'ils ont intérêt à lui être fideles. Quant au reste , ce sont des manans qui ne doivent leur élévation qu'à un dévouement féroce pour les volontés d'un comité ou d'un directoire , ils sont presque tous grossiers , ignorans , et tirés de la classe la plus abjecte : c'est-là le vrai motif de leur incorruptibilité. Le miroitier Jourdan est un homme de cette trempe , c'est un terroriste

parti de tout ce qui arrivait aux royalistes , auxquels ils faisaient un crime du bon accueil qu'ils recevaient à *Nantes* et à *Rennes* , tandis qu'on ne regardait pas les républicains.

Il y avait tous les jours dans les spectacles et les cafés vingt rixes particulières , et dès-lors les négociations prirent un caractère de fausseté , et on rusa de part et d'autre assez gauchement.

Pendant ce temps , l'opinion se manifestait avec une telle fureur , que tout le monde pensait que la Convention voulait rétablir la royauté , insensiblement et sans accoups : plusieurs personnes disaient que les pacificateurs avaient des instructions secrètes.

Enfin , les représentans du peuple , après de longs débats entr'eux et des scènes stupidement scandaleuses , finirent par signer deux traités de paix ; l'un à une lieue de *Nantes* , et l'autre à la *Mabilaie* , près *Rennes*.

Tout se passa de la manière la plus maussade , et le malheureux *Charette* , entrant à *Nantes* avec le cortège des députés , avait un air consterné , qui fut remarqué de tout le monde. Les représentans

prononcé.-- Il y a aussi la classe des roués , tel que *Dubayet* , qui était feuillant et monarchien à l'assemblée législative , *Beurnonville* qui était royaliste en diable , et qui ne s'en cachait pas dans le temps qu'il taillait le 31 chez des comtesses. Eh bien ! c'est ce salmigondis de passions ambitieuses qui consolide la République Française.

n'étaient pour rien dans les éloges qu'on prodiguait aux Vendéens, ils se trouvaient dans une fausse position.

Charette, prudent, fut toujours sur ses gardes, il se tint sur la défensive sans affectation; il était d'ailleurs convenu qu'il ferait la police sur son territoire : Il retourna dans son Boccage. Quant à monsieur de Cormatin, qui était chef de chouans, il fut arrêté de la manière la plus déloyal, et tout le monde sait le reste. (40).

(40) Le jour où la paix se signa, *Charette* arriva au rendez-vous avec une escorte, et vint au devant du général *Canclaux* et des commissaires de la Convention; en les abordant il dit très-haut : « Le général *Canclaux* veut-il « permettre à Charette de lui offrir le baiser fraternel ». Sur quoi *Canclaux*, tout interdit, se tourna du côté de *Bollet*, en lui demandant son approbation, et il eut précisément l'air de dire, comme Thomas Diafoirus à son père---baiserai-je ? *Bollet* le poussa brusquement, en lui disant, oui, oui. --- Charette changea de couleur, mais il n'eut pas l'air de s'apercevoir de la..... pusillanimité de *Canclaux*. *M. de Béjari*, témoin, a raconté cette anecdote à tout le monde.

M. de Cormatin fut arrêté en sortant de dîner avec les commissaires; son procès est un monument de la rouerie révolutionnaire : toutes les fois que les modérés prenaient le dessus, les terroristes conventionnels demandaient *le prompt jugement des conspirateurs*, et l'affaire une fois entamée, les juges furent plus embarrassés que les accusés, auxquels on refusa de faire comparaître un général *Hubert*, qui avait été chargé de mission auprès

Le comité de salut public n'a jamais osé publier les articles secrets de ces traités de paix. Tout ce qui se passa alors devint illusoire de part et d'autre, et les choses restèrent à-peu-près *in statu quo*, lorsque les expéditions de Quibron et de l'Isle-Dieu, firent tout changer de face

Les hommes sur le rapport desquels Monsieur le comte d'Artois a mis pied à terre dans une chetive isle, pour aller de là, aborder dans la Vendée, connaissaient sans doute bien peu le pays, la position de Charette et les forces immenses de la République. Où était donc l'avantage d'aller conquérir un désert d'où il était presque impossible de sortir, tant à cause de la Loire, que des places fortifiées qui environnent *cette Vendée détruite*? Combien Charette avait-il de monde à sa disposition? Pas dix mille combattans.

Les princes doivent savoir par expérience, qu'il y a fort peu de gens *capables de bien observer*, et

des chouans. Cet homme profondément nul, et ne sachant pas parler, eut fait rire l'auditoire, en donnant la mesure de la perfidie de certaines gens qui lui confierent *de grands pouvoirs*. Humbert était maquignon, et marchand de fromage, et on en fit un diplomate, afin d'avoir la faculté de désavouer sa conduite en se rabattant sur son ignorance.

Ce fut *Réal* qui rédigea en secret le prononcé du jugement de Cormatin et co-accusés, et je préviens messieurs les juges que je sais, sur cela, beaucoup de choses, que je dirai en temps et lieux.

ils peuvent attribuer *de très-grands malheurs* aux idées de certaines personnes, qui ont grand soin de voir ce qui n'existe pas, et de ne point appercevoir ce qui existe réellement.

Si on n'eut pas tant menti sur les chouans et la Vendée, l'ordre serait rétabli en France: on retrouvera difficilement une occasion aussi avantageuse que celle qu'on a manqué à Quibron.

Là les moyens de réussir se présentaient de toutes parts; munitions abondantes, armes, argent, soldats, dévouement bien connu des Bretons, révoltes à Paris, famine terrible dans l'intérieur, mépris général pour le gouvernement; tout semblait se réunir pour assurer des succès aux royalistes. Et si à cette époque ils eussent remporté un avantage éclatant, ils entraînaient toute la France dans leur parti.

A l'instant de la descente, pourquoi les chouans, si nombreux alors, n'exécuterent-ils pas des mouvemens simultanés sur toute la surface du pays insurgé? Les chefs royalistes devaient sentir combien ces sortes de diversions pouvaient favoriser leurs entreprises, et au lieu d'agir méthodiquement et suivant les loix de la guerre, il convenait d'opposer aux républicains les moyens que ceux-ci employaient toujours, c'est-à-dire, se porter en masse sur un point et intimider à vingt lieues à la ronde. Il fallait *au lieu de commencer par où on devait finir*, conduire les royalistes au

milieu de la Bretagne, propager en tous lieux des maximes de clémence, l'amour de l'ordre et de la patrie, et prêcher d'exemple des gens déjà convertis : tout cela devait s'exécuter une heure après le débarquement. En pareil cas il faut saisir à propos la moindre circonstance, et employer autant que possible, les armes de la persuasion.

Une marche prompte, et des hommes fervens grossissaient l'armée royaliste de toute la population du pays. Les cantonnemens républicains disséminés sur un territoire immense n'avaient pas le temps de se rassembler, et plusieurs d'entr'eux se joignaient aux vainqueurs : c'est de cette manière que trois mille hommes débarqués pouvaient, en huit jours, changer les destinées de la France. Quelques livres de pain, et des souliers dans les havre-sacs, beaucoup d'ordre et du secret, suffisaient pour faire réussir une semblable expédition, et les immenses magasins qu'on devait laisser en rade, ne devenaient point la proie des républicains.

En faisant ces réflexions, je ne prétends pas blâmer la conduite des infortunés qui ont périés à Quibron, et je déclare à leurs bourreaux que si j'eusse encore commandé à *Vannes*, je me serais joint franchement aux royalistes ; réunir des Français à des Français, *quel beau crime à commettre ?*

Le général *Hoche* a vaincu , mais ses lauriers sont teints du sang *de ses compatriotes*, il a tué la marine Française , (41) et des hommes dont la loyauté seule égalait l'infortune. Le républicanisme n'exclut pas la générosité, et le vainqueur de Quibron , devait sauver *le jeune héros* qui se livra à lui avec tant de noblesse et de confiance. Hoche avait-il donc oublié , que le pere , la sœur , et toute la famille de ce brave jeune homme étaient morts sur l'échafaud républicain. C'est ainsi qu'on remercia le vertueux gouverneur des Invalides , de ce qu'au 14 Juillet , *il n'avait pas mitraillé le peuple*. Comme Louis XVI, il épargna le sang humain, et comme Louis XVI, il fut assassiné. Son fils pouvait-il aimer des Républicains *ingrats et égorgeurs* ?

Je ne prononcerai pas sur la réalité de la capi-

(41) Pourquoi la marine Française est-elle anéantie ? Pourquoi les colonies sont-elles perdues ? Pourquoi les Français n'ont-ils plus de commerce ? Pourquoi tous nos ports sont-ils bloqués ?

C'est que pour être officier de marine il faut un talent réel , être capable d'étudier les sciences exactes , et qu'il n'entre pas de charlatanisme dans l'art de la navigation. Je puis faire demain , un garçon apothicaire ou un savetier , excellent général en chef , et je lui donne pour cela un chapeau doré , un habit brodé et un cheval superbe ; mon homme attaque , bat six mille Autrichiens avec 20,000 hommes , perd la moitié de son monde , les morts couvrent ses bévues , et vive la République !

tulation accordée *verbalement* par le général Hoche. Qu'elle ait existée ou non, il était chef et *maître* de disposer de la victoire, et je lui connais trop de force d'ame, pour penser qu'il se soit laissé *prescrire des meurtres* par le *septembriseur Tallien*. Au reste, s'il a pu se résoudre à sacrifier tant de Français par politique ou par ambition, il est devenu sans doute le plus malheureux des hommes, et toute la gloire dont il se croit environné, ne peut le soustraire aux angoisses et aux remords.

On le proclame maintenant en tous lieux, le vainqueur de Charette et de Stofflet, le pacificateur de l'Ouest. *

Il n'a rien pacifié dans la Vendée, où le combat est fini faute de combattans. Que signifie une paix accordée à quelques habitans d'un pays dévasté, et sur l'étendue duquel on compte plus de *vingt villes*, et *dix-huit cents villages ou hameaux* réduits en cendres? (42)

* J'avoue que ce titre sonore me fait pitié. La Vendée était brûlée dès 1793, et c'est en 1796 qu'on appelle Hoche *le grand pacificateur*. Il a pacifié des décombres et des ossements : à cet égard, il conviendra que j'en sais autant que lui.

(42) Oui, peuple conquérant, *vingt villes* et *dix-huit cents villages ou hameaux* ont été brûlés par toi. Et ta gloire et tes lauriers te coûtent plus de trois millions d'hom-

Quant à la capture de Charette et Stofflet, il ne la doit qu'aux royalistes qu'il a su gagner, et qui ont lâchement livré leurs chefs. Le général Hoche qui commande maintenant trois armées, avait dans la Vendée *seule*, plus de 60,000 hommes, et sur-tout une très-nombreuse cavalerie; était-il donc si difficile de faire poursuivre Charette *de bois en bois*, et de traquer une poignée d'hommes réduits depuis fort long-temps à se cacher? fera-t-on accroire aux gens sensés que tous ceux qui ont le malheur de vivre dans ces affreux

mes; on ne saurait trop répéter ces vérités affligeantes, il y a tant de gens *qui ne croient pas* !

Par exemple, quel est le peuple d'Europe qui ne prend pas pour une fable l'établissement *de la tannerie de peau humaine* à Meudon ? On se souvient cependant qu'un homme vint à la barre de la Convention annoncer un procédé simple et nouveau pour procurer du cuir en abondance; que le comité de salut public (de Carnot) lui accorda l'emplacement du château de Meudon, dont les portes furent soigneusement fermées, et qu'enfin Barrere, Vadier et autres, furent les premiers qui portèrent des bottes faites de cuir humain. C'en'était pas au figuré que *Robespierre* écorchait son peuple; et comme Paris fournissait des souliers aux armées, il a pu arriver à plus d'un défenseur de la patrie d'être chaussé *avec la peau de ses parens et amis*. Voilà qui paraîtra encore plaisant et incroyable à certains *scélérats*, et sur-tout aux propagandistes.—

Convention nationale, il y a eu à Meudon une tannerie de peau humaine, et c'est à ton existence qu'on doit une conception aussi monstrueuse !

déserts , peuvent aimer la République ? Il leur suffit d'ouvrir les yeux pour la maudire. La paix est chimérique là où on ne peut plus continuer la guerre. Le Poitou et l'Anjou sont arrosés du sang de leurs habitans , et maintenant on peut dire à messieurs les généraux républicains :

Claudite jam rivos , pueri , sat prata biberunt.

Le général Hoche a , dit-on , fait déposer les *armes aux chouans* ; de tous côtés les chefs viennent protester de leur attachement à la République , et jurent de la servir. Si tous ceux qui ajoutent foi à ce fatras de mensonges , étaient initiés dans les secrets de la guerre de la Bretagne , ils ne croiraient pas un mot de ce qu'on publie , ils sauraient que le Breton a du caractère , et que quatre ans de malheurs et de guerre civile ont enraciné chez lui une haine profonde et implacable pour la République. Que quelques paysans aient déposé leurs armes , cela ne prouve pas qu'ils ont aussi déposé *leurs âmes*. Et on se trompe fort , si on suppose qu'ils adhèrent de cœur , à ce qu'il a plu à quelques gens de promettre en leur nom ; d'ailleurs , si on en excepte un petit nombre *d'hommes connus* , qu'étaient en général ces chefs de chouans ? De pauvres paysans , victimes malheureuses des intrigues de tous les partis , et fatigués avec raison d'être les matériaux d'une insurrection dont on n'a pas voulu profiter. Quelques personnages *ont spéculé sur leur zèle* , lors-

qu'il fallait en tirer parti, et maintenant leur soumission apparente est fondée sur ce qu'il ne veulent plus être volés et égorgés. (43) C'est en

(43) La conduite de nos troupes fait frissonner d'horreur, et il est rare de trouver des gens qui aient le courage de dire cela. En général, l'espece d'officier est incapable de réprimer, quelques-uns partagent. A *Locminé* je fis procéder à une visite de sac, devant le général *Hoche* et le député *Brue*; les soldats jeterent derriere la haie une ligne de nippes et de brigandage de tous les genres. Avant de faire partir ce bataillon en tournée, je l'avais harangué, menacé, conjuré au nom de l'honneur... *Brue*, cela est-il vrai ?

Les troupes venues de Hollande en Bretagne ont commis tous les crimes sur les lieux de passage; et dans les environs de Rouen, on a fait griller les pieds d'un paysan pour savoir où était son argent. J'ai envoyé 40 procès-verbaux à l'état-major et au terroriste *Pille*. Ce sont ces mêmes troupes qui voulaient tuer les muscadins de Rouen, et qui tiraient leurs sabres sur des cadettes; je les en ai empêché assez vigoureusement, mais à Caen, à la comédie, elles s'en sont dédommagées sous les auspices du général *Dubayet*. — Oh que c'est lâche! *Citoyen général en chef, ministre et ambassadeur*.

En 1793, le district de Sablé m'a requis de marcher sur à-peu-près trois cents bandits de différens régimens, qui, au lieu de se battre, s'étaient établis à *Présigné* qu'ils pillaient. Je fus à leur rencontre avec une petite colonne et une piece de quatre. Je leur fis mettre bas les armes, et en arrivant à Sablé je fis tondre les plus mutins et renfermer les autres. — Cette conduite fut regardée comme un attentat terrible contre la liberté. Les magistrats de tous les départemens insurgés ont à se reprocher de grands torts; ils ont

quoi, tout homme qui les connaît bien, les approuve. Enfin, en dépit de toutes les pacifications du monde, je persiste à dire, avec connaissance de cause, *que la République est et sera toujours en horreur* dans les départemens insurgés, et que tout coïncide en ce moment, à renforcer les Bretons dans leurs principes; en effet, l'assassinat journalier de leurs prêtres, et la persécution décrétée contre les catholiques, suffisent pour rallumer, à chaque instant, une guerre mal éteinte. Vous tous, hommes crédules, retenez une vérité que confirmera le temps : c'est que faire vivre un *chouan* ou *Vendéen* avec un républicain, c'est renouveler le supplice de *mezence*.

Mais en supposant que cette pacification ait une apparence de solidité, quel en sera le résultat ? Que le directoire exécutif n'ayant pas assez des trésors pillés en Italie par *Buonaparte*, essaiera d'en envoyer chercher en Angleterre ; cette expédition qui n'est pas aussi chimérique qu'on le pense, a deux objets principaux : premièrement de dévaster un pays riche et florissant, en lui inoculant la liberté *Robespierrienne*, et, d'un autre côté, si l'Empereur est forcé de faire la paix, il faut bien

manqué de courage en ne dénonçant pas le pillage des troupes et la conduite de plusieurs généraux. — Et je dirai éternellement qu'il n'y aurait pas eu de chouans, si on n'en eut pas fait naître à plaisir.

que

que le directoire se débarrasse de cette masse de Belges, de Liégeois et autres soldats dont il n'aura plus besoin, et qu'il doit envoyer mourir *quelque part*.

Depuis long-temps on parle aux républicains des immenses richesses de l'Angleterre, les gens destinés à commander cette fameuse descente, comptent sur de puissans amis, sur-tout *en Irlande*:

ils se flattent hautement qu'on leur tendra les bras et qu'ils seront secondés par un parti nombreux. Les plans d'exécution sont faits, et le moment n'est pas éloigné peut-être, où l'ambition viendra expirer de rage sur les côtes d'une isle dont les habitans sont véritablement patriotes, et où le salut commun commande de contenir avec vigueur les partisans de la liberté *anarchique*, de l'égalité oppressive, et de la misérable fraternité. (44)

(44) Comme Français, je suis loin de me réjouir de la ruine de notre marine et de beaucoup d'autres choses; mais en homme impartial, je sens que les Anglais, tout en usant des droits de la guerre, pourraient, comme les autres coalisés, se dispenser de prodiguer des secours aux malheureux; chassés et volés par la République. Des prêtres catholiques, existans par les bienfaits d'une nation protestante, donnent la mesure de ce peuple tant calomnié par les conventionnels. S'il existe beaucoup d'Anglais partisans de la Révolution Française, je les prie de lire le décret de la Convention, qui prescrit l'assassinat des prisonniers de leur nation. Pour moi qui, l'année passé, ne m'at-

L'exemple de l'Italie doit ouvrir les yeux aux peuples qui n'ont point encore été pillés par la masse que le directoire envoie à la boucherie.

Ecoutez le rapport fait l'an passé à la Convention, par le député Pelet : « si la campagne prochaine est inévitable, disait-il, il ne nous restera qu'à frapper les grands coups sur l'Italie, sans doute la République s'épuise par ses sanglantes victoires ; sans doute les Français périssent, mais la France libre ne saurait périr, sans entraîner l'Europe entière dans sa chute. » Bien digne consolation des successeurs déhontés du *dépopulateur Picard*.

Soldats Français ! pourquoi donc étalez-vous ce luxe de courage ? A quoi vous conduiront tant de beaux exploits et tant de valeur ? — A resserrer

tendais pas à venir me réfugier à *Londres*, je ne puis mieux prouver que je pense comme j'écris, qu'en invoquant le témoignage des prisonniers Anglais et Hanovriens qui se trouvaient sous mon commandement à *Rouen*. En arrivant dans cette ville j'ai rendu la liberté, et peut-être sauvé la vie à MM. *Rynd et Macartay*, l'un capitaine au 53^{eme} régiment, et l'autre, lieutenant aux chasseurs d'Yorck ; ils étaient depuis six semaines emprisonnés par ordre d'un magistrat, et accusés d'avoir crié *vive le roi* ; la clique jacobite voulait les faire juger, et je me suis moqué de la jacobinière. Je pourrais citer quelques autres Anglais qui sont en ce moment à *Londres*, et qui savent par expérience, qu'on peut avoir été homme en place, et n'avoir fait de mal à personne.

la puissance dans les mains de ceux qui vous ont arrachés des bras de vos parens. Ignorez-vous que les conquêtes *d'Attila-Buonaparte*, coûtent la vie à plus de 50,000 de vos camarades? Serez-vous toujours abusés par la politique de vos tyrans, qui laissent votre pays en proie aux horreurs de la misere et de la faim, tandis qu'ils vous envoient ravager celui des autres? La voix de vos *terribles conquêtes* retentira-t-elle dans la France comme la trompette du jugement dernier? Rappellera-t-elle les innocens égorgés par la guillotine, et que dévora la chaux vive? Non. Ces lauriers *tant vantés*, n'auront pas la vertu de la panacée, ils ne pourront guérir les blessures faites à la nation, ni relever des murs embrasés et fumans. Ils ne rendront pas le fils à son pere, et la mere à sa fille éplorée.

Ces lauriers cimenteront-ils cet accord, cette union, cette douce prospérité, gages inviolables que promettait la régénération de la France? Quel appareil exécrationnel que celui du sang, pour éteindre le sang! La nation épuisée n'a plus besoin de vos conquêtes, sa dépopulation est la preuve que vous savez vaincre, et les hommes les plus sanguinaires de l'intérieur, ne sont plus affamés de mort : ils le sont de justice, et du retour de l'ordre.

Directoire! tu te targues en vain de ta puissance ignoble, ton trône élevé sur cinq colonnes

de têtes coupées, commande l'indignation à tous les partis. Une voix terrible crie sans cesse aux Français, que le royaume des Charlemagne, des Louis XII, des Henri IV, et des Louis XVI ; que la patrie des Bayards, des Duguesclins, des Clisson, des Condé, des Turenne, et de cette foule immortelle d'hommes de génie, ne doivent pas appartenir et être gouvernés par un esclave public, un Alsacien féroce, un homme nul, un niais paralysé par la peur, et enfin par l'élève, l'apôtre, le suppot scélérat du scélérat Robespierre.

(Bon jour, Carnot,)

O peuple Français, que tu es bizarre ! tu traînes sur l'échafaud le maître, et tu souffres une couronne sur la tête du disciple !

Pour appuyer mon système, et prouver l'instabilité de l'empire des *usurpateurs conventionnels*, je pourrais comme tant d'autres, m'égayer sur les finances, mais je ne veux point entrer dans ce dangereux labyrinthe. Pourquoi *les directeurs exécutifs* ne sont-ils pas assez aimables, pour qu'une nouvelle *Ariane* leur fasse présent de cinq pelotons de fil ? Il n'y a qu'un semblable miracle qui puisse les tirer d'embarras : mais, hélas ! je ne sache pas que *le Tourneur de la Manche*, et *la Reveillière de l'Epaux*, aient la prétention d'égaler *Thésée*, en valeur ni en beauté.

Et vous, bonnes gens, qui admirez de loin et sur parole, ce qu'on appelle les *grandes victoires*

des Français, ne vous laissez pas éblouir par ces images attrayantes de conquêtes. Le brigandage, le vol, le pillage et l'assassinat n'alimentent pas long-temps une grande nation. La proie du soldat n'enrichit pas l'intérieur. La misère et la faim dévastatrice courent de toutes parts en France, et infectent de leur poison la patrie de ces conquérans si fiers. Ils reviennent avec des lauriers qui leur sont reprochés en secret, et les applaudissemens arrachés par le terrorisme, sont maudits tout bas par la conscience du peuple.

Le grand *Frédéric* disait, qu'en dernière analyse, *la victoire se rangeait du côté des armées les plus nombreuses*. D'après cette vérité, les succès de la République ne peuvent étonner que les gens qui ne réfléchissent pas. La désunion des Puissances, leurs projets d'envahissement, accompagnés de parcimonie, ont amenés les Français à vaincre en tous lieux. Voici le dénombrement des troupes levées par la République, et ceux qui connaissaient bien la France, verront que je n'ai pas enflé mon calcul approximatif.

hommes.

Ancienne et superbe armée de ligne, maison du Roi, troupes des colonies et de la marine.	200,000
--	---------

Assurément il n'existe plus 10,000 hommes,
de l'armée présente aux drapeaux en 1789,
(et Carnot en conviendra).

De l'autre part 200,000

Bataillons de volontaires, créés par l'assemblée constituante, et envoyés aux frontières par chaque département, avant et depuis la déclaration de guerre, à dix bataillons par département, produisent 830,000

Paris, Rouen, Bordeaux, etc., ont fourni 25, 15, 13 bataillons, et toutes les grandes villes au prorata.

Enrôlemens volontaires qui avaient lieu sur des tréteaux élevés dans les places publiques de toutes les villes de France, en Juillet 1792.

Après la septembrisation, les levées en masse pour les armées *de Dumourier, Luckner et Kellermann*, à l'époque de l'invasion en Champagne.

Les levées en masse qui ont eu lieu pour toutes les armées de la République, et qui étaient composées de gardes nationales formées en bataillons et bien armées, ont produit éventuellement, sur tous les points et dans tous les cas où on en avait besoin, au moins. 600,000

Total. 1,630,000

De l'autre part. 1,630,000

Déserteurs Sardes, Prussiens, Autrichiens, et des Cercles d'Allemagne, débauchés par l'appas d'une promesse de pension de 100 liv. qu'on ne leur a point payée. 20,000

Première réquisition de tous les Français de 18 ans, jusqu'à 25, exercée avec toute la rigueur de la loi et les formes les plus révoltantes, a dû produire en quatre ans. 600,000

C'est avec cette réquisition que les factieux ont eu le secret d'alimenter quatorze armées, et de perdre souvent 10, 15, 20, 30 et 35 mille hommes dans une affaire, sans qu'il y parut. --- La déroute de Novembre 1795, sur les bords du Rhin, coûte à la nation 25,000 hommes, ce qui n'empêche pas le directoire de faire repasser le Rhin sur plusieurs points.

Gendarmerie nationale formée à Paris, et gendarmerie envoyée aux armées par tous les départemens de la République pouvant être évaluées à. 15,000

Cavalerie, dragons, chasseurs, hussards portés au grand complet de six escadrons.

Total 2,265,000

M 4

De l'autre part 2,265,000

Création d'une grande quantité de troupes à cheval passées dans la ligne, corps francs attachés à chaque armée.

Un Cavaignac, député, a fait en quinze jours un régiment de chasseurs à cheval, en prenant tous les chevaux qu'il trouvait, et juchant dessus des jeunes réquisitionnaires. Quel militaire que mons. Cavaignac !

Cavaliers jacobins offerts à la Convention par toutes les municipalités de la République.

Il y a quarante-quatre mille municipalités, parmi lesquels il en est qui ont fourni vingt cavaliers.

Corps de cavalerie bourgeoise, faisant le service aux armées, et aux ordres des représentans et généraux.

J'évalue les quatre articles ci-dessus à 100,000

A Rouen, Legendre et la Croix ont levé deux bataillons en 24 heures, et les ont fait partir pour la Vendée ; ainsi que la cavalerie bourgeoise, composée de riches marchands, qui furent contraints d'abandonner commerce et famille, sous peine de mort.

Total 2,365,000

De l'autre part. 2,365,000

Brabançons, Belges, Liégeois, Hollandais, Savoisiens, en un mot, réquisition exercée sur tous les pays conquis. 100,000

Le total des articles ci-dessus est de . 2,465,000

D'où il résulte, que la République a toujours eu à sa disposition des forces infiniment supérieures à celles de ses ennemis, et que pour se procurer des victoires, elle a consommé une quantité d'hommes, dont jusqu'à présent elle n'a voulu rendre compte *qu'au Diable*. Ajoutons à ce tableau les moyens employés par certains généraux, tels que des canons derrière les lignes ou les colonnes, des menaces de faire feu sur les fuyards, menaces qui ont été exécutés; la cavalerie chargeant l'infanterie; un mélange de poudre à canon et d'eau-de-vie qui a fait mourir beaucoup de soldats, etc. (j'ai vu) la musique, la carmagnole, la marseillaise, etc.; les denrées et propriétés de tout genre enlevées sans miséricorde, et la patrie mise toute entière en réquisition pour sauver la République. Les excès en ce genre ont été portés à un tel point, que dans plusieurs villes, on a publiquement dépouillé et déchaussé les citoyens, pour habiller *nos freres d'armes*.

Demandons aux nations libertifiées par les républicains , le compte de ce qu'elles ont fourni pour la consommation des armées Françaises. Je te vois pauvre Hollande !

Passons maintenant à l'examen des preuves qui constatent la dépopulation.

A R T I C L E I.

Emigrés , c'est-à-dire , grands propriétaires , coupables d'avoir eu des châteaux qu'on brûlait. Officiers , désignés aux poignards de l'ambition , par les *insurgens d'armées* , tels que les Lameth , d'Aiguillon , Dubois - Crancé , et autres gentilshommes de cette nature. Prêtres qui ont mieux aimé se sauver que d'être noyés ou fusillés. (45) Femmes et enfans réduits à mourir

(45) La maniere dont on a traité les prêtres , passe les bornes de toutes les cruautés connues ; par-tout ils ont été incarcérés et mis à mort ; les révolutionnaires les précipitaient dans des cachots infects , et dans les ports de mer , ils étaient entassés dans des vaisseaux où ils mouraient journellement de misere et de scorbut. C'est ainsi que chez une nation soi-disant philosophe , on persécutait des hommes fideles à la voix de leur conscience. Contre qui , *les voleurs des biens ecclésiastiques* , ont-ils exercé tant de barbarie ? Contre des hommes qui , dans leur exil , donnent par-tout l'exemple d'une résignation vertueuse et d'une patience à toute épreuve. Tout le monde en France , sait très-bien que la majorité des cures de campagne , était composée de pasteurs vertueux , et de très-bonnes mœurs.-- Ceux qui ont fui une

de faim , parce qu'ils ont suivi leurs époux et leurs peres. Grande quantité de soldats qui ont accompagné leurs officiers. Paysans d'Alsace et de Flandre, Habitans de Lyon et de Toulon qui ont eu peur de la guillotine. Français de tous les âges et de toutes les conditions. Voilà ce qu'on appelle émigrés, c'est-à-dire, des *victimes du crime*. Il est bon d'observer, que dans cette grande quantité de Français expatriés, il n'en existe pas un tiers qui soient nobles.

A R T I C L E 11.

Dépopulation totale de la Vendée, noyades de

terre *de crime et de sang*, ont agi comme ils le devaient. Quel prêtre ou quel noble devait rester en France après la *septembrisade* ? et quel effronterie de traiter comme émigrés, ceux qui ont obéi aux proscriptions !

Toutes les fois que je rencontre quelques-uns de ces prêtres sexagénaires, il me semble que je les vois s'échapper du bateau de l'inférieur *Carrier*, et j'éprouve le plaisir que ressent celui qui sauve un homme qui se noie.

Extrait d'un ouvrage de Vial.--- Lettre du comité révolutionnaire d'Angers, relative à 61 prêtres du département de la Nièvre--- « Les enverrons-nous à Nantes ? Les enverrons-nous à la commission militaire ? Les ferons-nous fusiller au coin d'un bois, ou leur ferons-nous faire la pêche au corail devant la Bannette ? Parles ». — Le représentant se décida pour la pêche au corail ; c'est-à-dire la noyade.

Carrier et Francastel, guerre civile en Bretagne, depuis 1793.

Citoyens morts dans les différentes insurrections, depuis 1789; 14 Juillet, 5 Octobre, *Nanci*, *Montauban*, *Lyon*, *Toulon*, 10 Août, 2 Septembre, 31 Mai, 9 Thermidor, premier Prairial, 13 Vendémiaire.

Soldats morts depuis 1792, aux nombreuses armées de la République, morts sur mer.

Français de tout sexe assassinés par la guillotine dans les différens départemens. (Voyez les 12 volumes de la liste des condamnés).

Dévastation de nos colonies, etc. etc. etc. etc.

Cette douloureuse nomenclature prouve que la France est menacée d'une prochaine dépopulation. Depuis quatre ans, nos armées ont dévoré l'espece d'hommes la plus robuste et la plus prolifique: il ne reste plus dans l'intérieur que des vieillards et des enfans, dont la majorité est accablée de chagrin et de misere.

Les tempéramens des militaires qui ont survécu aux fatigues et aux dangers de la guerre, sont totalement détériorés.

Enfin, les assassinats *révolutionnaires* ont enlevé à la patrie les nombreux descendans des victimes, *ce qui est incalculable*. Je me garderai donc de faire *conjecturalement* une addition de l'énorme quantité des citoyens Français, morts

par l'effet des crimes de leurs représentans. (46)
Je me contente de demander aux adorateurs de
la Révolution, si la France a perdu moins de trois
millions d'hommes!

Un sage me répondra : cela est vrai, mais la
France a fait d'admirables conquêtes, et elle a ac-
quis la liberté..... de pleurer.

(46) Extrait de Vial, page 151.

Les membres du comité d'Angers, au montagnard

RICHARD.

(Ce député borgne, est encore membre des 500).

« Citoyen, nous vous envoyons le nommé Verdier, dit la
Sorinière.... C'est un présent que nous faisons à la guillo-
tine. Notre vœu sera rempli si la danse qu'il mérite suit de
près l'envoi. L'exemple est un motif si puissant pour le peu-
ple, que le comité vous demande de lui envoyer la *sacram-
sanctam guillotinam*, et les ministres républicains de son
culte. Il n'est pas d'heure dans la journée qu'il ne nous arrive
des récipiendaires, que nous desirons iniciar à son culte.
Jugez de la joie que nous éprouvons en songeant que les
autels de cette divinité (libératrice de la République) ne sont
pas près d'être abandonnés. Pour que le service ne souffre
aucun retard, trouvez bon que nous prévenions *St. Félix*,
hiérophante du sacré collège ».

(Signé) THIERRY, président : ROBIN ;
OBRUMIER, pere ; MAUCION ;
LOUIS CHOUDIEU ; MARTIN
et CORDIER, secrétaires.

CHAPITRE IX.

VÉRITÉS FACHEUSES. LA RÉVOLUTION CONTENUE
DANS TRENTE LIGNES. UN MOT AUX VRAIS
REPRÉSENTANS DU PEUPLE. ANALYSE DU CHEF
D'OEUVRE DE RÉAL. CONCLUSION.

DÉFINISSE qui pourra ce mélange de bravoure et de lâcheté qui caractérise la nation Française ; j'ai bien peur, en mon particulier, que le principal mobile de nos *immenses conquêtes* ne soit l'ambition de chaque individu, et non pas l'amour de la patrie. Pourquoi donc tous les *triomphateurs de l'Europe* n'ont-ils pas tourné leurs armes contre la tyrannie de Robespierre ? Pourquoi ? C'est que la majorité des généraux Français étaient visiblement les valets de celui qui les plaçait à la tête des armées. Le quart de la France enrégimenté, procurait à ces messieurs des triomphes faciles, tandis que le comité de salut public, à l'ombre des lauriers républicains, s'arrogeait un pouvoir révoltant pour tout homme libre. Chaque victoire amenait un décret de sang contre les malheureux de l'intérieur. Un comité, gouverné despotiquement par Robespierre, organisait les autres comités, nommait à toutes les places et serrait la constitution de 93 dans un tiroir ; tribunaux, police intérieure, armées, corps législatif ; tout lui était subordonné, et on vien-

dra me dire que les soldats Français étaient les braves défenseurs *de la liberté*, tandis qu'au contraire ils scellaient de leur sang, les institutions les plus monstrueuses.

C'est ainsi qu'en 1794, le désespoir était à son comble, la nation entière, était comprimée par la terreur, et muette à l'aspect des guillotines.

Le nombre des prisonniers d'état dans le royaume de Robespierre, montait à plus de six cents mille individus : couvens, collèges, hôtels, maisons bourgeoises, tout était devenu des bastilles. Le couteau révolutionnaire se promenait de Brest à Strasbourg, et de Dunkerque à Chamberry : les épouses étaient égorgées avec leurs époux, les enfans avec leurs mères, les domestiques avec leurs maîtres, et des malheureux entassés dans des réduits mal-sains, regardaient comme un bienfait, la mort qu'ils recevaient avec le calme et la fierté de l'innocence.

Mais est-il donc bien vrai que je n'exagère pas et que je raconte ce que toute la France a eu sous les yeux pendant trois ans ? La soupçonneuse postérité voudra-t-elle croire que les armées Françaises ont souffert toutes ces horreurs, et que pendant que *ces grands héros* se débordaient en tous lieux, *Fouquier-Tinville*, effrayé du courage que montraient les condamnés, proposait à Robespierre *de faire épuiser par la saignée ceux qui devaient passer à la guillotine* ? Quoi, c'est à la

face de l'Europe entière , c'est à la fin du 18^me. siècle qu'un scélérat obscur tyrannisa , tout à son aise , *un peuple libre* ; que sept cents prétendus représentans du peuple , décréterent par acclamation *tout ce qui plût au montre* ; et ce qui est plus étonnant encore , que vingt millions d'hommes se laisserent conduire par quelques assassins.

« Mais tous ces excès de carnage et d'oppression *n'existent plus ; Robespierre est mort* , » vous dit *stupidement* , le révolutionnaire incorrigible. C'est à-peu-près comme sion voulait démontrer que ce fut Robespierre seul qui bouleversa toutes les fortunes , qui dépeupla la France , pillâ les vases sacrés , et fit égorger le Roi , sa sœur et son épouse , en même temps qu'il préparait du poison pour Louis XVII.

Les déclamations pompeusement insidieuses , ne peuvent tromper que des sots , et il demeure constant , par de bons et beaux procès-verbaux , que les *plus insignes brigands de la convention* , *étaient les héros préconisés par cette convention*. (47)

(47) *Maignet* a brûlé Bédoin et fait égorger ses habitans. — *Carpentier* , huissier de Valognes , a commis un million de crimes à St. Malo , a dégradé tous les bâtimens , dévasté les maisons particulières , envoyé à *Fouquier-Tinville* les négocians les plus riches et les plus vertueux peres de famille , a prêché hautement le pillage à la société populaire. — *Turreau* , pendant 15 mois , complice de *Bourbotte* et brûleur

On

On n'oubliera jamais que les rapports atroces des Barrere et St.-Just étaient accueillis avec

de la Vendée, qu'il appelait *la grande illumination*, a fait brûler méchamment un faubourg de Saumur, pendant que l'ennemi en était à vingt lieues, et m'a donné à Laval l'ordre de faire tuer des malades dans leurs lits. Ledit ordre sollicité par un nommé *Balégurier*, porteur de la délibération que j'ai dans mes mains; enfin ce Turreau a fait faire son cousin Turreau de Granbouville et de Liniere, général et brûleur en chef. — *Barras*, *Fréron*, grands dévastateurs du Midi, où ils étaient en mission avec les bons patriotes *Ricord*, *Sallicetti*, *Robespierre jeune* et *Gaston*, ont voulu faire raser Marseille qu'ils appelaient *sans nom*; à Toulon, ont requis 12,000 démolisseurs, ont fait fusiller et guillotiner plus de deux mille individus. — *Jambon-St.-André*; voyez la marine Française, ce fourbe, en rentrant à Brest, lors du combat naval du premier Juin 1794, se laissa jeter des fleurs sur la tête, et fit un rapport plein de faussetés. *Richard*, *Choudieu*, *Garnier de Xaintes*, le *Vasseur de la Sarthe*, tous quatre dénonciateurs et assassins de *Philippeaux*; les deux premiers ont en l'insolence de faire le panégyrique du féroce et lâche *Rossignol*. — *Prieur de la Marne*, fou, perpétuellement dans l'ivresse, a soulevé le Morbihan avec un général *Canuel*, qui, à Vannes, faisait passer son cheval sur le cadavre des chouans fusillés, tandis qu'à Josselin, le nommé *Batteux*, cuisinier et commissaire délégué par *Carrier* et *Prieur*, faisait creuser les fosses par ceux mêmes qui devaient les remplir. — Toute la commune de Brest est venue dénoncer *Prieur* à la barre de la Convention. Lors du siège d'Angers, il envoya à la mort une quantité prodigieuse de femmes et de filles prises dans les faubourgs: après les avoir interrogées et s'être mo-

transport , et célébré par des hurlemens de joie , et il est évident que les infernaux conventionnels ont légitimé tout autant de forfaits , qu'il a plu au tyran d'en offrir à *leur sanction*.

qué d'elles, il les faisait conduire, disait-il, à *l'hôpital*, et on les fusillait au bord de l'eau; les soldats riaient en exécutant de tels ordres, et dépouillaient les morts — Une madame de *Civrac*, abbesse, fut conduite à *Francastel et à Prieur*; elle avait avec elle une fidelle domestique qui ne voulut pas la quitter. Ces deux victimes furent guilloténées à Angers. Madame de *Civrac* avait au moins 80 ans. *Francastel* a fait noyer même après la mort de *Robespierre*. — A *Savenay*, *Prieur* a fait fusiller 1200 paysans qui avaient mis bas les armes; après les avoir fait enfermer dans une église, il fit arrêter la colonne, et le chef de brigade *Carbon* fut chargé de la fusillade. — Ce *Carbon* doit être encore à *Loudéac* où il m'a fait cette déclaration lorsqu'il était sous mes ordres. A *Noirmontier*, on fit fusiller 1500 prisonniers de guerre. Là, périt le brave et vertueux d'Elbée, ainsi que plusieurs officiers de mérite. Au *Mans* on tua toutes les femmes qu'on trouva. — A *Laval*, neuf mois après tous ces massacres, j'ai eu le bonheur de sauver une jeune fille de *Maulevrier*; lors de l'affaire du *Mans*, elle avait recueilli les derniers soupirs de sa mère sur la *grande route*, et vivait depuis six mois, errante de bois en bois; j'ai surpris pour elle un arrêté au féroce *Laignelot* que j'ai su tromper, et c'est le bon et sensible *Simon*, maître de poste à *Mélai*, qui m'a fourni l'occasion d'obliger cette jeune et intéressante créature; il avait le courage de la cacher, et cela pouvait lui coûter la vie. Quelque méprisable que soit le gouvernement, j'espère qu'il aura la pudeur de ne point faire au brave *Simon* un crime de sa bonne action, c'est pourquoi je la publie.

A l'exception des grands coupables et des antropophages d'habitude , toute la nation est révoltée des faits que j'ai avancés ; mais elle n'en restera pas moins spectatrice tremblante des factions agitantes et réagitantes.

Les habitans des départemens se trouvant éloignés du champ de l'intrigue , sont trompés par des rapports pleins de mensonges ; c'est ce qui fait qu'une grande quantité de Français ne sont pas plus instruits de la révolution que les étrangers. Ils ne savent pas qu'il existe à Paris , *trente mille brigands* qui sont révolutionnaires à la toise , et qui suivent aveuglément le parti qui paie. Le gouvernement emploie ces hommes , tantôt à faire une réputation , tantôt à en détruire une autre ; ici , on les charge d'organiser des conspirations ; et là , ils servent à les découvrir ; aujourd'hui , ils exciteront une petite révolte , après laquelle on veut *dresser des batteries* ; demain , ils clabauderont pour ou contre telle ou telle faction. Ces misérables sont au plus offrant , et trafiquent de leurs gosiers , de leurs bras et de leurs mensonges.

Il y a sur les renommées , les événemens et les décrets , un *agiot* semblable à celui de la rue Vivienne ; défions - nous donc des nouvelles et des nouvellistes , car l'expérience nous apprend que rien de *pur et de vrai* ne peut sortir de la nouvelle Sodôme ; et de tous ceux qui portent

ou envoient les nouvelles , *il n'y a que les chevaux de poste qui ne mentent point.*

Le mensonge , l'audace du crime et la peur conduisent les Français depuis long-temps ; et comme je l'ai déjà démontré , l'établissement de la République , *n'est pas le vœu du peuple.* Je n'en veux pour preuve que les adresses envoyées par tous les départemens à l'époque *des attentats* du 20 juin 1792. Tous les citoyens vouerent à l'exécration publique , les auteurs de cette infame journée , et protestèrent unanimement de leur attachement à la constitution monarchique etc. , on devait verser *jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la maintenir* , c'était à qui ferait le serment le plus énergique. Trois mois et un jour après tout ce *cliquetis de sermens* , ces mêmes Français reçurent officiellement le décret qui proclamait une République.

Les défenseurs et les propagateurs de cette invention *histrio - Collotienne* , étoient ces valets connus de tous les partis , cette nuée de terroristes et d'escrocs dont Paris regorge : ces généraux de *Biribi* (48) , les nombreux assassins

(48) *Tels maîtres , tels valets.* Beurnonville , ministre de la guerre , et joueur de profession , a mis à la tête des armées tous les flibustiers des tripôts de Paris : Pache , espece de savant , a fait colonels des gens de lettres et des comédiens , et Bouchote a été le Mécène de tous les septembriseurs.

de Septembre et les soldats révolutionnaires du tragique général Ronsin.

On se souvient qu'au commencement de la Révolution , il y avait une grande quantité de banques dans lesquels des dogues humains faisaient la police et venaient imposer des contributions. Pour être admis dans cette bande joyeuse , il fallait être crâne et avoir donné ou reçu un coup d'épée : le chef *du corps* était le célèbre Bouju. Ces hommes armés de longs bâtons , entraient dans les salles de jeux , tandis qu'un d'eux , se plaçant vis-à-vis le banquier , faisait un geste indicatif , qui voulait dire en ergo , *donnez-nous le pâté* , ou sinon .. Le banquier qui avait peur , donnait ordinairement deux écus de six francs.

Il y avait d'autres dogues qui gardaient les grilles , tandis que plusieurs d'entr'eux se détachaient et raccrochaient les passans sous les galeries du Palais-Royal , en disant : *Charmante société au No. 40 , la partie commence.*--- Et ils vous mettaient une carte dans la main.

Presque tous ces banquiers , croupiers , fripons et dogues etc. ont été faits généraux , et placés avantageusement dans les états-majors ; la liste en serait trop longue , mais il me suffit qu'à Paris on sache que je dis vrai—.

Le colonel Boyer , *danseur à l'opéra* , ayant été destitué lorsqu'on faisait semblant de vouloir le bien , j'appuyai sa destitution en écrivant au comité de salut public que cet âne était incapable de conduire quatre hommes à cheval. Cependant il fut réintégré peu de tems après , et m'écrivit pour me l'annoncer la lettre ci-joint ; je conserve précieusement l'original , en voici copie *très-conforme*. « Je ceai
« leinteresque vousprené a ce qui me conserne , cet pourquoi
« je vou fait passé de mes memoire vous veré aveque plesire
« que je ne sui pâ dan les faire come lon di des hom mechan

Au moment où le sang des nobles et des prêtres ruisselait en tous lieux, *messieurs les honnêtes-gens*, après avoir laissé égorger dans les prisons, reconnurent prudemment la République : une longue suite de malheurs les a punis de leur lâcheté. Maintenant *ils détestent et méprisent le gouvernement*, mais ils n'osent pas le changer.

Observez aujourd'hui, mes chers compatriotes, ils sont tout-à-fait abasourdis, ils se regardent dix minutes avant de se toucher la main, en un mot, *ils sont morts civilement*.

Regardez ce même peuple, lorsque le temps et des factieux écraseront une autre faction, vous le verrez se ruer en troupe sur le chef, il criera, se disputera et finira par se taire, tandis que les camarades des défunts, renoueront les fils de l'intrigue.... Voilà pourtant comme vont nos pauvres affaires.

Mon cher et gros *Lucas* (49), on a bien tort de

« et lâche, car lors que je die mal d'un hom an neriere cet
« que je lui et die devan

Salut et fraternité, Boyer, toujours chef de
brigade.

Fobourg St. Denie porte

St. Denie a Paris

28 Fructidor.

(49) *Pierre Hector Lucas*, habitant de Rouen, est l'homme le plus gai et le plus franc de la nature ; il se moque des sots et des méchans, tant que la journée dure ; c'est

t'emprisonner comme fou, lorsque tu dis sur la place publique ou au spectacle, que les Français sont des *oyes*. Homme aimable et facétieux, je crois que la Divinité t'inspire lorsque tu t'amuses à tancer tes concitoyens. Je conviens avec toi, et de tout mon cœur, que nous sommes des *oyes*, et qui plus est, *des oyes* que je me garderais bien de comparer à celles du Capitole: ces dernières criaient pour le salut de leur patrie, tandis

apparemment pour cela qu'on le traite de fou. . . . Il m'a toujours semblé injuste de le saigner, le baigner et le renfermer, parce qu'il débite spirituellement et publiquement des vérités; il est doux et poli à l'extrême, donne ce qu'il possède à tout le monde, il dit et répète souvent, par forme de plaisanterie, que nous sommes *des oyes*. Il boit sec sans s'enivrer, et entonne d'une voix vraiment mélodieuse :

Aimable Providence,
En toi je mets ma confiance,
J'adore tes décrets,
Et de tes bienfaits,
Je bénis les attrails. etc. etc.

Cela ne mérite pas d'être renfermé dans une loge, ou par parenthèse, il ne perd rien de sa gaieté: le citoyen Lucas est un homme réellement extraordinaire, et qui n'était pas fait pour vivre dans un siècle où la franchise est folie, et la générosité sottise.

Je paie avec plaisir le tribut à l'amitié, et je suis certain que *Lucas* a prié Dieu pour que je ne tombasse pas sous la griffe de l'exécuteur testamentaire de la Convention.

que nous n'avons cessé de hurler pour la perte de la nôtre. Si tu veux avoir une idée juste de la frivolité barbare de ce peuple *moutonnier*, tu la puiseras dans les trente lignes suivantes, qui forment l'histoire complète de la Révolution.

« Vive la nation! vive la liberté! vive le tiers-état! à bas les aristocrates! vive d'Orléans! vive Necker! vive la Fayette! vive Mirabeau! *vive le Roi, vive notre bon Roi! vive le restaurateur de la liberté!!!* vive la constitution de 91! à bas les républicains du champ de Mars! Péthion ou la mort! vive la mort! à bas la monarchie, et vive le dix Août! vive Robespierre! vive Marat! vive Danton, Tallien et le deux Septembre!! vive la République! vivent les jacobins! vive la Montagne! à bas les églises, et pas de bon Dieu! vive le gouvernement révolutionnaire! vive la terreur! vive le maximum! vive l'Etre-Suprême! et l'immortalité de l'âme donc? vive la constitution de 93! vive Barrere! vive Collot! vive Carnot! vive Couthon! vive St. Just, et vive le comité sauveur! vive la guillotine! périssent les conspirateurs! ah! ah! ah! ah! vive le neuf Thermidor! vivent les modérés! à bas les jacobins! mort aux assassins du peuple! vivent l'humanité et la justice! *le Roi et du pain!* du pain, citoyens représentans, du pain! vive la constitution de 95! à bas la réélection! point de cinq cents! à bas les cinq cents! au diable les

cinq cents ! vivent Barras et les cinq cents ! vivent Legendre , sa verge de fer et son couteau sanglant ! à bas le directoire qui replace tous les terroristes ! à bas l'artillerie de Benjamin-Constant ! vive le directoire qui épure ! et vivent tant d'autres , qui ont tant fait mourir ! ! ! ! »

C'est ainsi que ce malheureux peuple , brûlé par la fièvre de l'anarchie , est toujours disposé à écouter les charlatans qui lui disent avec effronterie , *nous te sauverons*.

Si toutes ces platitudes ne s'étaient point passées sous mes yeux et par-tout où j'ai porté mes pas , il me serait impossible de croire que les Français se sont avilis sous tant de formes. L'immorale versatilité qu'ils montrent depuis six ans ne s'accorde point du tout avec les titres sonores *d'hommes libres et de républicains*.

Les oppresseurs de cette nation , voient dans *ses indécisions perpétuelles* , l'assentiment de la complicité : ils s'attachent sur-tout à montrer à travers d'un prisme flatteur les exploits de ces soldats répandus à cent lieues des frontières , tandis que toutes les villes de l'intérieur offrent aux regards de l'homme de bien , la famine , le meurtre et le tableau déchirant des malheurs de Samarie. A Paris , théâtre mouvant de toutes nos calamités , les cris insolens de la barbarie triomphante , et les refrains de la férocité , sont remplacés par le silence de la mort et les accens du désespoir.

C'est-là que l'œil épouvanté voit des foules de malheureuses dont les enfans périssent sur un sein desséché. A tous momens , la rage et la faim commandent des suicides ; l'un trouve le terme de ses maux en se jetant à la rivière ; l'autre répond à sa famille qui lui demande du pain , en se précipitant du haut de sa maison.

Jusqu'ici, je n'ai présenté au lecteur que des tableaux déchirans. Devais-je mentir ? et les demi-vérités ne sont-elles pas aussi funestes que les mensonges ?

J'ai rempli une tâche dégoûtante , et certes, ce n'est point par plaisir que j'ai dévoilé les forfaits des fondateurs de la République ; en peignant l'inconstance des Français , je n'ai voulu que les éclairer sur leurs propres intérêts, et ils ne doivent pas voir une insulte à leur malheur, dans mon zèle à en désirer la fin.

Il m'en a coûté infiniment de révéler des traits de cruauté qui font frémir la nature , mais j'ai considéré que le rôle de *dénonciateur* était honorable lorsqu'il avait pour but de servir l'humanité.

Je n'ai rien de commun avec ces gens doués d'une sensibilité théorique et qui démentent leurs discours philanthropiques par des actes d'une barbarie raffinée. Ceux qui ont de la mémoire se rappellent que depuis trois ans je fais la guerre aux bourreaux , et l'ouvrage de Philippeaux,

publiée après sa mort , prouve invinciblement que le 27 octobre 1793, dans les beaux jours de la terreur , je joignais ma voix à la sienne pour empêcher Bouchotte et ses complices de prescrire les égorgemens de la Vendée. (50)

(50) Voyez ma lettre insérée dans le mémoire posthume de Phillippeaux. — A l'affaire du 5 Août 93 à Doué, l'avant-garde fit 79 prisonniers , qui furent conduits à la tour de Saumur , où j'eus occasion d'aller , quelques jours après , voir des hussards de mon régiment qui étaient en prison. Je voulus voir les prisonniers Vendéens ; on me fit descendre au fond d'une large tour , où , parmi un tas de moribonds , je *vis un homme mort* et un autre qui expirait à côté de lui. Je tombai moi-même suffoqué par le méphitisme ; on m'entraîna hors la tour. Je fis monter et donner du bouillon à celui auquel il restait un souffle de vie , et il revint. Le geolier , *humain et bon homme* , permit aux prisonniers de prendre l'air sur le haut de la tour , où j'allais de temps en temps voir ces pauvres gens , parmi lesquels il y en avait de 70 ans.

Je leur donnais à entendre qu'on renverrait les vieillards chez eux , à condition qu'ils obéiraient aux loix ; je leur faisaient sentir que c'était là leur intérêt , que la guerre les perdaient et les ruinaient , etc. etc.

C'est ainsi que tout en abhorant la République , je la servais sans m'en douter.

Je partis de Saumur , mais hélas ! le 12 Frimaire , le *Vasseur de la Sarthe* y vint. Sa première opération fut de faire lier 700 prisonniers deux à deux , pour , disait-il , les transférer : il donna secrètement l'ordre de les tuer , ce qui fut exécuté. Depuis Saumur jusqu'à Orléans , on les noyait ou fusillaient par bandes de 50 , 60 et 100 ; et les conducteurs *Mogue* et *Petit* mettaient l'étape de ces malheureux

Je pourrais mettre sous les yeux des gens, qui me reprochent trois ans de généralat dans la République, une assez longue liste des victimes que j'ai arrachées à une mort certaine.

Avant d'être en pays étranger, j'écrivais dans

dans leurs poches. *Le Vasseur de la Sarthe* s'est vanté hautement de cette expédition dans l'antre des Tuileries; voyez la séance du premier Nivôse, deuxième année. Interrogez sur ces faits les autorités civiles de Blois, et le concierge de la prison de Saumur. — Le même jour; premier Nivôse, *Léquinio* écrivait à la Convention, qu'il avait brûlé la cervelle à deux prisonniers à Fontenai-le-Peuple, et qu'il venait d'en faire fusiller 500. — Voyez le Moniteur. Ce *Léquinio* a fait une histoire de la Vendée où il dénonce, comme assassins, tous les généraux réemployés depuis par le directoire. Je certifie, en mon âme et conscience, qu'un honnête homme, bon officier, pouvait, avec 6,000 soldats bien cantonnés et bien commandés, apaiser les troubles de la Vendée. — Je déclare que les Vendéens ont fait plus de 30,000 prisonniers, qu'ils renvoyaient tondus et qu'ils n'ont commis de cruautés, qu'après qu'on leur en eut donné l'exemple, en massacrant leurs malades, en les brûlant, etc.

A Fougères, long-temps après le passage de la Loire, ils donnerent la vie à 800 prisonniers républicains, auxquels ils offrirent du service ou des passe-ports.

Le 15 Juillet 1793, à la bataille de Martigné, le lâche et féroce comédien Grammont, hacha trois hommes liés et prisonniers dans le château de Félines. Les généraux de l'armée de l'Ouest étaient, comme je l'ai déjà dit, des renégats, des moines, des curés jureurs, des opérateurs, des saltimbanques et des gredins de toute espèce.

tous les journaux : « Que j'avais reçu des ordres
« par écrit, d'organiser des compagnies d'incen-
« diaires, de faire massacrer des malades dans leurs
« lits; » et loin d'exécuter de pareils ordres, j'eus
la force de m'y opposer et de publier ces hor-
reurs : aussi fus-je proscrit et caché pendant six
mois. (Voyez l'Accusateur - Public de *Richer*
Sérisy, auquel j'ai remis un arrêté de *Francastel*
et *la Vallée*, dans le temps même que j'étais
encore en place).

La haine implacable que j'ai vouée aux bour-
reaux du peuple, provient de ce que je les ai
vus de près égorger et dévorer la patrie.

Aux armées on comptait autant de partis et de
classes d'adulateurs qu'il y a avait de bachas en
mission : ce n'était autour d'eux que débauche :
ils engloutissaient la dépouille du riche, et par-
tout ils repoussaient insolemment le malheur. Ici
le fils, venant solliciter la liberté de son père,
était couvert de huées et précipité en prison ; là,
une jeune fille, timide et éplorée, venant deman-
der la permission de soulager sa mère infirme,
était chassée et accablée des propos les plus
indécens.

Par-tout *les députés tigres*, aigrissaient les
esprits, faisaient naître la discorde, et inspiraient
la férocité. Bien loin d'employer la douceur pour
faire connaître et aimer *leur République* à des
cultivateurs ignorans, ils les exaspéraient par les

plus révoltantes barbaries : ils faisaient emprisonner en un seul jour *les habitans de vingt communes*, et s'emparaient de leurs enfans ; enfin ils propageaient en tous lieux nos miseres, pour étendre leur sanglante et montrueuse autorité.

Au milieu des fumées du vin et des expansions crapuleuses, ils épuraient ou destituaient des corps administratifs ; changeaient d'un coup de plume les destinées d'une armée ; cassaient dix généraux pour leur substituer les compagnons de leurs dégoûtantes orgies ; faisaient fusiller sans forme de procès, et tout cela *au nom du peuple français* (51).

(51) En Brumaire (Octobre 1793) je dînai chez Thirion, représentant du peuple, ou des soldats amenèrent deux hommes arrêtés sur la route de Sablé à Laval. L'un d'eux, connu pour postillon, fut relâché ; comme l'autre était un peu vêtu, on lui demanda qui il était, ce qu'il faisait, et où il allait ?—Je suis le *Normand*, citoyen de *Sablé*, j'étais autrefois dans les fermes, et je reviens de *Boissé*.—Ah ! ah ! tu étais dans les fermes ? Sang-sue publique ! contre-révolutionnaire ! tu es arrêté sur la route de Laval, et les brigands y sont ? Allons, allons, *qu'il soit fusillé*. Pour faire sa cour, chacun dit son mot et raille bêtement l'infortuné auquel, pour comble de malheur, on trouve un chapelet qu'il portait suivant l'usage du pays. O fanatique ! brigand ! scélérat ! tu as le signe de ralliement ! Allons, allons, *qu'il soit fusillé*. Le pauvre homme, tremblant et stupéfait, ne répondait pas un mot ; je m'avise d'élever la voix en sa faveur, et de dire que les preuves n'étaient pas assez claires...

L'homme qui versa tant de larmes sur des horreurs qu'ils ne pouvait empêcher, était-il capable de servir ceux qui les ordonnaient ?

Que celui-là qui peut me prouver que j'ai jamais changé de langage et de principes, se leve et m'accuse : cette provocation n'est point de

qu'il fallait...—Il faut ne point protéger les brigands : allons, général, donnez des ordres : voilà justement le commandant de la place. Voyant que c'était un parti pris, je devins plus furieux que tous les autres, et j'entraînai le malheureux que je fis fourrer chez les suspects, de concert avec l'honnête et vertueux Duplessis, commandant la place, et qui eut l'adresse de demander à Thirion un ordre par écrit, que celui-ci refusa toujours. Je donnai ordre à deux soldats de tirer des coups de fusil aux environs, et je rentrai en disant tristement et amphibologiquement, *c'est fait* : on but un coup et on n'y pensa plus.

Sept ou huit mois après cet événement, j'échappe moi-même de la guillotine, je reviens commander à Laval; François Primaudière député, m'engage à l'accompagner à Sablé, son pays ; en arrivant j'apprends que le Normand a été mis en liberté à Chartres ; je vais à sa maison, je me nomme, il me reconnaît, me couvre de larmes et de bénédictions ; sa famille m'entoure et me poursuit par-tout... Mes témoins sont les habitans de Sablé, François, membre des 500, et Bidois, négociant de Laval, qui fit le voyage avec moi.

Le député Thirion est moins méchant que *fou et faible*, il voyait par-tout *des brigands* et des ennemis de la République. Cet homme est devenu *tout-à-coup*, de précepteur d'enfans et d'ex-oratorien, grand représentant d'un grand peuple—voilà ce qui lui a tourné la tête.

l'orgueil , mais le besoin que j'ai de n'être pas confondu avec des meurtriers.

Au reste , dans un siècle si fécond en crimes , alors que les tyrans étouffaient la voix de celui qui les démasque , pourquoi ne me vanterais-je pas d'être exempt de reproches ? il ne me reste au monde que cette consolation , et tous les jours la calomnie veut me l'arracher. Pourquoi ne dirais-je pas que sous le régime affreux de la terreur , au milieu des guillotines , des représentans et généraux cannibales , je conservais entièrement mon caractère , et que jamais ma bouche ou ma main ne prononça ou signa *la mort de mon semblable*. Mes lettres à *Bouchotte* ou *aux comités* , étaient la satire des crimes de toute la *canaille égorgeuse*.

Les gens froids et insensibles se gardaient bien de causer avec moi , j'étais selon eux un insensé , je courais à ma perte : j'étais une mauvaise tête , un fou , ce que je disais avec l'accent du désespoir et de la douleur , passait pour des accès de démence ; tout ce qui m'entourait attendait le neuf Thermidor pour se prononcer contre l'infame *Robespierre* , que je vouais hautement à la haine des Français (52) , dans le temps où sa puissance était sans borne.

(52) Les personnes qui auraient quelques raisons pour connaître exactement ma profession de foi , sont priées de
J'étais

J'étais le maître , comme tant d'autres , de *m'avautrer dans le sang*, de garder mon emploi et d'acquérir de la fortune ; *je n'ai rien fait de cela* , j'ai sacrifié au contraire ce que j'avais de plus cher , pour servir la cause des malheureux , dont

vouloir bien consulter les membres du comité révolutionnaire de St. Briec , auxquels je fus dénoncé en 1794 , par le nommé *Cadot* , chirurgien de la dix-septième demi-brigade d'infanterie. Un Monsieur de *la Châtre* , chef d'un bataillon du Berry , appuya fortement mon dénonciateur ; le comité de St. Briec , avec lequel ils s'entendaient , lança contre moi un mandat d'amener ; les jacobins du lieu , que j'avais entraînés dans la boue , firent tout pour me perdre , mais je leur montrai les dents , et je fus secondé par les honnêtes gens du pays. *Vu le temps et les circonstances* , il n'y a rien de plus flatteur pour moi que les articles de la dénonciation , d'après laquelle il y eut audition de témoins , etc. etc. *La Châtre* et *Cadot* étaient deux Robespierriistes prononcés et intimes de Victor Hugues , fameux par ses crimes , de Verteuil , et du bourreau de Brest , avec lesquels ils mangeaient à Brest.

J'insiste sur tout ces faits , parce que je mourrais de honte et de douleur , si on supposait que j'aie jamais partagé les crimes des monstres parmi lesquels j'étais.

Pour répondre victorieusement aux gens à objections , je pourrais citer tel trait de ma vie politique , dont les détails tiennent du roman , quoique des preuves matérielles en constatent la vérité. La prudence et le bonheur d'autrui me défendent de m'étendre sur cet article ; un jour tout se saura , par la raison que tout se sait à la longue.

je partagerai le sort, quelque affreux qu'il soit ou qu'il devienne.

Le crime heureux et triomphant ne me fera pas changer de résolution, et la grâce qu'on accorde *aux condamnés à mort* pour l'affaire des Sections, ne me détermine pas à aller me courber devant *de vils usurpateurs*.

Quoiqu'il en soit, il me reste un sang embrasé, et mon espérance qui colore l'avenir, adoucit le présent et relève mon courage; et si je me félicite d'être échappé à la mort, c'est que je puis encore former des vœux pour ma patrie.

Fasse le ciel que les nouveaux représentans se pénètrent bien de l'importance de leurs fonctions: plus notre situation est malheureuse, plus il acquerront de vraie gloire en la faisant changer. Ils peuvent tout *avec du courage et de la constance*.

Législateurs! travaillez sans relâche au salut de la patrie, le bonheur auquel vous vous rendrez sera votre plus douce récompense. Si la tâche que vous avez à remplir est pénible, le bien que vous pourrez opérer la rend sublime. Le choix qu'on a fait de vous dans un moment de crise et après une terrible expérience, m'est un sûr garant de la pureté de vos intentions. Vos devanciers on dit dans leurs transports furieux: « Nous savons que le peuple voudrait être libre, « nous savons qu'il existe pour lui dans la nature « des regles invariables de justice dont on ne peut

« long-temps l'écarter sans le rendre *méchant*
 « et *malheureux* : nous savons tout cela et nous
 « ne voulons pas, nous, ce que veut la Provi-
 « dence ; nous voulons étouffer toutes les facultés
 « de l'homme ; nous voulons qu'il soit esclave ,
 « afin qu'il soit souffrant et corrompu ; nous vou-
 « lons qu'il n'y ait de juste pour lui que ce qui plaît
 « à ses maîtres ; nous éteindrons son intelligence ;
 « nous avilirons son cœur ; nous paralyserons s'il
 « se peut sa conscience ; nous le forcerons à la
 « révolte ; nous le brûlerons jusques dans sa chau-
 « mière ; nous le violenterons pour qu'il renonce
 « à son Dieu et reconnaisse notre République , et
 « en le tourmentant et en le dépravant de toutes
 « les manieres ici bas , nous lui préparerons en-
 « core pour une autre vie , une destinée plus dé-
 « sespérante et plus misérable ».

Pour vous , députés du peuple , appelés à le ra-
 mener à son caractere primitif , votre persévé-
 rance et vos soins lui procureront le contente-
 ment et le nécessaire. Vous aurez le courage de
 rendre aux Français leur Roi légitime ; vous rap-
 pellerez dans le sein de la patrie , ceux dont vos
 prédécesseurs ont assassiné les parens et volé le pa-
 trimoine , car vous sentez qu'il n'y aura jamais
 de bonheur pour la France que quand on aura
 accompli *cet acte de justice et d'humanité*. Vous
 ferez dresser en tous lieux des autels à la réconci-
 liation ; vous publierez des loix justes , votre exem-

ple et la sagesse de vos délibérations, donneront de la vigueur au vrai patriotisme. Les hypocrites, qui n'existent que dans le chaos, seront confondus si vous voulez les confondre : alors l'immoralité et le brigandage cesseront ; nos goûts révolutionnaires et corrompus seront remplacés par l'amour du travail et la pratique des vertus civiles. Une génération d'hommes *dignes de ce nom*, succédera à une génération abatardie par le crime et la misère ; la puissance et la richesse de la France s'établiront enfin sur des bases solides. Je me berce de la douce idée que bientôt tous les Français réunis sous un même étendard, iront vous offrir le tribut de leur reconnaissance, et c'est avec délice que mon ame se repose sur un tableau aussi consolant.

Au nom de la patrie en larmes et dévastée, je vous conjure de cicatriser nos plaies. Soyez les immortels auteurs du retour de la félicité publique, et recevez d'avance les bénédictions de tous ceux qui souffrent.

Arrachez la France des serres de ces oiseaux de proie qui lui déchirent encore les entrailles en croassant le mot humanité. Point de faiblesse ! si vous fléchissez un instant devant une poignée de brigands, non-seulement vous perdrez la patrie, mais encore vous serez les premières victimes des conjurés.

Tout notre espoir est en vous et mon cœur me

dit que vous mériterez bien d'une nation si longtemps martyrisée par des barbares.

Tels sont les vœux d'un homme dont le cœur est flétri, et l'imagination troublée par tous les massacres qu'il a vu commettre.

ANALYSE DU CHEF-D'ŒUVRE DE RÉAL.

Tu as raison *Réal*, lorsque tu nous dis dans ton *Essai sur le 13 Vendémiaire*, (qui n'est pas un coup d'essai) : « j'ai vu de près toutes les crises de « la Révolution (je le sais), j'en ai étudié les « mouvemens (je le sais), un caractère essentiel « distingue celui-ci de tous ceux qui l'ont précédé : « IL N'A POINT ÉTÉ POPULAIRE ». Il s'en fallait, morbleu de beaucoup qu'il fut populaire ! car tu sais, *mon cher historiographe*, que sous tes *vieux amis*, un certain peuple assassinait au nom de la Convention, mais que le 13 Vendémiaire, c'était au contraire la Convention qui assassinait le peuple entier. Tu ne nous dis pas que cette Convention Nationale, en réarmant les terroristes, a légitimé pleinement l'insurrection des Parisiens et mis le comble à son éternel déshonneur. Dans la mémorable journée dont tu rends compte, les sectionnaires avaient pour eux les principes, la justice et le vœu de toute la France, au lieu que

tes opiniâtres cliens étaient dévorés par la soif de dominer, l'habitude du crime et la crainte de rendre des comptes.

Qu'il disent donc à leurs commettans ce que sont devenus les nombreux assassins de l'Abbaye, de la Force, du Châtelet, des Carmes, de St. Firmin, de Bicêtre, de la Salpêtrière, etc. etc. Où sont les présidens et grands juges des tribunaux établis à la porte de ces prisons? quel supplice ont subi *les signataires de cette circulaire de Septembre*, qui prescrivait dans les départemens les égorgemens de la capitale? *Panis, Sergent, Jourdeuil, Deforgues*, etc. et autres misérables de la faction de *Danton*, *qui sont les amis!*) Oseras-tu dire que tous ces assassins ne jouissent pas *d'une pleine et entière liberté*? Les agens connus de Robespierre ne sont-ils pas placés à la tête des administrations et des armées? où était le rendez-vous général de ces patriotes de 89, lors de *l'affaire des Sections*? Où? à la Convention, qui s'est enivrée de notre sang et de sa honte.

Pour te convaincre d'imposture et d'effronterie, je vais te citer quelques passages de ton opuscule. Extrait de *l'Essai sur le 13 Vendémiaire*, p. 61 : « *Berruyer* * s'élance à cheval à la tête de la co-

* *Berruyer*, qui servait sous les ordres de *Santerre*, a conduit son Souverain à l'échafaud le 21 Janvier 1793. Il était pensionnaire *du Roi*, et comblé de ses grâces!!!

« lonne : à peine est-il dans la rue que son ordon-
« nance est tué , et son cheval percé de trente
« balles ; le vieux guerrier met pied à terre et
« reste quelques minutes à-peu-près seul , à l'en-
« trée du débouché meurtrier , etc. etc. »

Et voilà cependant comme on écrit l'histoire !

Ce qui fait rire, c'est l'heureuse étoile de *Berruyer*,
et la mal - adresse de ceux qui l'ajustaient : ils
perdent trente coups de fusils pour tuer un *bon*
cheval, tandis qu'il n'en fallait qu'un seul pour
purger la terre de ce vieux criminel qui , six mois
avant de conduire *Louis XVI* à l'échafaud , était
accablé de ses bienfaits.

Comme ce lourd Réal écrit !

Comme il ment sans goût , sans esprit !

L'entendez-vous vanter avec emphase

Le civisme de ses gredins ?

Comme il jouit , comme il est en extase

Devant les chants des assassins !

C'est *uu quatre-vingt-neuf*, ami de la patrie ,

O le charmant jeune homme ! O l'honnête garçon !

Pour certains petits tours qui ne flairaient pas bon

Sa griffe fut , dit-on , au palais raccourcie ;

Mais j'en jure *Fyon* , *Rossignol* et *Babœuf*,

S'il fut fort en filouterie ,

En terrorisme il n'est pas neuf.

Autre extrait de Monsieur *Réal*, pages 84 et
85 : « Si quelque chose pouvait égaler la grandeur

« d'ame de ces généreux martyrs de la liberté, ce
 « serait l'intérêt vif et touchant, l'énergique
 « dévouement avec lesquels les femmes secou-
 « raient les blessés, étanchaient leur sang. J'ai vu
 « de ces femmes..... rester sur pied pendant
 « toute cette longue nuit, prodiguer aux blessés
 « les soins les plus tendres, avec cet abandon
 « qu'on n'aurait pas osé exiger d'une sœur, d'une
 « épouse, d'une amante. Le linge n'arrivant pas
 « assez promptement, une d'elles, la femme du
 « général *Dufraise*, coupa sa chemise pour en
 « faire des bandes; *brave femme*, DISAIT EN SOU-
 « PIRANT LE BLESSÉ, *je vous connais, j'ai été*
frappé à coté de votre mari ». . . Quelle finesse !
 mais sur-tout, quelle adresse ! comme la fin de cette
 phrase jette *un vernis innocent* sur la bravoure
 de Brutus *Dufraise*. Je le dis franchement, *Réal*
 est un homme essentiel à la consolidation d'une
 République, et son écrit porte le cachet d'un
 révolutionnaire dégourdi ;

Philantrope forcé , chroniqueur ridicule ,

Il ne nous fera pas grace d'une virgule.

Allons , qu'on s'attendrisse à ses récits benins ,

—D'un ton digne des capucins ;

« Voyez-vous , *nous dit-il*, Madame *Bentabolle* ,

« Aux blessés témoignant sa bonté carmagnole ,

« Et de nos *montagnards* saintement s'approcher

« Les deux pucelles *Durocher*.

« Puis, de l'humanité Dame *Dufraise* éprise ,

« En bandes déchirant son auguste chemise :
« Là, *Dubois-de-Crancé*, *Montmayou*, *Saint Sauveur*,
« *Calès*, dames pleines d'honneur ,
« Dans le chagrin qui les oppresse ,
« Chacune à son héros appliquant la compresse.
« Distinguez-vous , sur-tout , avec quelle chaleur
« Du président *Baudin* la compagne chérie ,
« *Potelée*, accorte et jolie ,
« De ses deux charitables mains
« Aux *bandits écharpés* fournit linge, eau-de-vie ,
« Vinaigre... et mille soins plus doux et plus humains. »
Fort bien , *Réal* , ce dernier trait me touche :
Mais toi, dont le front seul signale tes forfaits ,
A quoi bon , malheureux , nous parler de bienfaits ?
Tu le sais , la vertu se flétrit dans ta bouche
Comme une belle fleur sur un aride sol.
En parles-tu ? ton air est si faux , si farouche ,
Que j'imagine entendre ou *Mandrin* , ou *Cartouche*
Prêchant sur les horreurs du vol.

P. F. *Réal* est tendre, bon et sentimental, mais il fut à la Commune le collègue de *Hebert* et *Chaumette*: il fut le premier *Accusateur-Public* du Tribunal Révolutionnaire institué par *Danton*. Il fit donner la mort à des innocens, et fraya la route aux bouchers qui ensanglanterent si longtemps la Place de la Révolution: croyez donc à l'humanité du pathétique Monsieur *Real!!!*

Séchez vos larmes, veuves et orphelins, attendez votre consolation du temps; il est implacable envers le crime, et tous les jours il s'avance pour demander justice de ceux qui ont *mitrillé*

vos époux et vos peres. Ces hommes carnassiers et séditionnaires sont marqués pour l'échafaud ou la mort violente ; et les complices qui survivent à leurs complices, subiront le sort de ceux qu'ils ont *panthéonisés* ! Alors tout Français s'empres- sera de graver sur la tombe de celui qui l'a privé d'un parent ou d'un ami ; CI-GIT UN MONSTRE, IL FUT CONVENTIONNEL ET JACOBIN.

Je t'invoque, ô Providence ! purge au plutôt la terre de cette troupe de brigands ; imprimes en traits de feu, dans le cœur de tous les Français, le souvenir des malheurs dont ils les ont accablés : que la fuite ou la mort d'un de nos tyrans, devienne un jour d'alegresse ! Haine éternelle aux violateurs des droits du peuple ! Ils peuvent encore nous tuer, mais au moins, ils ne nous abuseront plus ; car depuis long-temps, la justice, la raison et la nature outragées, veillent au fond de nos ames.

Vous tous, gens abusés et qui courrez inutilement après la liberté, ne croyez pas l'obtenir sous un gouvernement *usurpateur*. (53) Ne soyez

(53) Il y aura une guerre civile et désordre dans la République, jusqu'au moment où on aura recours à l'autorité d'un *Roi légitime*. Tôt ou tard les Français *en viendront là* ; fasse le ciel que ce ne soit pas après avoir perdu le reste de la génération présente ! Il faut que tous les partis se taisent devant la voix de la nécessité. Les mots *d'oubli* et da

pas dupes de quelqu'acte d'une équité apparente et calculée, et dites-vous sans cesse, *le directoire exécutif a remplacé tous les terroristes de France.*

Si vous voulez voir mourir toutes les factions qui vous désolent, suivez la vieille opinion d'Emmanuel Syeyes: voilà *mot à mot* ce qu'il faisait imprimer en 1791: « Ce n'est ni pour caresser d'anciennes habitudes, ni par aucuns sen-

pardon doivent retentir aux quatre coins de la France. Il ne faudrait, pour opérer ce grand œuvre, qu'une *motion* faite par un homme *vertueux* et bien trempé. Nous l'attendons depuis long-temps. . . . mais il semble que la terre n'est féconde qu'en *grands hommes destructeurs.*

On parle beaucoup en ce moment du parti de Monsieur *Egalité*. Si ce petit bonhomme montait par hasard sur le trône, les égorgemens de l'intérieur ne finiraient jamais, car les honnêtes gens n'aiment pas plus Monsieur, d'Orléans *Egalité*, que Madame *République*. Tous les échos révolutionnaires retentissent de la valeur de Monsieur *Egalité*, c'est un patriote, un héros à *hauteur d'appui*, un *républicain pur*; tout cela n'empêche pas que l'héritier légitime de *Louis XVI* ne réunisse à de longs malheurs et à des connaissances solides, toutes les vertus de celui qu'il remplace dans les cœurs *honnêtes et Français*. Les calomnies n'arracheront pas à *Monsieur* sa loyauté et ses bonnes qualités connues; et le soldat républicain estime beaucoup plus le courage du *prince de Condé* et celui de ses enfans, que les vertus civiles et militaires du *petit bout de prince*, qu'on appelait Monsieur le général *Egalité*.

« timens superstitieux de royalisme, *que je pré-*
 « *fere la Monarchie à la République.* Je la pré-
 « fere, parce qu'il m'est démontré qu'il y a plus
 « de liberté pour le citoyen *dans une Monarchie*
 « *que dans une République.* Tout autre motif de
 « détermination me paraît puérile. Le meilleur
 « régime social est, à mon avis, celui où non
 « pas un, non pas quelques-uns, mais *où tous*
 « jouissent de la plus grande latitude de liberté
 « possible. Si j'apperois ce caractere dans l'Etat
 « monarchique, il est clair que je dois le vou-
 « loir par-dessus tout autre. Voilà tout le secret
 « de mes principes et *ma profession de foi bien*
 « *faite*, et j'espere prouver, non que la Monar-
 « chie est préférable dans telle ou telle position,
 « mais que dans toutes les hypotheses, *on y est*
 « *plus libre que dans la République.* » (54).

(54) Monsieur Syeyes *l'Orléaniste*, est peut-être le seul conjuré qui se soit sauvé de la bagarre, en se cuirassant d'hypocrisie. On a dû remarquer, que sous le regne du tyran d'Arras, le noble avait beau se *roturiériser*, le prince du sang s'*égaliser*, le magistrat se *dégrader*, le financier s'*épuiser*, le prêtre se *parjurer*, tout cela ne les empêchaient pas de monter dans la charrette avec les autres : Robespierre, plein de mépris pour ceux qui le servaient en s'avançant, les envoyaient par bandes à la guillotine, dont plusieurs d'entr'eux étaient les pourvoyeurs par goût ou par crainte.

Il a fallu une révolution pour prouver à quel point l'espece

Salut, *Syeyes*, comme vous étiez en 91, et précisément pour les mêmes raisons, je suis bon *royaliste*, et je ne changerai jamais d'opinion.

Les Français ont connu la France de Louis XVI, devenue le royaume de Robespierre, ils ont maintenant sous les yeux, la France de *Barras* et de ses généraux, ce qui est beaucoup plus éloquent que tout ce que je pourrais dire.

Le ROI, du PAIN et la PAIX: c'est le cri du cœur chez tous ceux qu'on a fait *républicains* sans les consulter.

humaine est *dégradée et méprisable*. Une vérité très-affligeante, c'est qu'il n'existe plus de *franchise* parmi les Français; la candeur et la bonne foi sont bannies des affaires et de la société; les hommes du même parti se déchirent entr'eux; on voit par-tout des cliques, au lieu d'amis sincères de la patrie; l'homme qui a un foyer de sensibilité, et qui éprouve souvent le besoin de s'épancher, est en général le jouet de ceux devant lesquels il parle; les gens sournois, faux et boutonnés, sont des *prudens*, et celui dont le cœur est ouvert est un *hâbleur*. Quel renversement! Il me semble que pour parvenir à des résultats heureux, il faudrait employer d'autres élémens que les finasseries, l'égoïsme, les sottes dissimulations et les airs capables.

F I N.

LETTRE

DE

L'EX-GÉNÉRAL DANICAN,

AU

GÉNÉRAL HOCHÉ,

*En lui adressant un Exemplaire des BRIGANDS
DÉMASQUÉS.*

A LONDRES.

DE L'IMPRIMERIE DE T. BAYLIS, N^o. 15, GREVILLE-
STREET, HOLBORN.

1796.

J. E. T. R. E.

MAISON D'ARTS

COGNAC ROCHER

A L'ONCLE

LETTRE,

LETTRE, ETC.

Londres, le 2 Septembre (quel anniversaire !) 1796.

GÉNÉRAL,

JE vous adresse, à tout hasard, un Exemplaire des *Brigands Démasqués*. La vérité qu'on n'ose pas dire où vous êtes, fait, dans cet ouvrage, entendre sa voix sans apprêt et sans emphase : j'ai dit ce que vous avez vu, ce que vous avez connu, ce que vous savez, et ce que votre impartiale conscience vous défend de méconnaître.

La France ensanglantée par des *tyrans*, m'arrache encore des larmes; et vous, que la nature jeta dans le moule des grands hommes, brave, fier, intrépide, et *par fois* généreux, vous connaissez ces *tyrans* et vous les encensez ! Par votre lettre du 12 Messidor *, vous vous dégradez jusqu'à descendre au rang de premier soldat de la garde directoriale, et vous avez l'air de vouloir servir, à genoux, ceux qui devraient vous servir.

Est-ce bien vous qui sacrifiez à toutes les idoles ? Ardent Fayetteur et Monarchien sous la Fayette (lorsque vous étiez sergent de la compagnie de M. de Cardignan), bientôt après vous devenez Républicain, comme tant d'autres, et à l'âge

* Voyez *Paris, pendant l'Année 1796*, par M. Peltier, Vol. VIII. page 492.

de 25 ans , vous êtes nommé général en chef sous Robespierre. Vous eûtes son estime alors , . . . l'estime de ce Robespierre ! qui dans la suite voulut vous immoler , par la raison qu'il sacrifiait ordinairement ceux qui l'avaient très-bien servi. Est-ce bien vous qui , à la fin de 1794 , sûtes m'attacher par vos sentimens de modération , et qui depuis avez été le violateur de votre parole à *Quibron* , et vous êtes constitué publiquement le défenseur officieux du proconsul et archi-terroriste *La Coste* ? Je ne veux pas répéter ici ce qu'on m'a dit dans une ville d'Allemagne , d'où vous écriviez en 1793 au Comité de Salut-Public ; « *Que votre*
« *armée n'avoit laissé aux paysans que les yeux pour*
« *pleurer.* — Votre lettre est dans les bulletins.

Malgré la différence de nos opinions , je me suis toujours souvenu de vos bons procédés à mon égard , et j'ai parlé de vous avec réserve , quelquefois même avec admiration. Au moment où je vous peins aux étrangers comme un jeune militaire du plus grand mérite , les papiers publics m'apprennent que vous vous collez ridiculement au Directoire , et que vous voulez régenter l'opinion publique , en insultant les proscrits de Vendémiaire , cela n'est pas de votre part *ni adroit , ni généreux* , et si vous étiez dans le malheur , je me garderais bien de vous insulter. M. de la Cre-telle vous a dit là-dessus des vérités ; faites-en votre profit.

De prétendues conspirations formées à Hambourg , alarmant votre saint amour pour vos Cinq-Rois ; — vous tremblez sur leur sort ; tout serait perdu , selon vous , si le temple de ces faux dieux venait à s'écrouler. Et quels sont donc ces conspirateurs que signale votre *ire vengeresse* ? Sont-ce ces indignes Français dont les griffes à la *Réal* trafiquent des vols du Garde-Meuble et des dépouilles d'un malheureux Roi assassiné ? Sont-ce ces voleurs et brocanteurs de harpes , de clavecins , de bijoux précieux arrachés aux mains des condamnés ? Oh ! alors vous avez pleinement

raison , car la ville de *Hambourg* est le dépôt des brigandages mobiliers de la République.

Votre œil investigateur se promènerait-il sur la vieille Sillery et sur ses bambins d'élèves ? ou plutôt désignerez-vous la bande Orléaniquement constitutionnelle ? Bon Dieu ! que vous la connaissez mal ! — L'ingratitude l'organisa , la honte la poursuit , OUVREZ LUI VOS PORTES ; si les banquets asiatiques des *Tallien* , des *Barras* et de la séquelle dominatrice ont besoin de jurés-crieurs de la bouche , d'échantons , de hâteurs , de verduriers , de maîtres-queux , de gentilshommes-servans ; si les terroristes manquent de valets , ils en recruteront chez elle.

Ce ne sont point les infortunés échappés à Quibron , qui conspirent. On ne conspire pas sans pain et sans pouvoir. Après avoir fait fusiller leurs frères d'armes , respectez l'honneur , vous qu'on doit accuser de n'avoir pas respecté le malheur.

Je sais que vous vous êtes disculpé de cet acte odieux , auprès de quelques Royalistes venus tout récemment de la Bretagne ; mais votre correspondance publique et officielle dément votre humanité posthume. En accordant une capitulation aux royalistes , vous aviez un motif bien louable , c'était d'épargner le sang des Républicains destinés à les combattre : les Emigrés se sont rendus de bonne foi , et pour cela deviez vous souffrir que la République vous flétrit , en vous arrachant l'avantage d'un procédé honorable , aux yeux de tous les partis ? Le général Français qui n'a pas le droit de se réserver sur le champ de bataille un acte d'humanité , a perdu la dignité de l'homme , et n'est plus que l'esclave des despotes du crime. Vous le savez , Général , les innombrables factions n'ont jamais trouvé en moi un lâche adulateur ; j'aime le bien , et ma patrie , voilà ma faction , et rien ne peut mieux l'attester que la note écrite

de votre propre main † , sur le tableau des officiers généraux de l'armée des Côtes de Brest , « *Bon et brave officier, ennemi juré des égorgeurs* (voir au Bureau de la Guerre) ». Je ne suis pas changé , Général ; et quand vous m'aurez prouvé *que les fondateurs de votre République ne sont pas des égorgeurs et de très-insignes brigands* , alors je cesserai d'abhorrer votre République.

Vous dites dans votre lettre , « *J'ai vu des Emigrés plus Français que Royalistes , pleurer au récit de nos victoires*. Hélas ! oui , vous avez raison , ces infortunés aiment encore mieux une patrie qui les maudit , que ne la chérissent ces intrigans avides qu'elle encense , et qui la déchirent par lambeaux ; j'ai vu et observé ces mêmes Royalistes en Suisse , en Allemagne , à Hambourg et à Londres ; cessez , je vous prie , de leur disputer le coin de terre que la commisération des puissances leur laisse , et ne les troublez pas dans leurs tombeaux civils. Qu'exigez-vous d'eux ? La convention a dévoré leurs propriétés ; leur sang est la seule chose qui puisse tenter la soif des tyrans de la République. — Est-ce leur sang qu'on veut boire * ?

† Aux armées , on eut l'air , un instant , de vouloir *expulser les Jacobins* , et c'est pourquoi on demandait des notes ; mais cette opération salutaire n'eut pas lieu , par la raison que les *modérés* qui dominaient alors *n'étaient que des modérés*.

* Entre des milliers de victimes , je citerai M. le Marquis de Villetéard , vieillard que le Comité Révolutionnaire de Lamballe a fait émigrer malgré lui , afin de s'emparer de son superbe château et de ses biens immenses. C'est le nommé *Revel* , maître de poste et membre du comité , qui m'a fait cette confidence , et qui a maintenant chez lui *les fauteuils* et le cuisinier de Monsieur de Villetéard , qui doit être à Jersey.

Je ne vous reconnais pas dans vos flagorneries à *Buonaparte*, et dans votre repentir bien prononcé de n'avoir pas partagé ses lauriers en Vendémiaire. *Buonaparte* a vaincu, mais sa victoire est *nationicide* et sa gloire *déshonorante*, je ne vous crois pas assez abandonné de Dieu pour soutenir sérieusement le contraire. Qu'il soit maintenant en Italie un heureux et adroit Vandale, j'y consens; mais si, en dernière analyse, il fait moissonner la fleur des Français mise en réquisition, le proclamerez-vous encore héros et patriote? Au reste, d'après votre déclaration, M. *Buonaparte* peut dormir tranquille, vous n'irez pas l'arrêter, et comme vous dites fort bien, vous n'êtes pas fait pour jouer le rôle de gendarme national; mais, pour Dieu! ne répondez que de vous, car dans la populace de vos généraux, dont les moyens sont, selon vous, *les vertus et les talents*, sans trop aller à la quête, on pourrait trouver d'excellens guichetiers et de plus nerveux guillotineurs.

Qu'est-ce que la probité de ces hommes, qui entr'autres rapines, volèrent cent louis au domestique du malheureux *Sombreuil*? Ce pauvre garçon, de retour à Londres, a dit que vous aviez eu la bonté de lui en faire restituer douze par les généraux *Humbert* et *le Moine*, que vous tançâtes vertement, parce qu'ils prétendoient que cet argent était de bonne prise. Ce fait est aussi constant que les nombreuses acquisitions de ce *Humbert* dans les environs de Vitré. Comment cet homme, autrefois marchand de fromages, a-t-il fait fortune? vous le savez bien.

Qu'est-ce qu'un général *le Moine*, qui lors du massacre de Quibron, alla lui-même aux prisons de Vannes chercher M. *de la Landelle*, qu'il fit assassiner par son tribunal de Bataves, afin d'acheter plus sûrement sa propriété; cet infame *le Moine* n'a-t-il pas fait fusiller froidement un émigré de 17 ans, qu'il avait d'abord adopté comme secrétaire et qu'il pouvait soustraire aux ordres barbares et ultérieurs

du Comité de Salut-Public ? Quand vous prodiguez des éloges à ces misérables , ils sentent bien que vous vous moquez d'eux.

Vous souvenez-vous , Général , qu'en allant avec moi de Rennes à Moncontour , lors de la pacification de 1794 , je vous disais qu'il était bien plaisant qu'on eût fait de *Humbert* un général diplomatique , ce qui était d'autant plus absurde , que ce jeune homme ne savait réellement pas lire , et qu'à cela vous me répondîtes mystérieusement , que plus *Humbert* était borné et ridicule , mieux il convenait à la négociation. Cette réponse me fit beaucoup réfléchir , et en faisant des plaisanteries à table , au milieu des Chouans et des Républicains , je m'aperçus bien que la pacification était une rouerie de la part de ce dernier ; celle que vous venez d'opérer en dernier lieu sera-t-elle plus solide ? C'est ce que je vous souhaite , mais c'est ce que je ne crois pas :

Pour son profit on a trompé les rois ;
On trompe aussi *le stupide vulgaire* ,
Pour le gruger , bien plus que pour lui plaire.

A propos , on dit que vous méditez une descente en Angleterre. Ah ! croyez-moi , dût le citoyen *Kerguelen* vous en démontrer la possibilité jusqu'à l'évidence , redoutez la lumière frauduleuse de ce nouveau phosphore , et conseillez à votre ambition de rester dans le port. Les vents , l'ignorance crasse de vos tritons révolutionnaires , l'équinoxe et la marine Anglaise , sont des écueils plus terribles que vous ne pensez ; sur l'élément perfide on ne fait pas la guerre à coups d'hommes , et voilà justement pourquoi les Français ne brillent pas dans les *combats navaux*.


Conservez vos soldats ; ces pauvres enfans meurent d'envie de retourner où on les a été arracher par force ; contentez-

vous de vous être fait peindre de pied en cap , tenant d'une main la carte de la Grande-Bretagne , et de l'autre montrant avec votre épée la pointe du Cap Lizard. Ce portrait fastueux et consolateur , en caressant votre amour-propre , ne désespérera pas du moins votre impuissance.

Adieu , Général , je pense bien souvent à vous , et je voudrais de tout mon cœur avoir été trompé sur l'affaire de *Quibron*, car je sens qu'il m'est bien difficile de vous haïr.

AUGUSTE DANICAN.

P. S.—Vous savez bien , que dans cette lettre déjà trop longue , je n'ai pas dit tout ce que je pouvais dire. Si par hazard elle devenait publique , et qu'il vous plût d'y répondre , je réplique d'avance que vous aurez beau vanter la République Française , il n'en sera pas moins vrai qu'elle n'a produit que des assignats , des armées , des généraux , des *morts* [et Dieu sait combien !] et enfin des mandats , des victoires et des ruines.



Capitaine De Scheithen
De l'Etat Major De l'Empereur
De la Majeste Britannique
Colonel de l'Armee



